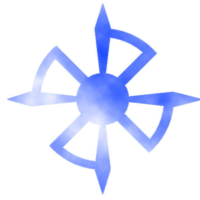


CLAN9

Alain Soral

Misères du Désir

fiction

2004, Editions Blanche

A Robert Wyatt,
dont la musique m'accompagne depuis tant d'années

Préambule

Misères du désir, c'est un beau titre.
Quand on pense à tous les emmerdes que vous attire l'entreprise de conquête sexuelle : humiliation du non, frais de table, maladies vénériennes, mariage, divorce et pension, prison pour pédophilie, voire pire... on se dit, comme Bertrand Cantat, que s'abstenir eût été préférable.
Qu'on se contente seulement d'écrire sur le plaisir, comme certain puceau lettré chauve aux yeux verts, c'est alors l'art lui-même qui vous rappelle à sa hiérarchie : si Dante avait baisé Béatrice, point de *Divine Comédie*.
Misères du désir donc, on me demande d'en faire un livre... ça me va.
Comment dire non à un éditeur qui vous veut, c'est si rare, surtout avec un gentil chèque à la clef...

Mais d'abord pourquoi moi ?
Sans doute parce que j'avais par le passé, dans un autre livre, avant mon mariage à l'église, revendiqué sept cents conquêtes. Sur ces fameuses sept cent conquêtes dûment pénétrées et homologuées, je dois au lecteur qui m'aime, comme aux féministes qui me haïssent, une petite explication. Moi je voulais pas écrire "conquêtes", je trouvais le terme précieux et prétentieux, je voulais écrire "sondées". Sondées c'est le terme exact du point de vue sociologique, mais mon éditeur trouvait "sondées" trop gynécologique, fort de l'autorité du payeur il opta pour "conquêtes" qui lui semblait plus romantique. Du coup, ce qui était dans mon esprit pure volonté de rigueur scientifique, humilité, forfanterie, passa pour de la forfanterie, et le panel représentatif de celui qui s'adonne à la pratique avant d'écrire, par souci de réalité, pour de la prétention et de l'abattage, voire du mépris. Quelle gloire peut-on tirer des filles quand on sait qu'elles sont physiquement, psychologiquement et socialement déterminées pour ça ? Assez sur ce sujet, on l'aura compris, faire écrire un éloge de la retenue par un ex-baiseur est un paradoxe plus attractif que de commander le titre à Christopher Reeves ou au père de la Morandais.

En plus, après deux livres sur les dangers du communautarisme, l'abstinence c'était pour moi l'occasion de changer de sujet. Parler sans ambages des féministes, des gays, des Arabes et des Juifs, outre m'attirer certaines sympathies dont je ne veux pas, m'a coûté d'être abusivement rangé dans la catégorie "nouveaux réactionnaires". Quelques mots sur ces fameux nouveaux réactionnaires : dès qu'il y a "nouveau" dans le titre (beaujolais, philosophe...) et que les médias en parlent un peu trop, on peut être sûr que c'est du marketing et de la merde. Dénoncer la trahison de la "deuxième gauche" n'implique pas qu'on soit devenu de droite, au contraire ; comme Lindenberg, je ne vois aucune raison de réhabiliter la réaction, le colonialisme, l'anti-universalisme, comme le font de plus en plus ouvertement Finkielkraut, Adler et Klarksfeld junior dans le seul but de défendre un État racial et confessionnel. Désolé, mais entre le progressisme et Israël, je choisis encore et toujours le progressisme ; mais c'est peut-être parce que je ne suis pas juif...

Bref, il était temps pour moi de changer de sujet si je ne voulais pas changer de métier. Outre jouer les minorités opprimées, quand vous attaquez les minorités agissantes, elles agissent. Le lobby gay, un peu chatouillé, débutant, maladroit, m'a déjà fait comprendre, par l'entremise de la milice communautaire *Act Up*, sa désapprobation par trois fois (chez mon éditeur, chez un animateur qui m'invite et au journal qui m'employait). Quand au lobby sioniste, messieurs Mermet et Boniface vous conformeront à quel point il n'existe pas.

Une chance pour moi, je crois au hasard ; comme j'ai beaucoup d'ennemis dans la communauté du livre mais quelques lecteurs fidèles (soit la situation inverse de la plupart des édités), on me propose ce petit ouvrage. Va pour Misères du désir ; seulement, de l'abstinence supposée du moine à celle du taulard, même en comptant les citations et autres renvois bibliographiques, le sujet tient en quelques dizaines de feuillets, un gros article. Une critique du désir écrite par un repenti, on va tout droit vers l'essai paradoxal pour cadres formaté 192 pages à la Pascal Bruckner, genre La tentation de l'innocence ou Misère de la prospérité, l'équivalent de la littérature de confort pour madame. A moins de digresser, faire mieux et pire que le sujet. Mais il faut encore éviter les procès. Quand je vois la liberté dont jouissent les Mérot, les Y.B., les Houellebecq sur les mêmes sujets, je me dis que bourgeois n'est pas si mauvais bougre, juste faux-cul. Il veut bien qu'on dise ses bassesses à condition que ce soit au passé, de n'être plus physiquement impliqué. Il veut bien qu'on lui fasse admettre par de petites histoires ce qu'il refuse d'entendre sur le plan du concept, pour ça il faut juste qu'il y ait marqué "fiction" sur la couverture ; un roman c'est de l'art, et l'artiste n'a-t-il pas tous les droits ?

C'est pourquoi, contrairement aux apparences, ce livre n'est pas un essai mais un roman, moderne, d'avant-garde, un pur délire sorti de ma tête à ne juger que par son style. Ce style qui fait l'écrivain juste subversif comme on les aime, bien désespéré et sans aucune, aucune solution politique.

Ecrivain, voilà ce que je suis désormais, c'est entendu n'est-ce pas ?

1

L'essai paradoxal pour cadres à la Pascal Bruckner
ou
du désir transgressif à l'idéologie du désir

Chapitre où j'expliquerai pourquoi, désormais, c'est la chasteté qui est subversive... ou presque.

La femme en string est l'avenir de l'homme.

Bon, l'essai paradoxal pour cadres à la Pascal Bruckner – l 'équivalent de la littérature de confort pour madame –, je vais vous le faire ; ça sera vite torché.

Misères du désir.

Je vais tenter de reproduire ici la démonstration faite il y a dix ans à Virginie Despentes. Elle ne m'en voudra pas, depuis elle a fait son chemin, rempli son petit bas de laine. Maintenant le truc est éventé, elle ne ramassera plus rien ; je peux balancer.

Un jour, début 90, je reçois par la poste une lettre d'amour d'une certaine Virginie. Une lettre postée du quatorzième arrondissement écrite au Bic bleu sur du papier d'écolière, avec des ronds sur les "i" comme en font les jeunes filles à l'âge où elles rêves de se les faire remplir.

Il faut préciser qu'un mois auparavant, j'étais passé dans le poste à l'émission « Bas les masques » de Mireille Dumas pour *La vie d'un vaurien*, un roman autobiographique que j'étais parvenu à faire publier sur les dragueurs de rue. On sait l'impact qu'a le petit écran sur les jeunes filles, surtout les variétés, mais pour un écrivain qui ne compte pas jouer les animateurs, une fille qui vous écrit après un passage télé qu'elle a "senti" quelque chose en vous et qu'elle veut vous connaître (traduit en langage mâle : qu'elle aimerait sentir votre truc en elle et que pour ça il faut vous rencontrer), c'est toujours inquiétant. La groupie, moi je préfère laisser ça aux chanteurs ; je n'ai pas répondu.

J'avais même oublié quand, une année après, je reçois par la poste un roman dédicacé d'une certaine Virginie, la même, moins les ronds sur les "i", mais cette fois avec un nom propre : Despentes. Un roman au titre explicite : « Baise-moi ! » où l'ex-lycéenne qui, visiblement, n'habitait plus chez sa mère, s'était inventé un passé sulfureux : violence, drogue, parfum de prostitution... avec en prime juste pour bibi, son numéro de téléphone écrit en gros à l'intérieur.

Une pro du pipe show ? Ni une ni deux, cette fois je prends mon téléphone et je lui file rencard, vers quinze heures, au café juste en face de chez moi, des fois que... (A l'époque le pote chez qui je vivais bossait l'après-midi et moi j'étais chômeur, je pouvais donc inviter qui je voulais.)

Arrivé en retard, exprès, histoire de respecter la hiérarchie (c'est quand même elle qui demandait), je tombe sur une grosse vache assise en terrasse avec deux gros yeux globuleux et une dent jaune cassée sur le devant. Toujours poli avec les dames, en me penchant plus près pour lui faire la bise, je découvre – chose rare de nos jours chez les jeunes filles – qu'elle a en plus deux, trois poils au menton. Vous voulez le fond de ma pensée ? J'ai connu une Virginie qui travaillait dans un peep-show en haut de la rue Saint Denis, avant qu'il ne la mettent piétonne et ne la changent de sens pour tuer le métier. Une bombe, droguer mais belle comme un cœur, et gentille. C'est grâce à elle que je sais aujourd'hui que les demi-putes émargent à la Sécurité sociale sous l'intitulé « artiste chorégraphe ». Je l'aimais beaucoup mais j'ai quand même dû m'en défaire, un pauvre qui veut devenir écrivain ne peut pas se permettre de multiplier les handicaps. L'autre Virginie, là ? Montreuse dans un sex-shop ? Jamais ! Même au fin fond du 93. Les gérants de ce genre de commerce ne travaillent pas pour les bonnes oeuvres.

Comme vous l'avez compris, le sexe s'avérant impossible, je me retrouve donc à parler du livre ; du sien bien sûr qui vient de sortit, et comme il m'est tombé des mains mais que je ne peux pas lui dire (toujours galant avec les dames) pour ne pas décourager une débutante qui n'a aucun avenir dans le peep-show, ni a fortiori comme chanteuse, actrice ou animatrice télé, j'entreprends de lui expliquer, en une vaste périphrase, pourquoi en 1990 le sexe ne peut plus être subversif.

Elle a parfaitement compris. Elle n'est pas si bête la Despentes, mais comme à l'époque elle préparait Baise-moi !, le film, qu'elle s'apprêtait à passer sérieusement à la caisse en jouant les rebelles féministo-*trash* à sympathie Jack Lang avec manifs et pétitions à Saint-Germain, elle s'est vite dépêché d'oublier et la Virginie sur la mauvaise pente, je n'en ai plus entendu parler.

Seulement le lecteur qui ne compte pas spécialement sur le cul pour échapper aux misères du travail salarié a le droit de s'instruire. Pour lui je vais donc tout recommencer.

D'abord, pourquoi prétend-on que le sexe est subversif ?

Je crois que ça nous vient tout droit de Georges Bataille, sociologue autodidacte et bibliothécaire qui a, entre autres, écrit *L'Érotisme* après guerre. Sartre l'aimait beaucoup, ce qui est mauvais signe. Disons que son "psychologisme sociologique" – qui le poussait à voir la production comme un fait de nature, et, conséquemment, les fruits du travail exploité comme un excédent végétal, appelé "part maudite", que la classe dirigeante et parasitaire se dévouait pour consommer – était une vision quand même bien plus marrante que le faux marxisme individualiste de l'éternel étudiant chassieux de Flore. Mais pour être impartial, écoutons ce qu'en dit le Petit Robert :

« Georges Bataille axa sur l'idée de transgression son interprétation de la société et de l'histoire. Considérant la sexualité comme un facteur de désordre, la société l'a frappée d'interdit, appelant ainsi la transgression dans les religions : fêtes, rituels, sacrifices... ou la révolte chez les individus. »

D'où toute la quincaillerie néo-romantique hard : du retour en grâce du marquis de Sade pour son vice salvateur aux films de Léos Carax qui voit, comme Bataille, le sommet de la révolte dans l'acte de coucher avec sa mère (jouée par Catherine Deneuve, mais quand même).

Corollaire politique immédiat : face à une bourgeoisie puritaine et dissimulatrice – qui cache son or et ses organes –, il ne s'agit plus de changer le monde par le combat des classes mais en déchaînant la transgression du sexe.

La révolution en baisant !

Imaginez l'impact sur ces éternels branleurs que sont les étudiants en sciences molles : lettres, psycho, socio... ; le formidable alibi. Le droit, mieux, le devoir moral de renoncer à l'engagement politique au côté des travailleurs exploités, pour retourner faire ce que les ados nantis ont toujours fait pendant que leurs parents s'échinent à faire bosser les pauvres : baiser. Baiser plus seulement pour passer le temps et se faire plaisir, non ! Pour subvertir l'ordre bourgeois. Coup double ! La révolution la queue à la main allongé sur le plumard à papa, Cohn-Bendit, sacré bandard, sacré veinard, vit la-dessus depuis quarante ans ! Quelle rigolade, quelle somptueuse arnaque !

Bon, d'accord, mais comment arrive-t-on à « L'Île de la tentation » sur TF1 ? Mougeotte révolutionnaire ?

Disons-le tout net, si cette petite théorie pouvait encore faire illusion face à l'hypocrisie de la bourgeoisie catholique d'avant-guerre, le genre "Travail, Famille, Patrie" de l'époque Bataille, depuis quelque chose a changé. Et comme souvent, pour comprendre l'évolution des mentalités, il nous faut faire un petit détour par le sérieux peu littéraire de l'économie politique. **Comprendre notamment la "société de consommation" comme passage planifié, patronal et gouvernemental, du "désir transgressif" à l'idéologie du désir. Du désir comme interdit et comme paresse du travailleur producteur, au désir comme pulsion encadrée et obligation du salarié consommateur**. Une idéologie du désir dont le mécanisme simple, implacable, fonctionne comme un moteur à deux temps :

Un. La liberté réduite au désir. (Passant ainsi de la liberté conçue comme maîtrise de ses déterminations inconscientes et domination de ses pulsions, à la liberté comme laisser-aller à la toute-puissance de son inconscient et de ses pulsions, soit son exact contraire.)

Deux. Le désir réduit à l'acte d'achat.

Vous pigez ?

Achat de quoi ? Mais des objets que produit en masse la société de consommation. Non plus ces objets utilitaires trop durables, trop indémodables et fatalement en nombre limité que produisait la société de grand-papa : gazinières, TSF, pataugas... au charme si prisé aujourd'hui aujourd'hui par les maîtres du design qui s'acharnent à les copier, mais à des objets chargés de rêves, de fantasmes, d'érotisme par la propagande publicitaire ; cette vaste animation-stimulation de la consommation appelée "spectacle" depuis Guy Debord, le philosophe le plus lu à Canal+. Une culture de masse faite d'accessoires de mode, de gadgets technologiques à standing et autres objets transitionnels "panélisés" promus par la femme-objet et censés vous conduire au plaisir par l'acte d'achat. Du broute-minou au lèche-vitrines.

Si le désir put être une aventure toujours individuelle, inédite, dans une société de l'interdit et du sérieux de la production utilitaire, l'idéologie du désir de la société de consommation des objets du désir **a transformé irrémédiablement cette aventure en injonction ; le frisson en plan marketing.**

D'où ce sentiment confus et déprimant pour les moins avilis, les plus sensibles, que le Marché salit tout : la contre-culture en *Nova Magazine*, la gauche engagée en *Libé*, la grâce de la jeunesse marginale en marge bénéficiaire des boutiquiers à la vente, et des rentiers aux capitaux.

Pour ne pas collaborer à cette infamie, ne pas vivre cette déchéance qui mène implacablement de la libération sexuelle à la pornographie télé – de l'épopée rock aux *Inrockuptibles* – les pionniers, les meilleurs, surent disparaître à temps. C'est Jimi Hendrix, Jim Morrison, Janis Joplin morts d'overdose ; c'est Syd Barrett retiré dans son monde intérieur ; c'est Robert Wyatt irrémédiablement mutilé à la suite d'une controversée défenestration où les dépressifs virent un suicide, les dopés la conséquence d'une prise d'acide et son fameux effet « envol de l'oiseau », les initiés la tentative de passer par la fenêtre des chiottes pour ne pas se faire prendre par sa femme avec sa maîtresse. Robert Wyatt aujourd'hui converti à l'Islam et au néo-stalinisme (quelle merveilleuse cohérence) qui prononçait, dès 1974, l'éloge funèbre de cette brève épopée dans *Rock bottom* (le cul du rock), saluant de son fauteuil roulant, avec son fessier d'hémiplégique, l'entrée du show-biz dans la pop, le virage libéral du patron de Virgin passé de la musique au soda, du planant au charter, tandis que chez nous, aux Halles, les marchands du Sentier allaient bientôt succéder aux punks, avant que les enfants de la télé de la pâte hollandaise Endemolle ne succèdent aux enfants du rock.

Qu'en conclure ?

Que si la société de consommation dans sa phase actuelle radicalisée et, souhaitons-le, ultime d'industrie du désir pornographique nous ordonne de baiser, de cocufier, d'exhiber (puisque comme pour toute drogue, toute aliénation, il faut augmenter les doses pour que l'effet perdure), c'est donc résister au sexe qui est désormais subversif. C'est à la fois simple et logique.

J'exagère ? Lisez :

« Le boom du string au Salon du sous-vêtement Lyon Mode City
Lyon (AFP), le 08-09-2003
Devenu en quelques années le dessous incontournable, selon les fabricants de lingerie, le string (ficelle en anglais) a été la vedette du Salon international de la lingerie balnéaire Lyon Mode City, qui se tenait à Bron (Est de Lyon) jusqu'à lundi.
[...]
"On l'a longtemps caché, on le considérait comme vulgaire. Aujourd'hui, les femmes l'assument totalement. Il est devenu un basique porté à tout âge", affirme la directrice du Salon Lyon Mode City, Claire Jonathan.
[...]
"Les hommes aussi commencent à s'intéresser au string décliné au masculin (10% des ventes de dessous chez Dim)", affirme Claire Jonathan, "même si les principaux clients demeurent les homosexuels".
Apparu dans les années 70, pour "résoudre le problème de la marque de la culotte visible sous les jeans ultra-serrés", le string était à l'origine porté par les femmes "les plus hardies", notamment les strip-teaseuses, écrit une spécialiste de l'histoire de la mode, Caroline Cox, dans son ouvrage Lingerie : langages de style *(Editions du collectionneur).*
Il a ensuite connu une notoriété "folklorique" à la fin des années 90, après que Monica Levinski s'en fut servi pour attirer les faveurs du président Clinton, comme l'a noté le procureur Kenneth Starr dans son rapport, cité par Mme Cox.
Mais "ce sont les clips vidéo de la chanteuse américaine Britney Spears, les photos de l'actrice Jennifer Lopez en string, ou encore les émissions de télé-réalité qui l'ont véritablement popularisé", estime Laure Schlichter, une responsable d'Eurovet, société organisatrice de Lyon Mode City. »

Si le pouvoir des marchands nous présente le laisser-aller à ses pulsions désirantes, jouisseuses, individualistes, irresponsables comme un acte de liberté transgressive, c'est donc bien que la liberté et la subversion sont à chercher de l'autre côté de cette entreprise de démolition de la conscience de soi et du respect de l'autre (ou de la conscience de l'autre et du respect de soi, c'est selon).
Vous pigez ? C'est pourtant clair : vive le foulard et mort au string !

Voilà ce que je lui ai dit à la grosse Despentes cet après-midi là au café de la rue Lagrange, avec quelques années de retard sur le PCF de feu Georges Marchais, mais quelques années d'avance sur les slalomeurs Jacques Julliard et consorts... Ca ne tenait à rien, sans ses yeux globuleux, sa dent jaune et ses poils au menton, je la menais dans ma chambrette et je me retrouvais, qui sait ? avec un petit rôle bien *trash* dans Baise-moi !, le film. Acteur d'avant-garde à l'avant-première, pétitionnaire contre la censure aux infos FR3 Île-de-France et, apothéose, aux côtés de Catherine Breillat à la manif' avec le t-shirt !

Misères du désir, donc.
Voilà pour l'essai à la Pascal Bruckner, en plus marxiste (Bruckner, en bon ex-soixante-huitard, sait combien un essai trop marxiste vous aliène durablement la clientèle des décideuses et des cadres, nos plus gros acheteurs). Et la solution, la résistance à tout ce caca sec, ces trahisons, ce commerce menteur serait... la chasteté ? Abruti d'images de fesses et en plus... ceinture ? Après La tentation de l'innocence et Misères de la prospérité, bon pour La tyrannie du plaisir de l'autre chrétien de gauche Jean-Claude Guillebaud ?
Comme la merveilleuse épopée du rock'n'roll à laquelle, dois-je l'avouer, je ne crois qu'à moitié, tout ça est un peu simple. Pris dans le clinquant des idées, c'est confondre un peu vite idéologie du sexe et sexe réel. **Car derrière les images glacées de femmes aguichantes et de garçons bodybuildés en slip, se tient, violente et grandissante, la frustration. « L'Île de la tentation », vous n'y êtes pas vraiment.** Où êtes-vous en réalité ? Vous, madame ? A essayer de perdre votre culotte de cheval au Gymnase Club en vous disant que si ce naze d'en face de vous sur son rameur vous propose la botte, vous pouvez sûrement, sur le modèle de la bourse, faire encore monter les enchères (et vous savez comment ça finit à chaque fois avec les petits porteurs). Vous, monsieur ? Seul devant la télé avec une bière à la main, dans l'autre la demi-molle, à regarder ces pétasses intouchables qui finissent par vous lever le cœur, vous dégoûter, au point que l'envie de meurtre insidieusement prend le pas sur l'envie d'aimer...

Réfléchissez, si le pouvoir vous pousse là où en bonne logique il devrait interdire, c'est que vous n'en faites plus assez. Et ce vaste programme d'érotisation par le slogan, l'image, à force d'insister, révèle ce qu'il cache : vous n'avez jamais aussi peu baisé.

Du côté des femmes c'est bureau, régime, solitude et jogging. Du côté des hommes : fumette, vidéos porno, chômage et Playstation. Une apathie du désir qui, par effet retour, commence à toucher ce qu'elle visait en réalité, la sacro-sainte consommation dont dépend la survie du système.

Jamais aussi peu baisé ? Qu'est-ce à dire ? Qu'on baisait plus en France du temps des Gaulois ou sous Louis XIV ? Sauf pour les sociologues de la trempe d'Élisabeth Badinter (héritière Bleustein-Blanchet) capable de déduire des us et coutumes à la cour de Versailles (quelques milliers de nobles) le comportement des français au XVIIIè siècle (plusieurs millions de paysans), tout ça n'a pas grand sens. Pour comparer ce qui est comparable, disons qu'on baisait plus en France dans les années 70. Pour être plus précis, entre 1966, année de diffusion de la pilule, et 1973, année du premier choc pétrolier. Durant ce que la regrettable Françoise Giroud (merci à Christine Ockrent de l'avoir définitivement enterrée) appela "la parenthèse enchantée". **La parenthèse enchantée, soit la phase montante de l'idéologie du désir**. Époque de hausse du pouvoir d'achat et d'allongement du temps de loisir. Époque d'un certain gauchisme bourgeois où, les parents *cool* voulant ressembler à leurs jeunes, la petite amie et le petit ami pouvaient venir dormir à la maison pour que papa se rince l'œil, que maman rêve comme dans *Le Lauréat*. Époque où les magazines féminins découvraient la révolution sexuelle, tandis que Louis Pawels promouvait le yoga tantrique dans sa revue Planète, à des années-lumière du "sida mental". Époque bénie faut-il le dire, pour les paumés comme moi, quand la fille de famille couchait avec le loubard, l'Arabe, juste pour faire chic. Époque sans capotes et sans digicodes, avec petits hôtels pas chers en centre-ville hantés par Calaferte, où un malin doté de quelques rudiments de dialectique marxiste – niveau Godard – pouvait convaincre une belle bourgeoise de se donner gratis au nom du progressisme, du meurtre du père et de l'antiracisme ; sans pognon, sans violence, juste à la parlotte, dans la plus pure tradition française. Une parenthèse enchantée qui se prolongea sur un mode plus nocturne jusqu'au milieu des années 80, grâce à la montée des branchés et du *night-clubbing*, avant de sombrer dans la fracture sociale et autres violences provoquées dans les banlieues...

Dure loi de la dialectique, si tant est qu'il existe le bon vieux temps ne dure pas. Après la phase ascendante, les contradictions s'exacerbant pour donner raison à Hegel, vint la phase descendante de l'idéologie : l'inflation, la crise économique, le sida... Soit le passage du keynésianisme de la croissance par la consommation au néo-libéralisme de la rente monétaro-financière pour sauver les profits ; la jouissance des gros par la liquidation des petits. Chômage, hausse des inégalités, exclusion sociale et urbaine : d'une époque *cool* où l'érotisme signifiait, pour la femme émancipée, communion et don, au *feeling*, sans trop de préoccupations de classe, de niveau de revenus, **on passa progressivement à la femme patronne de son corps, conçu comme petite entreprise et source de dividendes en périodes de crise**.

Époque maudite où, via l'influence grandissante du puritanisme américain et son avatar le féminisme, le jeu de l'offre et de la demande se substitua au jeu de la séduction. Extension du domaine de la pute et de la logique libérale à la sphère de la sentimentalité, via la pseudo-émancipation des femmes, qui cassa la drague au mérite, au charme, pour tout ramener au pouvoir d'achat.

Fin du *happening*, de la communion hippie et de la drague à la manif. Fin de l'élitisme des signes, du gratuit et retour à la sélection par l'argent ; soit la prime aux play-boys affairistes, aux ringards du show-biz et autres vieux cochons de la jet-set. **Et pour cacher cette régression objective des possibilités d'emploi, de promotion, de rencontres, le matraquage du sexuel médiatique : sexe à la télé, sexe à la radio, sexe dans les magazines remplaçant le sexe réel par le harcèlement pornographique et les jeux, pour masquer la crise, la montée de la solitude, la frustration, et pousser encore et encore si possible les bande-mou à la consommation.**

Allez ! hardies bourriques, cochons de payants, à vos cartes bleues !

Dans ce contexte, reconnaissez que jouer la transgression par le sexe, la subversion par la surenchère dans le *hard*, c'est être très malhonnête ou très con. Le minimum de décence quand on la joue rebelle ? Ne plus parler de cul, ne plus écrire une ligne sur cet éculé sujet. Ce qui ne veut pas dire chasteté, au contraire. (J'ai pu vérifier que les femmes qui écrivent avec leurs fesses, les Françoise Rey – je me retiens –, les Alina Reyes... ne sont pas des baiseuses, des épanouies, mais des profs de province à problèmes qui

s'emmerdent avec leur mari et se servent de cette déviation graphomaniaque pour séduire leurs élèves, sans passer à l'acte. Du cul plein la bouche en somme, mais rien dans la culotte.)

Juste arrêter de se payer de mots.

Éloge de la chasteté dans le langage, les images, et pratique du sexe convivial dans la sphère privée, à l'ancienne. Renouer avec l'emballage populaire des grisettes aux guinguettes, façon *Liliom* ; le charme discret de la bourgeoisie de province avec séminaires en relais châteaux, style *La peau douce*. Pudeur, dissimulation, aventure ; ne plus en parler, le faire, le plus possible hors des circuits sélectifs et balisés.

Comment aller dorénavant dans une boîte à partouzes, quand on n'y croise plus que des voyeuses qui prennent le cul pour du concept et d'ex-publicitaires payeurs, devenus présentateurs télé ?

2

La nécessité et le manque de l'autre
ou
cette leçon d'humilité qu'est notre nature

Chapitre où j'explique comment le couple est à la fois nécessité et chemin rusé vers la chasteté.

> *L'énergie et le talent exigés pour devenir un délinquant de réelle envergure pourraient être utilisés de manière bien plus positive. Si un maquereau parvient à contrôler neuf femmes, il peut tout aussi bien faire autre chose.*
>
> Iceberg Slim

Ni cul ni chasteté donc.

Sans tomber dans la théorie du verre d'eau en vogue au début de la révolution russe, et qui voulait que la pratique du sexe soit aussi banale, aussi peu digne de glose que la nécessité pour chacun de boire régulièrement un verre d'eau, il est temps de remettre le sexe à sa place, disons juste au-dessus de la nourriture du Michelin (et encore peut-être plus pour les vieux).

Dans un roman bourgeois classique, de qualité, sur deux cents pages d'un drame fait de rapports de force, de survie, d'aléas... deux pages de bouffe, quatre pages de fesses. Plus et on tombe immanquablement dans le psy-cul pour lectrice de Elle, le dernier Houellebecq. Du sexe, d'accord, mais à condition de ne pas en faire tout un plat.

Remettre aussi à sa place cet orgueil nietzschéen dans la façon d'aborder le sujet. A ceux qui verraient dans l'apologie de l'abstinence un choix existentiel, un sujet de conversation, je rappellerai la Nature, le corps impérieux. Comme disait Kant, « les filles tombent amoureuses parce qu'il faut qu'elles aient des enfants », et sans vouloir rivaliser avec le philosophe, la vie m'a appris que – Madonna ou caissière – si à vingt ans les filles font les malignes, à trente ans elles finissent toujours par pondre des gosses. C'est même à nous de payer pour ça.

Du côté des hommes, ajoutons que la honte, fréquente, de ne pouvoir se soustraire au désir de sa bite, n'y change rien. **Même si ce désir du corps se double du désir de connaître l'autre, de voir ce qu'il y a derrière le voile, le miroir, la culotte, on se soumet à son pouvoir, on se répand, il y va de la perpétuation de l'espèce**.

Les Grecs du "siècle de Périclès", pédés sublimes, avaient compris cette ruse de la Nature qui nous met les femmes au cœur pour mieux nous pousser à y fourrer la bite. Et c'est pour ne plus la subir, par esprit de liberté, par culture, qu'ils s'en détournèrent pour voir au-delà des femmes, le désirable dans cet homme encore jeune fille qu'est l'adolescent. Un refus hautain de se soumettre à l'injonction lourdingue de la Nature qui signa leur arrêt de mort ; après le sommet, le déclin.

Mon corps m'appartient ? Eh non jeune fille, qu'on se situe dans l'ordre démographique ou celui du désir, ton corps ne t'appartient pas, il s'échappe, il s'envole, et c'est ce que tu cherches, ce que tu désires au plus profond de toi, garce menteuse, parce que c'est dans l'abandon, la perte, qu'est le vrai et l'ultime plaisir.

A ceux dont l'esprit rétréci par la vision individualiste nierait cette évidence du désir comme désir d'abandon, de disparition, de fusion, je rappellerai que bien avant nos monades autistes importées

d'Angleterre avec le puritanisme et le kilt, au commencement était le couple. Le couple comme unité de reproduction. Qu'ils s'appellent Adam et Eve ou qu'ils portent des prénoms moins catholiques, il faut d'abord qu'un homme et une femme s'accouplent pour que les générations soient. L'un séparé de l'autre, l'humanité disparaît.

Comprendre aussi le couple comme unité de production : couple d'éleveurs cueilleurs avec partage des tâches, division sexuelle puis familiale du travail ; couple d'agriculteurs où la femme s'activait dedans parce que l'homme s'activait dehors ; couples d'artisans, de commerçants avec l'homme au savoir et la femme à la caisse ; couples d'artistes même avec la femme à la relecture des contrats... Chaque fois le couple comme origine de la famille, puis la famille élargie à la tribu, au clan, avant la nécessaire exogamie débouchant sur la division sociale du travail et notre société de classes... Vous suivez ? La régulation sexuelle – soit une relative chasteté orientée – comme structure et dynamique sociale.

Pour ceux qui ont du mal avec le matérialisme historique, nous pouvons aussi recourir à l'ontologie des symboles. Deux cercles qui représentent deux entités, l'homme et la femme. L'un surmonté d'une flèche orientée vers le haut et à droite, l'autre supporté par une croix. La flèche, c'est la violence de l'homme, le phallus, mais une violence tournée vers le ciel, soit les questions métaphysiques, et la droite qui, dans la symbolique de notre écriture, signifie l'avenir. L'homme, selon le symbole, est un être violent tourné vers le ciel et l'avenir ; à lui la guerre, la politique, mais aussi le progrès et la spiritualité. Le symbole de la femme est un cercle supporté par une barre plantée dans quelque chose, pour elle ça se passe en dessous. Alors que l'homme tourné vers le ciel et l'avenir n'est posé sur rien, instable, la croix représente cet axe qui ancre la femme dans le sol par les menstrues, l'enfantement. A elle la terre, la reproduction, le concret. Par le couple, si l'on en croit les symboles, l'homme donne son antenne sur le ciel à la femme, le projet, l'avenir, tandis que la femme ancre le rêve de l'homme dans la vie matérielle, canalisant sa violence en projet civilisateur. Par ce simple recours aux symboles, le cercle surmonté d'une flèche tournée vers la droite pour l'homme, le cercle supporté par une croix pour la femme, on comprend non seulement la nécessité du couple comme complémentarité et totalité, mais aussi pourquoi notre société de consommation nourrit désormais une telle haine pour le masculin. Emasculer l'homme, c'est détruire l'élan spirituel, le goût du combat politique, le désir de savoir ; aussi vrai que séparer les couples, multiplier les femmes volages et sans enfants, c'est détruire l'amour responsable au profit du désir de jouissance égoïste ; soit travailler, dans les deux cas, à l'avènement d'une apathie consommante généralisée.

Sans s'avancer si loin, **la perte de vue du couple comme unité fonctionnelle**, dans le but de traverser à deux les difficultés de la vie, **nous vient sans doute aussi – hormis le refus haineux et idéaliste du matérialisme historique – de la popularisation du romantisme**. **De cette confusion entre le couple comme alliance dans la durée, pour les enfants, la survie, et le couple passion, l'aventure passionnelle**. **Confusion entre le sérieux de la conjugalité**, cette « union fait la force », pour le meilleur et pour le pire, **et ce moment nécessairement bref où deux inconnus, pleins de pathos et de fantasmes se jettent l'un sur l'autre pour de mauvaises raisons, le temps de réaliser que ça revient au même**.

Confusion couple / passion d'où nous viennent la plupart des divorces contemporains et la découverte, souvent tardive, des avantages perdus mais combien concrets de la vie à deux : partage des coûts fixes, loyer, électricité, gaz ; diminution de moitié des investissements électroménagers, frigo, télé, hi-fi, DVD ; moindre imposition fiscale par le système des parts, accession plus facile aux prêts bancaires et à la propriété ; dégringolade moins vertigineuse en cas de chômage de l'un des deux (à moins que l'autre comme souvent ne le quitte, preuve que rien n'est plus désérotisant que la pauvreté). **Sans oublier pour monsieur, manger chaud et à l'heure, servi par une partenaire sexuelle formée à sa main, disponible et fiable sur le plan prophylactique. Autant d'avantages plus appréciables encore en période d'instabilité politique**.

J'entends d'ici la remarque : oui, mais le couple, à la longue, générerait l'apathie sexuelle. Et alors ? N'en avez-vous pas assez de courir après les désillusions du désir ? On vous dit dans *Elle*, madame, qu'il faut prendre un amant ? Raison de plus pour ne pas le faire. Apprenez à vous méfier de ces conseils conso pour salariée ménagère qui vous remettent chaque fois dans le circuit, pour vous pousser à engager des frais. Frais de coiffeur d'abord, puis mode, cosmétiques, restaurant, régime, hôtel... En attendant le recours inéluctable à la chirurgie esthétique. Votre mari, lui, s'était habitué à vos vieilles fesses...

Paix intérieure, temps gagné... En étant la voie royale vers la routine puis l'apathie sexuelle, le couple classique, par une merveilleuse ruse de la raison hégélienne, vous conduit en douceur à la chasteté ; soit une libido sublimée qui, les enfants pondus et la survie de l'espèce assurée, peut enfin s'investir dans le projet de réussite sociale et de l'œuvre.
Une bonne grosse femme à ses côtés et on devient Bismarck, plusieurs on finit comme le général Boulanger.

Le jeune homme fier et romantique n'a que faire de ce genre de sermon. Les arguments de la raison ça lui viendra plus tard avec l'angoisse des points retraite. **Pour l'heure, aux traumatismes infantiles inévitables chez cet animal prématuré si complexe, viennent s'ajouter les poussées de testostérone pour donner cette combinaison de névrose et d'appétence, cette immense insatisfaction que ni l'argent ni le confort ne peuvent encore apaiser. Ce sentiment violent de ne pas assez vivre à compenser par le mouvement, avec au cul la dépression qui guette et interdit de se payer de mots**.

En remontant plus loin que la Despentes, je me revois dans ma chambre de bonne de 12m² dans le quartier Pigalle, au début des années 80. Jeune homme imaginatif et pauvre monté de province comme tant d'autres sur l'air d' « à nous deux Paris », avec pour tout contact sur l'extérieur une boîte aux lettres où n'arrivait, tous les deux mois, qu'une maigre facture d'électricité.

Comme j'aurais aimé avoir la force, et le dédain, de rester enfermé à lire et écrire de grinçants aphorismes dans la posture d'un Lautréamont *after punk*. Mais le manque de l'autre, ce besoin irrépressible de toucher sa peau pour me sentir exister, être un peu plus vivant, me poussait dehors, comme tous, dans la rue, les commerces, les squares à conquête... La conquête ? Disons plutôt une mendicité déguisée. Ma maigre culture livresque palliant l'inexpérience, j'avais un peu compris grâce au Kierkegaard de la première période (sa période baise, avant la mystique), qu'il ne fallait pas montrer trop tôt ses plaies pour plaire. Comme tous les branleurs, je jouais à l'homme, je simulais. Il faut être un vieux singe pour savoir faire l'enfant.

Quand les féministes voudront-elles bien comprendre qu'au départ de tout désir de femme, il n'y a pas domination, exploitation, mais fragilité et manque ? Faut-il que leur haine de l'enfantement et de leur nature de pondeuse les aveuglent à ce point, pour ne pas comprendre cette nostalgie de la mère ? Qu'y a-t-il de plus fragile, face aux jeunes filles qui devinent si vite les enjeux de la séduction dans les yeux de l'oncle cochon, qu'un jeune puceau dans un corps d'homme ? Seuls la pudeur des mâles, un certain dégoût viril pour le verbiage, les poussent à taire ce qu'ils ont souffert au début. **Toute découverte de la femme que cachait la mère est un traumatisme pour l'homme, le second après celui de la naissance ; tout aussi constitutif mais sans cri, en silence. Et comme tout ce qui n'est pas verbalisé, raconté, il ne génère pas le progrès mais l'angoisse, le ressentiment, et parfois pour les plus démunis, les plus sensibles, un désir de violence**...

La chance de n'être pas trop laid et d'avoir une bonne bite (je ne le savais pas à l'époque, ce sont les pédés et quelques filles gentilles qui me l'ont appris) me valurent des succès de hasard, puis d'autres plus méthodiques, déjà racontés dans Sociologie du dragueur (éditions Blanche, 15 euros, 5è édition). Mais quelle que soit l'efficacité du tireur, celles dont on se souvient avec le plus d'envie sont toujours celles qu'on a ratées. Si bien qu'en matière de conquête nos souvenirs les plus tenaces sont nos mauvais souvenirs et, à la longue, on n'a plus que ceux-là. Au fond le séducteur, si performant soit-il, reste un naïf mené par l'illusion, jamais totalement effacée de son crâne, que c'est dans celle qu'on a loupée qu'ouvrait la porte du miracle. Celle que l'autre a su prendre justement parce qu'il n'y croyait plus.

Quant aux mauvais tireurs, aux transis, ils ont au moins cet avantage sur les bons d'ignorer combien de victoires de façade débouchent sur la déception de la communion ratée. Cette solitude à deux du petit plaisir dérobé qui laisse un goût amer dans la bouche, comme de la mauvaise dope ; si bien que les plus aguerris, lassés, finissent par lui préférer la bonne vieille drogue tout court : l'héroïne, la blanche...

Addicte, d'une drogue à l'autre on y revient toujours, avec en tête l'indécrottable panoplie des fantasmes : la Négresse, liane sauvage, promesse de suées tropicales, l'asiate soumise et apprentie geisha, la belle arabe aux yeux de feu qui ne se donne qu'une fois et cache un poignard sous son voile... Toute la quincaillerie puisée à l'imaginaire colonial perpétué jusqu'à nos jours, de Baudelaire à Gainsbourg, par l'érotisme poétique du lettré branleur, avec au sommet de cette pyramide ethnocentrique, la Blanche bécébégée perverse et catholique.

A force de traîner partout, j'avais découvert que les galeries d'art dans le quartier autour de La Palette, rue de Seine, rue Guénégaud... étaient les seuls lieux semi-privés où un jeudi par mois, le jour des vernissages, un jeune homme pâle, l'air inspiré, pouvait entrer, boire et causer sans qu'on lui demande de justifier sa présence à coups de boule et de poing dans la gueule.

Dans la foule devant une toile, un verre à la main, rien de plus naturel, donc de plus facile que d'adresser la parole à une fille ; les trentenaires surtout qui, les années passant de plus en plus vite, n'ont plus de temps à perdre à feindre de bouder les garçons. Oh ! Comme je me souviens de vous, petites et moyennes bourgeoises souvent seules, et forcément naïves puisque croyant que l'élévation de l'esprit passe par l'intérêt pour l'art contemporain. Vous godiches du tertiaires, futures Catherine Millet, à qui je tapais le téléphone après deux, trois gobelets offerts, histoire de me créer des débouchés en prévision de soirs un peu moins vernis.

Peur panique des nuits de solitude, comme ce soir où poussé dehors vers la cabine téléphonique par ce sentiment d'abandon (en ces temps, point de portable et un an d'attente pour avoir sa ligne), j'étais parvenu après une âpre négociation à me faire inviter à passer chez l'une d'elle – une certaine Chantal, assistante de production dans l'audiovisuel.

Le moment du métro quand on se sait attendu dans un endroit chaud où il y aura à boire, par une inconnue qui forcément vous désire un peu pour n'avoir pas dit non, est un vrai moment de quiétude ; c'est d'ailleurs le seul ; autant le faire durer. Temps béni où l'on peut enfin penser à autre chose, se détendre, rêver, parfois même jusqu'à renoncer à ce combat qu'il va falloir reprendre, où il va encore falloir mentir, emballer...

En posant un regard circulaire sur le décor, je déchantais déjà. La fille n'étais pas mal, mais l'appart'... deux pièces de 35m² dans un immeuble des années 60 d'une de ces rues tristes du XVè qu'on dirait la province. Des meubles fonctionnels en bois blanc avec des peluches, peu de livres et beaucoup de photos de famille, de vacance, épinglées au mur sur des plaques en liège ; l'enfer.

Pour un jeune homme qui cherche l'apaisement, la douceur, on ne dit pas assez combien la beauté du décor est primordiale. La même dans un environnement harmonieux, j'aurais pu tomber amoureux ; mais là... La petite assiette de crackers posée sur le tabouret utilisé comme table basse, les deux verres à moutarde promus verres à whisky me déprimèrent si fort, en comparaison des images des films d'Erich von Stroheim que j'avais encore à l'esprit en quittant l'ascenseur, que je me jetai sur l'alcool avec l'envie d'en finir au plus vite pour pouvoir me sauver.

A jeun, donc rapidement bourré, j'accélérai la procédure ; bien m'en prit. Mes manières cavalières correspondant sans doute à ses fantasmes, elle m'entraîna dans l'autre pièce après le rituel passage en bouche, pour me faire visiter plus à fond son petit intérieur. Là, gêné par son regard où je voyais se refléter mes mots menteurs, je la retournai d'une main leste, continuant de l'autre à mimer la douceur. Hanches larges mais taille fine, peau laiteuse et blanche sans aucun mélanome ni bouton ; petit miracle. Dans la chambre carrée et froide sur le futon carré à même le sol, son cul sous le lampadaire de la rue s'éclaira comme une pleine lune. Ragaillardi par l'irruption de l'astre des poètes dans mon ciel vide – à une époque où l'absence de sida, donc de préservatif, faisait gagner en temps ce qu'il vous évitait de sordide –, je m'activai sans gêne, motivé et gracieux, jusqu'à ce que la sensation baveuse de ferrailler dans du mou de veau ne me ramène au vilain décor. Absence de rideaux, carrelage clair, store en méthacrylate gris beige. Un tel laisser-aller chez une fille de cet âge, incapable de contrôler son tonus musculaire aux abords du plaisir, provoqua en moi dégoût et agacement glacé. J'allais me retirer quand une étrange sensation, humide et brûlante au bas des couilles, me fit perdre à nouveau toute notion de distance de la Terre à la Lune. Abandonné inconscient au plaisir, je m'obligeai bientôt à porter une main ferme à sa source pour me saisir, au milieu des peluches, d'une petite touffe de poils vivante. Ouaf, ouaf !

La honte rétrospective pourrait me faire taire mais je dois à mon lecteur. C'était son petit chien qui me léchait l'arrière du scrotum de sa langue râpeuse et enfiévrée.

Que dire ? Que faire ?

La fille dont les fesses allaient et venaient devant moi comme du pudding anglais, était déjà partie trop loin pour s'intéresser à autre chose qu'à son fuyant plaisir. Je remis donc l'innocente petite bête au sol qui reprit aussitôt sa besogne.

Pétale de rose, concours canin. Oserai-je l'avouer ? Nous jouîmes en même temps, elle seule, moi avec le chien. Un petit yorkshire mâle à poils long de trois ans, vierge, prénommé Poupeto. *Poupeto mi*

corazon, à la langue rêche et aux yeux de velours ! Je ne sus jamais si tu avais été dressé à cet exercice par une paumée perverse, ou si cet élan d'amour t'était venu d'instinct. Quoi qu'il en fût, ce pur moment de tendresse – resté jusqu'à ce jour secret – est le plus beau moment de communion charnelle dont je me souvienne.

Ouaf, ouaf !

Imaginez, pour un garçon bien élevé et sensible, pétri de culture romantique et d'aspiration au sublime comme on l'est à cet âge, le sentiment de gêne rétrospective qui m'habitait, revenu à moi, dans le métro du retour. Si d'aventure je croisais un regard de fille à cette heure tardive, aussitôt j'avais l'impression qu'elle savait et je baissais la tête jusqu'à changer de place, terrifié qu'elle ne lise dans mon regard et qu'après l'esquisse d'un sourire plus moqueur qu'engageant, elle ne se mette à aboyer pour désigner ma déviance passive à la vindicte de tout le wagon.

A l'évidence, la continence vous évite ce genre de déceptions et autres déchéances. Mais comme dit Montherlant dans *Les jeunes filles*, le désir a au moins ce mérite qu'il vous pousse à fréquenter des gens. Fréquenter des gens et aller dans le monde, pour voir comment ça marche en société...

3

Le culturo-mondain
ou
le sourd combat pour la possession du sexe des femmes

Chapitre où j'explique que le milieu culturel est d'abord mensonge et déguisement quant à ce but inavoué, donc trahison d'une culture réduite à la séduction.

Si l'argent poussait dans des arbres, les femmes du monde épouseraient des singes.
Jean-Edern Hallier

Il n'est pas délirant de penser que la puissance politique des Allemands, contre laquelle le reste du monde dut se coaliser deux fois pour les ramener au raisonnable, leur vient tout droit d'un manque de savoir-faire avec les dames. De ce mépris pour la mondanité à la française où règnent en maîtres la bibine et la fesse, et que nous avons tendance, de ce côté-ci du Rhin, à confondre avec l'intelligence.

Chez nous le romantisme évoque La nouvelle Héloïse et Chopin, chez eux le Tristan de Wagner annonçant les grosses fâcheries d'Adolf...

Mais revenons à Paris pour nous poser la question cruciale : pourquoi va-t-on en discothèque ?

D'abord parce qu'après minuit, quand on ne parvient pas à dormir et qu'on ne veut pas finir seul, il n'y a guère d'autre choix. Les cafés ferment à deux heures et, passé minuit, n'attirent plus que des pochetrons, la rue est noire et froide, les squares sont fermés.

Mais les garçons et les filles y vont-ils pour les mêmes raisons ?

Derrière le vocable unisexe et menteur de "jeunes", deux motivations bien distinctes : les garçons s'y rendent pour rencontrer l'amour et, à défaut, des filles bien faites dans un but de consommation immédiate. Les filles pour danser et s'y faire des relations ; ce qui chez la petite bourgeoise inférieure se résume souvent à un type qui pourrait lui fournir un boulot de vendeuse, ou jouer les protecteurs.

Continuons l'analyse.

En dehors des filles et des garçons, que trouve-t-on dans les boîtes qui invite les femelles à se déhancher pour pousser des mâles bourrés à vouloir les saillir ? De la musique et de la boisson (un peu de drogue aussi, aux chiottes, mais ça n'entre pas dans la comptabilité). La musique est gratuite, la boisson payante, c'est la source de revenus du club, qui n'est d'ailleurs pas un club au sens strict mais un débit de boissons en infraction systématique avec la loi, puisque on se permet de vous en refuser l'entrée (et plus ce risque est grand, plus est grand votre désir d'en être, telle est la misère du désir à laquelle aucun *testing* ne peut rien).

Mais poursuivons la visite. Qui paie à boire ?

Les vieux. Est appelé "vieux" en discothèque tout adulte de plus de trente-cinq ans engagé dans la vie active ayant les moyens de payer à boire à des jeunes sans puiser dans son budget "frais fixes", donc avec le sourire. Et à qui ces vieux offrent-ils à boire ? Aux jeunes filles, pour qu'elles viennent s'asseoir à leur table afin de les couper de la piste de danse, où les jeunes mâles sans le sou usent de l'atout de leur âge, le physique.

Réfléchissez. A moins qu'il ne soit pédé, quel intérêt aurait un vieux à payer à boire à une jeune homme mieux fait et plus en forme que lui ? Et, qu'il paye ou pas, à table ou sur la piste, quel intérêt a-t-il même à subir en ce lieu qu'il fait vivre, cette concurrence déloyale ?

J'ai mis un petit moment à comprendre cette inégalité structurale entre filles et garçons, face à ce qu'on a coutume d'appeler le "monde de la nuit" et ses lieux de désirs. Lieux de désirs qui sont pour la jeune fille autant d'accélérateurs sociaux (quand Bambou, sans profession, y rencontre par exemple feu monsieur Gainsbourg, auteur-compositeur à succès), tandis qu'ils signifient, pour les garçons hétérosexuels de même extraction, frustration et luxe inaccessible.

Un soir, au tout début de mon arrivée à Paris, un peu avant Poupeto, bien avant Despentes, j'avais rendez-vous avec ma sœur à l'Elysée-Matignon, le club *hype* de la capitale en cette toute fin des années 70 ; rang qu'il partageait alors avec Le Privé du sympathique Claude Challe.

Pour bien saisir de *climax*, je dois vous préciser que ma sœur et moi, arrivés séparément dans la grande ville à quelques mois d'intervalle, vivions chacun dans une chambre de bonne, elle de 9m² dans le XVè, moi de 12m² dans le IXè comme dit précédemment. Pour nous retrouver dans des conditions agréables, il lui semblait tout naturel de me proposer ce lieu de rencontres vaste et convivial, situé de plus à égale distance de nos deux placards.

Prudent, je l'avais quand même rencardée devant, me doutant bien que pour passer la porte incertaine, avec ses fesses et ses joues fraîches, elles serait mon sésame. Inquiet de son possible retard (elle aurait pu, en ce lieu elle savait qu'elle avait l'avantage), je m'étais préparé à l'attendre, caché à quelques pas, pour ne pas me griller d'entrée avec le physio. Mais non, elle est là, à l'heure. Bise et petite vanne, comme il est d'usage dans les familles pudiques où l'on cache l'amour par toutes sortes de vacheries quotidiennes, au point de ne plus faire à la longue qu'insulter. Nous nous approchons de la porte laquée au judas de cuivre quand j'entends, dans la pénombre, une voix qui m'appelle.

– Hep l'ami !

Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais je ne résiste pas au mot "ami" prononcé par une voix inconnue sur un ton populaire. M'éloignant de ma parentèle, je m'approche, pour découvrir dans l'ombre des arbres un clodo sur un banc.

– T'as pas une cibiche ? (Cibiche c'était le mot à l'époque pour cigarette.)

Il faut vous dire qu'en ce temps-là, avant la grande vague des SDF et autres déçus de la croissance jetés de plus en plus jeunes, et de force, dans l'aventure néo-beatnik par le néo-libéralisme régano-fabusien, les clodos étaient des adultes. Souvent de vrais volontaires, avec derrière eux un long parcours professionnel qui leur donnait de l'épaisseur, une présence. S'ils ne ressemblaient pas tous, comme aujourd'hui, à des musiciens de hard rock, certains étaient de vrais ex-musiciens, d'autres d'anciens ingénieurs qui avaient choisi, pour des raisons complexes, la misère et la rue. Poussé par cette fascination morale pour ceux qui ont renoncé à la vie matérielle comme Notre Seigneur Jésus, je me retrouve donc face à ce clochard assis sur son banc qui me demande une cigarette, si bien que je n'entends pas ma sœur prononcer :

– On se retrouve à l'intérieur » et s'éloigner.

Comme tous les vifs qui pensent vite j'ai l'engouement bref, et comme je ne fume pas, que le mec déjà diminué par l'alcool pue décidément trop des pieds pour me faire penser plus longtemps au Christ, je décide rapidement de rejoindre ma sœur, pensant que l'essentiel est que je ne me sois pas détourné de l'homme, au moment où il m'appelait. Mal à l'aise, je lui dit « Salut » pour ne pas serrer sa main sale, et je me retrouve à nouveau face à la porte, seul.

C'est vrai que pour les filles la jeunesse passe plus vite, mais quand même, elle aurait pu m'attendre. Avec en tête l'idée quasi panique de rejoindre dedans la seule personne que je connais dehors, je sonne, tandis que m'envahit cette sensation flasque d'être soudain minuscule, qui confine au handicap social. La porte s'ouvre, un type assis sur un haut tabouret, chaussé de lunettes cerclées acier qui lui donnent un petit air d'intello, me contemple en professionnel. Il laisse passer le temps réglementaire avant de lâcher un :

– Ouuuuuiii ? » interrogatif et traînant.

– Je rejoins ma sœur qui est déjà à l'intérieur, bafouillais-je d'une petite voix de rat qu'on émascule ; ton saccadé, débit rapide.

– Qui ça ?

– Agnès S.

Souriant et *cool*, le physio échange un regard avec une demi-vieille en retrait, mi dame-pipi, mi Régine Choukroun qui me dévisage de ses yeux de vieille pute passée maquerelle, avant de balancer au commis, volontairement sans s'adresser à moi :

– Soirée privée.

J'ai bien entendu, mais pour être sûr que je comprenne que ce n'est pas la peine d'insister, que je m'insurge, le portier au look d'architecte retranscrit, placide :

– Pour le moment c'est une soirée privée, essayer de repasser plus tard.

Plus tard, ça veut dire : dans quelques années, quand t'auras du flouze, plus cette tête de poète apeuré et les moyens de t'offrir les demi-putes réservées à l'intérieur aux vrais clients qui payent. T'as pigé ?!

Que fis-je alors ? Exactement comme toi, minable, en pareille occasion. J'ai baissé les yeux et tandis que la porte se refermait mollement sur moi dehors, ma sœur dedans, je déglutis ma honte, redoublée par l'humiliation de sentir le clochard qui me contemplait, goguenard, tapi dans un coin d'ombre et de renoncement digne. Pour ne pas le voir j'ai fixé mes souliers éculés, puis mes vêtements des puces – *new wave* pour moi, d'occasion pour eux – dans la vitrine de la galerie d'art de merde cher pour Libanais d'à côté, et j'ai marché de la rue Matignon à la rue Fromentin, vers mon petit chez-moi.

Ma chambre regagnée, après déshabillage et toilette succincte (dents, visage, bite, anus)**,** j'ai ouvert un livre, un 10/18 du marquis de Sade, le pire, Les Cent Vingt Journées de Sodome où, sur des centaines de pages, des vieux sages fascistes font bouffer pour les punir d'être innocents et frêles, leur merde à des connards de jeunes.

Rien de personnel.

Dans ce genre de lieu, vu du camp du commerce, qu'est-ce qu'un jeune homme pauvre ? Un prédateur, un rival sexuel. Qu'est-ce qu'une jeune fille ?... C'est la dernière fois que j'ai vu ma petite sœur avec les yeux d'un grand frère. Après, je l'ai vue comme un ouvrier regarde une poule de luxe.

Quelque temps plus tard, en feuilletant une revue de charme, déjà ancienne, dans la salle d'attente d'un quelconque dispensaire où je m'efforçais de faire soigner mes dents pour moins cher, je découvris une grande photo d'elle en couleurs, à poil, avec en main un sèche-cheveux en guise de vibromasseur. Sous le cliché, un commentaire succinct mais élogieux apprenait au lecteur que cette jeune artiste – j'aime cet abus du mot artiste – avait décroché cette année le titre envié de "Miss Elysée-Matignon". Véridique ; ce n'est pas précisément le titre de gloire qu'elle aime qu'on lui rappelle, mais moi qui fus son frère je m'en souviens très bien.

En suivant ce chemin, fatalement elle n'est pas devenue agrégée de mathématiques, mais actrice, copine de Bruel et Lindon qui étaient là aussi ce soir, comme tous les soirs depuis à consolider leur richesse intérieure. Moi je suis devenu polémiste, crachant dans la soupe qu'on n'a pas voulu me servir.

Rien de personnel.

Dans le monde merveilleux de la *jet-set* et du *night-clubbing*, un jeune type qui n'a pas d'argent s'il ne donne pas son cul, ne fait pas le rabatteur ou le dealer, est sur un siège éjectable, c'est la logique économique. S'il est beau mec, c'est pire. **Il y a des quotas pour les moches, ils servent de faire-valoir. On les admet pour que les filles se disent que les vieux ont au moins l'excuse de l'âge et du pognon, qu'ils vont vous apprendre des trucs. Un vieux laid ça peut quand même avoir de la gueule, alors qu'un jeune laid c'est l'enfer.** Arnaud Viviant vous le dira, un petit pou qui ne baise pas pose moins de problèmes à l'entrée. Le grand beau mec sans un qui emballe, lui, se fait toujours virer, de partout, même s'il ne fait pas de politique.

Tiens, avoir baisé la maîtresse du patron des Bains-Douches, l'ignoble petit Fabrice, ex-broc recyclé dans le show-business (toujours l'alibi artistique pour continuer à baiser plus jeune que son âge) me valut quelques mois plus tard, alors que je commençais à connaître la musique, une exclusion temporaire de six mois. Pourtant je l'avais emballée à la régulière, sa mannequin noire géante aux grandes lèvres !

Rien de personnel.

Juste une loi sociologique. Entre garçon et fille du même âge, à "démunition" égale c'est un peu la tête et les jambes, le lièvre et la tortue. Vingt ans pour elle et tout gratis, à condition de payer un peu de sa personne, de faire marcher son petit orifice. Quarante ans pour lui, à condition d'avoir bossé et fait

marcher sa tête. D'où elle vient ma culture qui me fait gagner mes sous aujourd'hui ? Quand on n'entre pas à l'Elysée-Matignon et qu'on est grillé aux Bains-Douches, on se prépare de longues soirées de lecture, c'est tout.

Mais vingt ans de plus à jouer les outsiders, à côtoyer les mecs sur les bancs, ou assis sur les bagnoles à côté de l'entrée, les éternels mecs qui ne rentrent pas, outre m'avoir convaincu que je n'étais pas né pour vivre au-dessus des autres – pas du peuple élu en quelque sorte –, m'ont rendu le privilège désagréable. Maintenant, socialement ça va mieux, bien même, surtout grâce à vous, lecteurs payants ; mais dans l'hôtel cher, à Saint-Trop' ou ailleurs, le regard du liftier, les yeux de la femme de chambre me gâchent chaque fois le confort du matelas. J'ai beau essayer, je n'arrive pas à me sentir à l'aise avec ceux qui jouissent d'écraser les faibles et de sucer les forts.

Pardon petite sœur, ce n'est pas leur faute aux filles qui n'ont pas fait d'études, si les mondains ont plus besoin de chair fraîche que les poètes. Pas de ta faute si le champagne, la fête, le luxe, ça plait beaucoup aux femmes ; comme faire les magasins, loin des angoisses métaphysiques sur l'existence de Dieu, le bien, le beau, les idées de révolution. Tous ces trucs de garçons à l'ancienne, d'avant Steevy, superficiel et con comme une fille.

Alors adieu petite sœur.

Il n'est pourtant pas juste de séparer radicalement plaisirs du mondain et culture. Ce n'est pas pour rien que la boîte chic est bourrée d'hommes de l'art : chansonniers pour minettes, professionnels non-techniciens du cinéma (les techniciens ne rentrent pas). Beaucoup de Benamou, Benichou au coude à coude avec des bourgeois cathos décadents qui feignent de s'entendre avec eux comme larrons en foire, parce qu'ils mangent à la même gamelle, pour l'instant... Une collusion du désir et de l'art nécessaire, car le combat pour le sexe des femmes est un combat qui ne peut pas se dire. C'est un combat honteux, caché, magnifié, mythifié...

Honteux à juste titre. Car si l'amour sentimental peut avoir quelque chose de beau, comme tout ce qui touche à la perdition, à l'aveuglement, à l'erreur acceptée, le sexe organique est très laid. Pour les participants qui ont un peu perdu la tête, ça peut encore passer, mais vu de l'extérieur... **La bite turgescente avec la grosse veine bleue, le prépuce imprégné d'urine, les couilles aux poils clairsemés allant et venant dans cette plaie dissymétrique avec ses plis, ses crêtes, ses relents de fromage au poisson...** Les artistes de l'époque classique s'abstenaient de figurer le sexe, et quand Corot le moderne s'y mit pour faire le malin, il peignit le sexe le plus invisible qui soit, un petit sexe d'Asiatique quasi abstrait, pas la charogne de Baudelaire. Réellement subversif, il aurait osé le tablier de sapeur, le dindon, pour nous montrer qu'elle n'est pas bien belle l'origine du monde. *Inter faeces et urinam nescimur* (nous naissons entre la pisse et la merde) disaient les Latins.

Plus réaliste, et même réaliste en diable, la vidéo pornographique est là pour nous rappeler cette laideur du sexe, de l'acte sexuel que cherche toujours à travestir le menteur cinéma d'art. Le pilonnage mécanique et guerrier, les ahanements bestiaux pathétiques, les « oui, oui, mets-moi tout », les « tiens, t'aimes ça salope ?! ». Et quand la caméra s'approche, les boutons sur les fesses, les poils incarnés, la sueur, avec en apothéose l'image cardinale de la fellation, l'éjac faciale pour bien humilier la femme, nous rappeler où le rapport se situe, où ça voulait en venir : ma queue dans ta tête. L'organe de la parole, ta bouche, réduite en urinoir pour te punir d'avoir d'abord dit « non » – ça fait partie du protocole –, puis « oui », parce que j'ai su finalement m'imposer par la force, l'insistance, la tchatche, le pognon... C'est la fonction morale du porno de nous rappeler, loin des mensonges de la poésie érotique et autres délires de puceaux en transe, combien le sexe est vil.

Honteux et caché, parce qu'on ne peut pas dire, c'est l'évidence, ce qu'on aimerait lui faire ; avouer qu'on veut en venir à ce sommet de domination vengeresse et de laideur. Imaginez l'efficacité de l'honnête homme osant déclamer à la belle inconnue : « Oh ! comme j'aimerais te voir à quatre pattes, désirable pétasse, ton appétissant popotin offert, couinant comme une truie qu'on égorge dans la cour de ferme un jour de fête chrétienne, tandis que j'irais et viendrais dans ton anus dilaté juste un peu pris en traître... » Il faut bien enrober la chose, recouvrir d'aluminium doré le mauvais chocolat pour que le vieux chauve aveugle ait, le temps nécessaire, son petit air de Prince Charmant.

Une laideur honteuse et cachée à magnifier, mythifier par la simulation si possible d'une forme de spiritualité.

Tel est le rôle de Don Juan, éternelle figure du socialement dominant qui s'occupe en baisant des gourdes, parce que sans envergure – stérile sur le plan créatif et politiquement impuissant – et qui s'invente pour se cacher la viande, l'oisiveté, la misère, le défi mystique, transcendant, à la statue du commandeur.

Dans la réalité du grand seigneur méchant homme espagnol comme de ses descendants industriels, nos séducteurs en boîte contemporains, pas plus du statut du commandeur que de beurre en branche. Juste la bonne vieille arnaque transgressive remise au goût du jour par Bataille, pour que des jouisseurs un peu cons, un peu lâches, ne se voient pas en face comme des tireurs de gamines – de gamines pauvres en plus – mais comme de courageux spiritualistes à la limite du suicidaire, genre Maurice Ronet dans *Le feu follet*.

Simuler la spiritualité pour cacher l'avidité du vice et le vide, c'est le truc de tous les tartuffes.

Tiens, transposé au domaine politique, ça donne un peu l'actuel élu socialiste, déniaisé aux jeunesses communistes puis devenu franc-mac pour renforcer ses réseaux. Vous voyez ? Le chapon en costard-cravate qui sert des cuillères à la chaîne dans des hospices d'après-canicule, avant de retourner faire les marchés, et qui veut vous faire croire qu'il planche en loge en plus, par goût de la philo !

Même mécanique de simulation de la spiritualité pour les sectes, systématiquement persécutées par les francs-macs qui n'aiment pas trop la concurrence. Les Raëliens par exemple, je me rappelle leurs débuts quand ils racolaient avec leur petite revue bichrome sur les plages d'Ibiza. Rien de bien méchant, des quarantenaires sirupeux aux cheveux longs qui draguaient les étudiantes allemandes tentées par l'occultisme, afin de les initier à la grande communion par la fesse en attendant les martiens. Sacré Raël ! Il a fait son chemin depuis, l'ancien critique automobile, avec ses histoires de soucoupes volantes, ses arnaques au clonage complaisamment relayées par la télé. Sous ses faux airs de Michel Fugain, je ne peux pas m'empêcher de trouver le mec sympathique, toujours souriant, habillé Courrèges, gérant en grand patron gauchiste son big bazar extraterrestre.

On se fait une fausse idée sur les sectes. Ces éternels refuges pour paumés en quête de transcendance ne sont-elles pas la revanche des imaginatifs sur les politicards et les businessmen ? Pas pires sur le plan du mépris et de la manipulation que la jet-set internationale et Wall-Street, ces PME du bricolage mystique ont au moins le mérite de soulager la charge de la Sécurité Sociale et des hôpitaux psychiatriques.

Comment je peux savoir ? Là aussi j'ai donné.

Tricard à l'Elysée-Mat' puis aux Bains-Douches comme je vous l'ai dit, donc souvent en vue, je fus initié par une certaine Wendy qui me recruta d'abord en me donnant sa chatte dans une entrée d'immeuble du quartier Arts et Métiers.

Appâté par la beauté du programme, je la suivis dans sa secte de yoga tantrique (le nirvana par la baise, un truc à base de transmutation d'énergies), Iso-Zen ça s'appelait (pour Orient-Occident), montée par un ancien psychiatre comme souvent les trucs pour manipulateurs pervers.

Peuplée de filles et de garçons pile dans mon profil – cherchant plus la transe que l'invite à Deauville (bien qu'au fond il s'agisse toujours du même désir d'être transporté gratis) –, du jour au lendemain je me retrouvai membre actif d'une gentille colonie partouzarde qui avait transformé en camp de gitans un très bel hôtel Arts déco le long du bois de Vincennes. Les vieux baisaient les jeunes ; les jeunes qui vendaient des bijoux fantaisie, dans le style oriental, aux terrasses du quartier Saint-Michel pour remplir les caisses, rabattaient des paumés pour les vieux et les baisaient au passage ; des vieilles à pognon trouvaient à se faire baiser en donnant un bout de leur héritage, puis ramenaient leurs filles. Tout le monde y trouvait son compte, hormis la joaillerie d'art et les monuments historiques.

Je me souviens de la discussion très honnête que j'eus avec le numéro deux de la secte, un ancien cadre de chez Jacques Vabre dont je trouvais la tenue d'employé de bureau, limite VRP ringard, en décalage avec la panoplie roi mage plus fouillée de l'ex-psychiatre : cape en velours, bottines argentées, chasuble en soie mauve... A la question : pourquoi un mec comme lui, diplômé, intégré, se retrouvait en tailleur à faire le gugus, un sceptre recouvert de papier alu dans une main et un bouchon de carafe en cristal autour du cou, les soirs de grand-messe ?, il me fit valoir, posé, devant un café-crème loin des oreilles indiscrètes, ce qu'il avait gagné à embrasser la cause. Au niveau du boulot, il faisait toujours la même chose, de la gestion, des colonnes de chiffres, actif, passif... Mais au niveau du quotidien, il avait troqué une femme moche et chiante, épousée à l'époque de ses études quand il était pauvre (il n'avait pas

le choix, comment lui jeter la pierre ?), un chiard ingrat comme ses géniteurs, que sa mère avait poussé à la haine du père pour se venger de n'être plus baisée, et un lourd crédit sur un pavillon en grande couronne, contre un aréopage de vestales qu'il pouvait, en tant que numéro deux, tirer certes après, mais presque aussi souvent que le chef. C'est le cul qui l'avait poussé. Il adorait le cul, jeune. Sa femme était un dragon imbaisable et son désir de domination lui rendait les putes insatisfaisantes. Lui qui était toute la journée dans le réalisme, les chiffres, n'acceptait pas de se retrouver encore dans une logique d'achat-vente pour assouvir son vice. Ca se tenait ; c'était même plutôt humain.

J'y serais d'ailleurs resté plus longtemps dans cette secte, si je n'avais fauté sans permission avec la favorite en titre, par arrogance, par désir d'élection. Une superbe Portugaise, Amalia de la Torra Ferentes (ça ne s'invente pas !) qui flashait sur les blonds. (Notre gourou, Iso, était un gros velu brun courtaud d'Afrique du Nord, comme souvent les abuseurs psy). Cristal maudit, statuettes, envoûtement, fourchettes... Nous nous enfuîmes ensemble, traqués par la secte, cachés à gauche à droite par des ex déçus – le plus souvent de n'avoir pas été promus sous-chef –, des journalistes, avec derrière la tête l'idée de vendre un sujet, un avocat mondain abolitionniste même, qui comptait bien à moyen terme se rembourser sur la bête. Oh Amalia ! Que de souvenirs émus ! Pendant deux mois nous ne fîmes, toi et moi, que fuir, dénoncer et baiser. Puis, l'affaire se tassant, tu voulus sortir en boîte pour achever de te remettre. Un demi-proxo du nom d'Arturo, réputé pour baguer sa bite qu'il laissait ostensiblement pendre le long de sa cuisse à fleur de pantalon sans slip, tant il l'avait grosse, te mit la main dessus. Malgré mes efforts, au fond, j'étais gentil garçon avec les filles, ton désir d'être soumise, dominée, redevint le plus fort. C'est là que je t'ai perdue.

Passée de première vestale chez Iso-Zen à demi-pute en discothèque, quand j'y repense finalement je m'en veux ; pas sûr que tu y aies gagné.

Que certaines femmes aient besoin de l'illusion de la spiritualité pour se faire mettre et que des malins en abusent, c'est de bonne guerre, mais en Occident sur ce sujet la religion majoritaire est sans ambiguïté : si pour les bonnes sœurs le vœu de chasteté signifie se garder pure pour Jésus, pour les prêtres qui font vœu de célibat, on reste pur en se gardant des femmes (d'où ce goût pour les petits garçons).

Selon la conception catholique de la spiritualité, quiconque veut se vouer au ciel doit éviter la femme qui est la terre, le trivial, l'organe. A moins qu'elle ne soit mère et vierge, enceintrée par l'oreille et l'ange Gabriel, comme la Vierge Marie.

Les religieux protestants se marient comme les Juifs ? C'est que pour ces nouveaux prédestinés, croître et se multiplier est une affirmation de puissance pour la plus grande gloire de Dieu ; car ils croient eux aussi que la puissance plait à Dieu. Seulement leurs femmes sont moches, elles ont du poil aux pattes et leur approche du sexe est purement reproductive.

S'il y a accord des protestants et des catholiques sur le maléfice du sexe – ce plaisir sans effort contraire à la morale du travail, donc dangereux parce qu'ouvrant à la paresse des pauvres et au parasitisme des riches –, les catholiques gardent au moins le goût de l'érotisme qu'ils considèrent comment la transgression mineure. Pour eux le péché majeur c'est l'usure, cette jouissance sans équivalent travail qui décime toute éthique sociale. Une réintroduction du prêt à intérêt qui inaugure le renoncement à la morale chrétienne et qu'il s'agit de dissimuler, comme toujours, en focalisant sur les simagrées. D'où cette idéologie américaine du sexe triste et de la prospérité inégalitaire, à l'opposé du catholicisme européen qui garde ce charme antisocial d'un Dieu nu et crucifié dont se sont éloignés les protestants pour se rapprocher des tribus de Juda, qui n'ont toujours eu que mépris pour cet apostat.

Or, dans un monde sans Dieu où la stricte observance du dogme s'est muée en questionnement d'une réalité mouvante par les seuls moyens de la morale raisonnable, la spiritualité authentique ne peut plus être l'adhésion sectaire mais ce que j'accomplis là, sous vos yeux, le travail d'écriture. L'écriture comme religion de la vérité.

Et ce n'est pas par hasard si cette pratique austère ne plait pas plus aux filles qui veulent jouir qu'aux patrons de boîte, pour qui l'artiste désigne implicitement l'acteur, le chanteur, le metteur en scène... Soit toute pratique sociale de divertissement au service de la consommation désirante, forcément mieux rétribuée sur le plan symbolique et pécuniaire.

L'écrivain, niet ! Intériorité, solitude... Cet art du questionnement qui ne passe pas par le corps est bien trop *prise de tête* pour susciter l'intérêt des putes du commerce. Houellebecq le sait bien qui voulait faire chanteur.

Tout le problème du petit clerc laïc – confronté malgré lui au divin – c'est qu'il est le dernier à baiser dans la hiérarchie de l'art et qu'il le sait. Même le peintre, à notoriété égale, fait moins pire que lui.

Face à l'équation "vérité égale chasteté", sa tentation est de combler son handicap. Mentir pour tirer et se rendre utile, non seulement en contribuant à maquiller sa baise en culture (valoriser Don Juan), mais en faisant aussi de la culture un lieu où l'on baise (doubler Don Juan).

Ainsi, le culturo-mondain s'ordonne selon une double lutte. La lutte intérieure de celui qui comprend qu'il doit choisir entre écrire sérieusement et plaire aux gourdes – ce besoin de niquer qui transforme à coup sûr l'homme de lettres sans corps mais doué pour le verbe, en Gérard Miller. Et la lutte extérieure, une fois ce renoncement accepté, pour faire son trou et grimper dans la hiérarchie. Une combinaison de soumission idéologique et d'intrigues mondaines qui donne cette culture répugnante du coup de pied de l'âne et de la barbichette, qu'on peut contempler à loisir – heureusement de plus en plus tard – chez Guillaume Durand et Franz-Olivier Giesbert.

D'où ce mensonge nécessaire de l'élitisme collectif. Cette connivence des collabos du culturo-mondain qui, ayant renoncé à s'élever au-dessus d'eux-mêmes par un travail sincère, se sont élevés au-dessus des autres par le nombre et la ruse.

Elevés au-dessus de qui ? Des éternels dominés qui ne se sentent pas de taille et ont plutôt choisi, pour traverser la vie, cette domination humble des poissons, du balsa ou des facteurs qu'est la pêche à la ligne, l'aéromodélisme et la philatélie.

Prétention mal à l'aise, secrètement humiliée, car la clique des dominants de la culture, qui dominent tout sauf la culture, connaît suffisamment l'histoire pour savoir qu'en art les forts vont toujours seuls ; **sémaphores disséminés sur l'étendue du conformisme et qui se font des signes, de loin en loin, n'espérant qu'en la justice du temps, tandis que nos stratèges de l'éphémère sont contraints de rester groupés, tour à tour liftiers du renvoi d'ascenseur.**

D'où ce recours systématique au mot "brillant" tellement révélateur. Il faut que ça brille pour s'éblouir et attirer les filles. Chez le culturo-mondain tout est clinquant et toc comme une chambre de bordel, et pas plus que sa prose ne gagne à être étudiée, il ne gagne à être connu. Pour qui sait lire et connaît ses classiques, l'une laisse deviner l'autre. Dans le faux style ampoulé d'un BHL – fait de paraître et de néant –, ne voit-on pas, comme si on y était, le pied-noir nouveau riche commander son thé anglais en anglais à son laquais tamoul, après avoir ostensiblement laissé tomber sa veste de créateur au sol, pour jouir du plaisir de le voir la ramasser ? Ne devine-ton pas le maître, la tasse à la main, le petit doigt levé, vérifier par la lourde persienne du boulevard Saint-Germain, l'œil inquiet, si la Jaguar est bien là à l'attendre en bas, sur le bateau abusivement annexé, avec le chauffeur payé pour ça qui se fait chier à l'intérieur ?

Ah ! Délices du standing qui vous permet d'oublier qu'à force d'inauthenticité, l'émotion s'est desséchée en sensation ! Jouir, toujours jouir, avec pour donner le change l'allusion permanente à la petite jeunesse rebelle, qu'on magnifiera d'autant plus qu'elle fut courte et insignifiante. Oh ! héros frelatés de Mai 68, cette erreur adolescente heureusement corrigée par le réalisme de la vie adulte. Envolée romantique qu'on aura commise une seule fois, scientifiquement, pour bien montrer qu'au départ il y avait une petite beauté intérieure, mais qu'on a très bien su y renoncer pour le luxe et la fesse...

Comme il doit parfois se sentir seul, et inquiet, le déjà vieux Sollers ; et comme il doit lui falloir jouir lui aussi, s'agiter, pour fuir la réalité de la mort qui approche ; la mort totale de l'homme sans oeuvre qui voulait être artiste.

Rassurante finalement la dépression d'un [Philippe] Labro, et tellement compréhensible quand on sait laisser derrière soi *L'étudiant étranger* et *Jésus Christ est un hippie*. Ecoutez et priez pour lui : [...]

C'était, je crois, je charme de Jean-Edern Hallier de n'être pas parvenu totalement à céder à cette tentation du vendu ; d'où cette agitation, ce délire, comme si une partie de lui se révoltait contre l'autre.

Je me souviens de cette soirée où très tard, très bourré, dans sa grande cuisine de la Place des Vosges, il m'avait saisi le bras en me fixant d'une voix tremblante :

– Tu sais, Alain, au fond je suis un mec bien.

Qu'un type riche et célèbre ait eu besoin, même saoul, de trouver un peu de respect dans le regard d'un inconnu de vingt-huit ans me troubla si profondément que depuis lors, malgré ses frasques, ses approximations et ses reniements, je n'ai plus pu le considérer autrement que comme un être humain.

Brillant, je me rappelle avoir été tenté de l'être à cette période, au milieu des années 80, après qu'un premier livre qui s'était bien vendu m'eut ouvert la porte des dîners.

"Le brillant jeune homme", c'est comme ça que me présentait la marquise de Sussac aux installés qu'elle me conviait à divertir. Quand je baise quasi en même temps ses deux grandes filles, au fond ça la faisait marrer. On sous-estime souvent la largeur d'esprit des gens de la haute, eux qui connaissent si bien le coût humain du privilège. D'ailleurs, pour payer la retraite du vieux et le train du château, n'accepta-t-elle pas quelques années plus tard, après qu'elles se furent bien amusées, de les marier à deux métèques ? Ma jeunesse, mon arrogance et ma naïveté contre une assiette. C'est là que j'ai compris qu'il fallait que je me barre si je ne voulais pas, moi aussi, rejoindre l'empire. Contrairement à beaucoup – Adler en tête – passés du PCF à la *jet-set*, je suis passé d'un début de *jet-set* au PCF ; par désir de justice et de châtiment. Je commençais à devenir brillant, amusant ; lire Marx fut mon gros effort pour devenir profond, plus intelligent. Ca m'a pris dix ans.

Pourquoi j'ai tenu là où tant d'autres ont failli ?

Sans doute parce que je baisais déjà assez sans ça. Il suffit de voir une photo de Nourricier jeune, portant le cartable d'Aragon, pour comprendre que le mec n'avait pas d'autre choix que de monter à l'ancienneté. Attendre la barbiche et les cheveux blancs pour cacher le menton fuyant, le regard du secrétaire à lunettes. Ne vous ai-je pas dit que le jeune affreux peut faire un beau vieillard ? A défaut de génie ! Quelle carrière cet apparatchik bourgeois aurait fait sous Staline ! Lui le Brejnev des lettres, arrivé au pouvoir déjà décomposé, et qui vous vend à chaque rentrée son dernier livre en vous promettant bien que ce sera le dernier, qu'il va crever après et qu'avec la dédicace demain ça va flamber chez les bouquinistes ! Un grand homme rétréci par la maladie de Parkinson ça peut être bouleversant, mais un vieux nain parkinsonien qui n'en finit pas de baver sa littérature, c'est répugnant.

Pour les autres ? **Disons que les premiers qui trahissent sont toujours ceux qui n'ont pas grand chose à trahir. On sait très vite qu'on n'a pas la carrure d'un Nietzsche ou d'un Rimbaud et, quitte n'avoir aucune postérité par manque évident de talent, autant bien vivre. C'est au fond l'aveu d'humilité de tous ces Faust à courte bite.**

Je pourrais vous en raconter à la pelle des histoires de trahisons pour les honneurs – qu'on feindra bien sûr de ne pas goûter –, le petit argent, la fe-fesse... Je le ferai peut-être s'il me manque des pages... Mais leur point commun à tous, à la longue, inéluctablement, c'est la haine de la grâce. Cette fraîcheur, ce désintéressement auxquels ils ont renoncé et qui leur est de plus en plus insupportable, parce qu'ils leur rappellent, comme une gifle, qu'une autre voie était possible.

Haine de la grâce comme la mort hait la vie. Haine assassine du témoin de la trahison, comme cette haine dans le regard de l'ex passionaria républicaine promue en moins d'un livre maquerelle réactionnaire au Figaro Magazine ! Haine de la fidélité, du courage, de l'honneur, mais besoin de chair fraîche ; on n'a pas vendu son âme au diable pour rien. Ce besoin de pureté à détruire qui devient un jeu ; le jeu préféré des mondains. **Corrompre et salir tout ce qui cherche à se tenir pour que tout finisse comme eux, avec eux, qu'il ne reste aucun survivant.** Puis l'ennui de se retrouver entre vampires et le besoin de chair fraîche à nouveau... Ronde du pourrissement lent et ce constat amer, au final, qu'à tout vouloir on a tout manqué ; que ce monde du mondain n'attire que les tocards et les garces ; gracieuses certes et agréables à monter. Mais même avec les sous, quelle solitude la nuit quand dans le silence on entend le tic-tac du compteur...

Il serait instructif de faire l'historique du culturo-mondain, un bon travail pour universitaire. Partir du clerc séduisant que refusa d'être Rousseau, tandis que Grimm se glissait dans ses pantoufles en le maudissant de n'avoir pas sa petitesse d'âme, et remonter jusqu'à Sartre, l'absolu disgracieux.

Ecrire dans le détail cette histoire du mensonge toujours renouvelé où des faiseurs comme Hugo, Malraux prennent la pose sous le regard amusé des Vigny, Genet.

Insister sur le rôle sociologique majeur que fut l'entrée des filles en sciences humaines après-guerre, quand la fac de philo se rapprocha du coup du night-club par cet apport massif de gourdes à séduire.

L'énergie dépensée par la clique des moyens bourgeois existentialistes pour ne pas se laisser doubler, au Flore, par les communistes auréolés de leur virilité prolo et de la Résistance ; cette résistance si subtile chez oncle Jean-Paul que les Allemands ne s'en étaient même pas aperçus ! (On peut cracher sur Céline, lui au moins que je sache n'a pas supplié la kommandantur qu'on lui laisse monter L'église sous l'Occupation.)

Et la surmultipliée après Mai 68 ! Quand les nouvelles vedettes du discours pétèrent les plombs en voyant les scores de Bob Dylan et autres Mick Jagger auprès des gonzesses, au point de ravaler le concept à un attribut du désir.

Risible histoire de l'homme de lettres, passé du catho tourmenté au dandy transgressif, puis du cadet de gauche emphatique à la gourde culturelle, jusqu'à la groupie...

Misère culturelle bien plus laide que la misère tout court – puisque n'ayant pas l'excuse de la misère –, si bien représentée par les « Jeudis du Seuil » et autres raouts où je retrouvai un jour Baudrillard – lui que j'avais connu gentil prof dans une HLM du quartier Faidherbe –, jouant les gourous flanqué d'une demi femme fatale sur le retour en résilles et sanglée de noir, sous l'œil humide du grand dadais Jean-Marc Roberts.

Misère culturelle d'une violence bien plus terrifiante, pour moi, que celle des banlieues que j'avais fuies pour un monde que j'espérais meilleur, puisque peuplé de si beaux esprits.

4

Le sexe du point de vue des hommes pauvres ou la vérité sur les banlieues

Chapitre où je démontre que la banlieue est l'endroit où l'on baise le moins, surtout les garçons.

> *Blue dit : « Folks, ta position est sensée. Mais ma conviction à moi c'est que Dieu n'a jamais existé. Je crois que la Bible a été écrite par la plus belle bande d'escrocs de bois blanc qui aient jamais chié entre deux scandales. »*
>
> Iceberg Slim, *Trick Baby*

L'info étant faite de plus en plus souvent par des filles de famille payées par leur père actionnaire – des Alix de, des Gwenaëlle, peu de Martine ou Janny –, je m'en vais rétablir un semblant d'équilibre sur la « Marche des femmes ». Pas la marche des femmes vue de *Elle*, la marche des femmes vue des banlieues. Quelle légitimité ? D'abord la banlieue j'en viens, et pas de Neuilly. J'y ai passé la totalité de mon enfance, toute mon enfance, de deux à dix-sept ans, ça crée des liens. Ca crée surtout une sensibilité durable.

Ensuite la banlieue j'y suis récemment retourné, pas pour mon plaisir, personne ne va en banlieue par plaisir, on n'en est pas encore à l'exotisme de la favela pour reporter-photographe en mal de sensations ; ça viendra. Non, pour l'heure, juste invité à un débat sur "l'avenir de la mixité" par « Radio Droit De Cité », la radio la plus écoutée, paraît-il, par les jeunes des "quartiers" (c'est comme ça qu'on dit pour ceux qui vivent dans les cités-dortoirs à immigrés), et qui émet du Val-Fourré, le quartier réputé le plus chaud de Mantes-La-Jolie la chaude.

Pourquoi moi ? Sans doute parce que j'étais le seul type qui passe un peu à la télé – surtout à « C'est mon choix » – d'accord pour aller tenir tête à la déferlante « Ni putes ni soumises », cette association de beurettes télégéniques très soutenue par l'intelligentsia des centres-villes et le show-biz. Un engouement militant-paillettes qui n'est pas sans rappeler « SOS racisme », « Touche pas à mon pote » et autres assos sorties de nulle part, mais opportunément promues par le PS qui sait décidément y faire, depuis la sécession du congrès de Tours, dans la manipulation de la détresse des pauvres.

« Ni putes ni soumises », qu'est-ce ? A première vue, cinq cent jeunes filles issues des fameux "quartiers" qui osent courageusement dénoncer sur les six chaînes, et dans tous les magazines féminins, le "malaise des banlieues".

Attention ! Pas la malaise d'hier où les "jeunes", à l'époque unisexes et supposés victimes des ratonnades des vilains beaufs, devaient être protégés par les anima-culs gauchistes de la police fasciste et des nostalgiques de l'OAS. Pas le mal des banlieues du petit Blanc non plus, providentiellement découvert juste avant les présidentielles avec l'insécurité, et dont il faut cesser de parler par civisme séance tenante, sous peine de faire le jeu du FN. Non, le nouveau, le dernier mal des banlieues à la mode : celui des filles. Cette éternelle souffrance des femmes causée par les hommes (vieille antienne féministe),

et plus précisément par ces hommes jeunes, nos anciens "potes", qu'il est désormais permis de "toucher" d'une main ferme (c'est même vivement conseillé par le PS, au point que Le Pen en reste sans voix. Allez comprendre ?) Tous ces vilains machos exploiteurs du tiers-monde, qui se pavanent avec leur nonchalance toute méditerranéenne en bas des immeubles ; et accessoirement sur nos chaînes de montage, dans nos boîtes d'intérim et autres entreprises de nettoyage.

Pauvres petites Maghrébines et Africaines empêchées de s'intégrer à la merveilleuse République française citoyenne – et à la « Star Academy » – par des islamo-bamboulas avides de méchouis d'adolescentes et de caves à tournantes, alors que la femme en string est l'avenir de l'homme !

D'abord, pour qui connaît bien le rapport à la culture des petites gens, on peut déjà arguer que « Ni putes ni soumises », jamais des filles issues de sociétés traditionnelles – *a fortiori* maghrébines – ne se présenteraient sous cet intitulé vulgaire et dévalorisant. L'argot, l'oral à l'écrit, c'est un truc de bourgeois, d'initiés. Moi-même, pour oser cette écriture relâchée qui est la mienne, j'ai attendu mon huitième livre. Mon modèle au début c'était Claude Bernard, le Vidal, le Dalloz, l'écriture juridico-scientifique. Pour mal écrire, pensais-je, il fallait être "écrivain". Non, « Ni putes ni soumises » ça sent le *brainstorming* d'agence de pub affidée PS, la roublardise de communicants professionnels. « Ni putes ni soumises » ça sonne aussi faux que "pote" en d'autres temps. "Pote" ! Il n'y a qu'un vieux ringard comme Séguéla pour croire que les mecs s'appelaient "pote" en banlieue, qu'à Montfermeil on en était encore au bon vieux temps de la guerre des boutons !

Ensuite, cinq cent filles sur deux millions de jeunes Françaises d'origine immigrée, c'est loin d'être représentatif. Vous me direz, c'est la même proportion que les quatre cent encartés payants de « SOS racisme » qui parlent aussi, à tort et à travers, pour dire depuis vingt ans la chose et son contraire au nom des banlieues, et surtout à leur place dans les médias complaisants. Malek Boutih ! Vous vous souvenez de Malek Boutih ? Celui qui est entré au bureau du PS juste au moment où Pascal Boniface libérait une place ! Sous le siège de Julien Dray, comme avant lui Harmel Désir... Mais qui se souvient d'Harlem Désir ? Pour nos jeunes "potes", Harlem Désir ça remonte au temps des tramways.

Mais cessons de chipoter sur les intitulés, les statistiques. Pour élever un peu le débat, remarquons juste comme l'intelligentsia française nous joue une autre musique sur les petits gars des banlieues depuis le 11 septembre [2001] et la deuxième Intifada. Ce qui s'appelle changer radicalement son fusil d'épaule, avec le gros chargeur. Finis le génial Joey Starr, le tag promu oeuvre d'art par Jack Lang pour bien rappeler au beauf, assis dessus dans le métro saccagé qui le conduit à son travail précaire, qu'il n'a décidément aucun goût pour l'avant-garde, ce gros con d'ex-coco qui ne comprenait déjà rien à Picasso !

De plus en plus, mes yeux bleus et mon crâne chauve à la Carl Lang (qui n'est pas du tout le frère de Jack) me valent les dérapages contrôlés – façon Oriana Fallaci – de psychanalystes lacaniens frisottés, de pigistes à *Libé* ou à *Technikart* sur les Araaaabes... que leurs parents ont si bien connu au pays, du bon vieux temps du décret Crémieux ; et à qui il ne faut jamais tourner le dos mais tenir bien serrée la bride... Il a juste fallu pour ça qu'au lieu de crier « Sales Français ! », ces petits beuricôts se mettent à crier « Sales Feujs ! » par solidarité imaginaire – comme dirait Alain Finkielkraut, le roi de l'anti purification ethnique sélective (avec Milosevic c'était non, avec Sharon c'est oui, allez comprendre ?) –, solidarité imaginaire mais combien expressive avec ces autres arabes en survêtement de la bande de Gaza. Pourtant, ça n'a rien à voir. Nous, dans notre France raciste et collabo, on ne leur envoie pas de chars !

Il a juste fallu, pour que l'intello de gauche communautaire – forcément communautaire comme aurait dit Duras – vire à la ratonnade, que le petit bougnoule, au lieu de dévaster les écoles et les collèges, se mette à taguer deux, trois synagogues (deux en fait, la troisième, l'enquête a démontré que c'était le rabbin lui-même qui s'adonnait pour rire à l'art mural, un libéral...).

Depuis le temps qu'ils faisaient semblant de les aimer nos commentateurs bourgeois, ces petits sauvageons avec qui, c'est un fait, ils n'ont aucune culture commune : François Truffaut contre Arnold Schwarzenegger, danse contemporaine contre boxe thaï, Vincent Delerm en chambre contre rap sur le *tuning* de la BM d'occase surbaissée Pirelli... **Avoir enfin le droit d'exprimer ce dégoût mâtiné de trouille qu'ils ont si bien identifié à la racine de tout racisme, sauf de celui qui pue au fond de leur sale petite âme menteuse et sélective.** Finie l'idylle entre le petit beur et le bourgeois de gauche – toujours plus bourgeois, toujours moins de gauche –, passé avec Adler, Kouchner, Bruckner, Sinclair... et autres noms en "her" du boycott de l'Afrique du Sud à relais du Likoud et de son mur qui fait Führer. Liquidé Mouloud, le z'y-va intégriste et avec lui Ahmed, son frère prolétaire qui occupe la quasi-totalité des postes d'OS en usine. Ali aussi, son père, exploité durant quarante ans par la République égalitaire, et

dont même la résignation fataliste sent maintenant le "mektoub" islamiste. Mais attention, l'intellectuel de gauche humaniste n'est pas Brasillach, il ne met pas tout le monde dans le même wagon ; s'il condamne le fils et le père, le cousin, il est d'accord pour sauver la petite sœur : Lazziza. Une vraie Française, elle, intégrée, qui fait vendeuse ou caissière en attendant son CAP de coiffeuse, et qui adore le shopping, la mode, les fringues... Ne porte-t-elle pas le même string que Britney Spears sur le poster ? Ah, la gentille beurette ! La société française a un projet pour elle : consommatrice et hôtesse ! **Dans les banlieues aussi la pétasse est l'avenir de l'homme.**

Alors « Ni putes ni soumises »... à qui ?

Quand on regarde à « Mots croisés » – l'émission à mots tellement couverts qu'il faudra bientôt la voir avec un décodeur – la représentante en chef de cette formation qualifiante pour entrer au PS débiner sa communauté d'origine, en nous parlant de son enfer vécu dans les "quartiers", elle qui frise la quarantaine et nous vient de Clermont-Ferrand (originaire des cités chaudes au Puy-de-Dôme au début des années 80, c'est dire comme elle a dû voir ça de près les tournantes, les caves, l'irrespect...), entendre cette idiote utile débiter son discours de marginalisation de ses frères maghrébins comme à la répète, sous l'œil bleu maternel d'Elisabeth Badinter et de tous les caciques francs-macs du Parti Socioniste de France, on la sent bien l'insoumission, bien profond !

Triste constante historique : quand un pays bascule dans le chaos, il se propose toujours des hommes pour en torturer d'autres et des femmes pour faire les putains.

Bref, pour vérifier tout ça sur le terrain, un peu comme BHL à Karachi (je plaisante !), en juin dernier j'acceptai de participer à la table ronde organisée par « Radio Droit De Cité », la radio la plus écoutée des "quartiers". Oui, tu entends bien lecteur, ton héros pour savoir, rien que pour savoir et t'informer, s'est rendu seul à moto au Val-Fourré, un vendredi soir dans le chaudron de la délinquance. Il a garé son engin convoité sur le trottoir, n'est revenu que quatre heures plus tard... la bécane était encore là, intacte ! Il a même pu rentrer chez lui, vierge.

C'est vrai que depuis que je l'ai quittée la banlieue, avec l'intention ferme de ne plus y revenir sauf pour les médias, le contact que je gardais avec elle c'était la télé. Et vu ce que la télé m'en disait, rapport au "non droit", j'étais un peu inquiet.

Depuis 1976, ça a tant changé les cités-dortoirs ? Oui et non.

Par rapport à la banlieue des années 60-70 d'où je viens, il y a beaucoup plus de Noirs et d'Arabes, on voit des foulards, c'est certain. Mais avec le décret simultané de la loi Veil et du regroupement familial par les nostalgiques de l'OAS et autres anti-gaullistes de l'UDF qui entouraient Giscard, comment s'en étonner ? En poussant les femmes de la moyenne bourgeoisie française à ne plus faire de gosses, tandis qu'on faisait entrer massivement sur notre territoire – régi par le droit du sol – des pondeuses du tiers-monde qui tournent à une moyenne de sept, on s'attendait à quoi ? Messieurs les porte-serviettes du Capital et autres plancheurs en loges, ne me dites pas que vous étiez bêtes au point de ne pas prévoir ? C'est vrai que plein d'Africains du Nord constituaient, sur le papier, une armée prolétarienne de réserve, de l'OS moins cher non syndiqué, plus toute une smala de futurs consommateurs sous-équipés. Quand on cherche les gros sous et l'obéissance, pour peu qu'on chie sur la France et son peuple, ça pouvait le faire... Seulement les esclaves ne viennent pas en terre de démocratie pour continuer à jouer les esclaves. Que voulez-vous, à force d'avoir les oreilles rebattues de notre belle égalité, ces cons en babouches ont fini par y croire... D'où ces récentes agitations bienveillantes pour les rappeler à la réalité.

Fatale mutation mécanique, puis coups de pied au cul : situation résumée.

Après cette première impression d'exotisme mêlé d'âpreté sous-prolétaire, je retrouve un peu les mêmes saynètes : bande de jeunes qui tapent le ballon sur les parkings, petits groupes de filles qui jactent en bas des immeubles en jouant à l'élastique, ménagères qui font les courses à deux, patriarches assis sur leur banc à regarder passer un monde qui leur échappe... Mêmes restes de chaleur des sociétés traditionnelles qui ont fait mon enfance, et que nos bobos du Marais s'efforcent de recréer à grands frais avec leurs marchés ethniques, leurs conseillers canins... Mise en commun du peu qui fait la solidarité collective, avec ces cris, ces mobs et ces rires qui tranchent tant sur cette solitude froide qui a tué Paris. **Et surtout, surtout, quel potentiel physique !** Avec un régime style Allemagne de l'Est, la France d'aujourd'hui ne serait pas championne de la délinquance et de la drogue, mais championne du monde d'athlétisme !

Outre ce sentiment de tant d'énergies gâchées, de vies inemployées, je remarque aussi, étonné, qu'il n'y a pas de tags sur les murs. En y réfléchissant c'est logique, les tags on va les faire chez l'autre, au delà du périph', pour faire chier et montrer qu'on existe. On crache, mais pas chez soi. Si bien que le Val-Fourré, de près, ça n'a pas ce côté suburbain dévasté des images d'Epinal sur le Bronx qui font tant fantasmer les esthètes du patchwork communautaire à l'américaine, les férus de misère haute en couleur. Le Val-Fourré, en vrai, ça ressemble encore à la France, presque à la campagne.

Pour que j'accepte d'affronter les femmes de la « Marche des femmes » qu'on fait marcher pour qu'elles fassent marcher l'auditeur, niveau invités on m'avait promis du lourd : Malek Boutih, Yamina Benguigui et la jolie beurette de l'assos' « Ni putes ni soumises » qu'on voit à la télé en alternance avec la vieille auvergnate (celle-là, si elle continue à être bien sage, on lui proposera peut-être de présenter le « Top of the Pops » avec Ness ?).

Arrivé sur place, rien de tout ça. Le petit animateur, chemise blanche impeccable à grand col double boutonnage suspect, façon Nikos, m'annonce avec sa gueule de *lofteur* recalé à l'oral que le Bounty (brun dehors, blanc à l'intérieur) et la Benguigui par alliance se sont fait porter pâles. Bounty, il paraît qu'il fait ça à chaque fois. Je comprends, le gnome difforme n'a pas claudiqué des années derrière le vénérable Julien Dray pour passer ses veilles de week-end en banlieue.

Après cette première déconvenue, plus une petite halte à la « Maison de quartier » où des petits Noirs inoccupés attendaient assis sur les tables, les pieds ballants, en écoutant le *sound system* généreusement offert par la mairie, je me retrouve déporté légèrement vers la MJC d'une zone pavillonnaire, selon la vieille tactique de déterritorialisation appliquée pour limiter les risques de dérapage en cas de débat houleux. Le public des pavillons étant forcément plus réceptif à un discours truqué sur les quartiers, que ceux qui en viennent et y vivent.

Au niveau des intervenantes spécialistes des "questions de mixité" – comme on dit dans la com' –, deux chercheuses féministes du CNRS, une représentante du planning familial (autre haut-lieu de la franc-maçonnerie) et une membresse des « Ni putes ni soumises » arrivée en retard de Paris à cause des départs en week-end sur l'autoroute de l'Ouest. Bref, que de la Blanche bourgeoise de plus de quarante berges, pas plus issue des banlieues que du monde arabe. Un joli petit aréopage de fonctionnaires en sciences humaines – dont l'une se vante de toucher une bourse d'Etat pour pondre un mémoire intitulé « Sida et Maghreb » (rien que ça !) – encadrées, comme à la parade, par une paire d'anima-cul de gauche au patronyme ashkénaze, genre excentriques mal branchés 80 comme on n'en trouve plus, en 2003, qu'à cinquante kilomètres de Paris minimum. Lui cheveux mi-longs rares, chemise mauve en soie et pantalon à pinces en lin clair, elle habillée en artiste américaine des années 50 avec le gros cul, le pantalon corsaire et le chignon pétard tenu par un pinceau. Un bon petit couple de coopérants à pavillon et jardinet avec traitement et primes, comme au bon vieux temps des colonies, chargés de tenir le bicot tranquille tout en lui inculquant, en douce, la meilleure façon de marcher.

Merveille de la cohérence sociologique pour qui sait décrypter les signes, une affiche, placardée ça et là dans le hall, m'apprend qu'en ce moment même se joue dans la salle polyvalente une pièce sur les dangers de l'islamisme (genre « Allah m'a dit »). Une oeuvre pédagogique également mise en scène par une femme dont le prénom se termine en "itz"... Pas méchant tout ça, me dis-je, le bas du culturo-mondain socialiste, plus missionnaire que rentier. Le seul saltimbanque qui ait jamais fait du pognon sur la haine des banlieues à ce jour n'est-il pas le discret Mathieu Kassovitz ? (rebaptisé depuis par les indigènes Mathieu « Casse-toi vite »).

Le gros problème des mecs des cités, le problème de tous les dominés en fait, c'est qu'ils n'ont pas la maîtrise médiatique de leur image. D'autres parlent pour eux qui ont rarement la même origine de classe, ni la même provenance communautaire. Quant à ceux issus de leur rang de misère, comme le petit *boy's band* à col blanc, ils sont promus et financés par ceux d'en face, si bien que plus ils montent, plus ça revient au même...

Je ne vais pas trop m'appesantir sur la réunion-débat, le coup classique de la soirée d'encadrement-propagande qui tourne en eau de boudin. D'abord, pour bien ramollir la salle, un monologue introductif de vingt minutes par la doyenne des chercheuses – également ashkénaze (je constate) – sur le progressisme intrinsèque de la mixité dans le plus pur style universitaire imbitable. Puis, comme je m'emmerde ferme au catéchisme, mais visiblement moins que le parterre de marxistes tiers-mondistes lecteurs de Franz Fanon, un peu agités, que côtoie une majorité d'étudiants musulmans à barbiches et

foulards venus en masse, mais disciplinés, je décide de céder mon temps de parole à deux membres de l'association « Ni machos ni proxos », conviés à la dernière minute pour boucher les chaises vides de Yamina et Malek. Une association issue des quartiers dont les médias, curieusement, n'ont jamais parlé.

Sans doute fatigués, comme tous, d'entendre jargonner à vide, ces deux garçons entreprennent alors de dire l'évidence à un public qui le sait aussi bien qu'eux puisqu'il le vit, à savoir : que l'association « Ni putes ni soumises » ne vient pas des "quartiers"... qu'elle est amplement manipulée et instrumentalisée par les mêmes politiques qui transformèrent, naguère, la « Marche des Beurs » en « Maison des potes »... qu'elle a été créée par les sionistes du PS (une expression qui frise le pléonasme) pour marginaliser encore un peu plus le Maghrébin des banlieues... lui faire du tort... en le jetant à la vindicte du franchouillard après lui avoir interdit pendant vingt ans d'y "toucher"... le désignant non plus comme un "bon pote" (comme naguère on disait "bon nègre") mais comme un violeur islamiste... Ce qui est d'ailleurs contradictoire.

Applaudissements nourris. Jets de foulards.

Du coup, la bande des chercheuses qui n'ont jamais rien trouvé et autre harcelée de banlieue venue pour fabuler du centre-ville, s'estimant victimes d'une attaque machiste orchestrée par votre serviteur, décidèrent unilatéralement de mettre un terme au débat en quittant les lieux puisque, chose insupportable, il commençait à s'y dire des vérités, "l'autre" ayant pour une fois la parole.

Passons sur le *mea-culpa* obligé du petit organisateur à col blanc, blanc comme son col à l'idée des sanctions qui l'attendaient pour avoir eu cette naïve initiative citoyenne. (Rassurez-vous pour lui, il paraît qu'il en a tellement fait qu'il aurait retrouvé, depuis, du boulot à TF1. Sans doute à promouvoir la cause palestinienne chez Endemolle ?) Oublions la tentative de déstabilisation d'un couple de libraires militants, lisant à voix haute des passages de ce que j'avais écrit sur les z'y-va dans un précédent livre, afin de pousser des Maghrébins, qui ne se voyaient pas forcément comme des voyous congénitaux, au lynchage de ma pauvre personne. Ne commentons pas non plus le compte-rendu parfaitement mensonger dans le *Courrier de Mantes*, le lendemain matin. Sans épiloguer, que conclure de tout ça ?

Un. Que Malek Boutih – le représentant des médias en banlieue plutôt que l'inverse – ne peut plus y mettre un orteil. Les types de là-bas l'attendaient de pied ferme pour lui parler, entre autres, des activités de loisirs du frère de son mentor, ex numéro deux d'une milice communautaire ultrasionniste selon leurs dires (allez savoir...).

Deux. Si les « Ni putes ni soumises » vont effectivement en banlieue, beaucoup n'en viennent pas. La représentante des « Ni-ni » alignée ce soir-là était une bonne Gauloise originaire de Paris-centre. Ce qui signifie qu'en un lieu aussi emblématique des problèmes de délinquance que le Val-Fourré, cette association, ô combien légitime, ne pouvait pas fournir une militante du cru, au point de devoir l'importer.

Trois. Les filles présentes, conscientes d'être embarquées pour longtemps encore dans une galère où il leur faudra trouver travail, logement et mari, étaient solidaires des garçons, et ne se reconnaissaient pas en elle, mais alors pas du tout...

Quel rapport, ce long préambule, avec la misère du désir ? J'y viens.

Juste pour vous faire sentir l'ampleur du bidonnage et ce qu'il cache : contrairement au montage médiatique des « Mi putes mi soumises », qui nous présentent la banlieue comme un vaste harem (ô fantasmes de l'Orient) avec caves à pipes et petites pépées, **la banlieue est l'endroit de France où l'on baise le moins**. **Car derrière la frivole « Marche des femmes » perdure la plus sérieuse "circulation des femmes".** Ni paradoxe ni provocation, il suffit de réfléchir.

Partout et de tous temps, les hommes de tous milieux ont été contraints à ce que feu monsieur Bourdieu appelait la "reproduction sociale", les femmes étant d'abord contraintes par la Nature à la reproduction tout court (maternité, maternage). "Reproduction sociale" qui signifie, dans le langage courant, que "pour prendre femme il faut d'abord pouvoir la faire vivre". Un lien entre misère et célibat qui constitue la préoccupation première des hommes pauvres et, plus encore, des hommes pauvres des sociétés traditionnelles. Une très belle chanson d'Ibrahim Ferrer, puisée au répertoire des Caraïbes et récemment remise au goût du jour par un documentaire de Wim Wenders, ne nous dit-elle pas en espagnol « Je travaille jour et nuit pour pouvoir me marier » ?

Même si le bourgeois des villes a du mal à l'admettre, préférant croire à la toute-puissance de sa séduction plutôt qu'à sa surdétermination par son pouvoir d'achat, chaque fois qu'il veut séduire, il commence par payer. Quand il invite une fille à dîner, il paye (malgré le baratin féministe, c'est toujours

comme ça), ensuite, si ce n'est pas suffisant, il l'emmène en boîte où il re-paye, puis, si elle résiste encore, en week-end où ça lui coûte un peu plus cher. **Or, cet investissement préalable à toute création de couple,** en espèces (thune) et en matériel (hôtel), **traditionnellement et durablement dévolu au mâle, est problématique pour le sous-prolétaire de banlieue arabo-musulman.** Pas d'argent, pas de resto propice à la déclaration romantique, pas d'endroit avec lit, peau de bête et feu de bois... **Vous le savez ou vous ne le savez pas, mais c'est très dur de séduire une fille, de la faire rêver, quand on n'a rien d'autre à offrir qu'une misère qui est déjà la sienne.**

Sans oublier les interdits sexuels de l'Islam, la surveillance des frères, des cousins, l'image dévalorisante de l'Arabe (dont il est un peu responsable) et la promiscuité d'un quartier qui fonctionne en vase clos, où tout le monde se connaît.

Conclusion de ce réaliste constat : en banlieue, chez les mâles il n'y a que le dealer qui tire, grâce à la thune, et le plus souvent hors de la cité. Il baise jusqu'à ce qu'il aille en prison où il reperd d'un coup toute son avance, la taule étant sans doute le seul endroit au monde où l'on baise encore moins qu'en banlieue.

Pendant ce temps très long, les autres fument du shit, et si cet équivalent de la fiole (le bromure distribué aux taulards pour calmer leurs ardeurs) ne les abrutit pas assez, ils se branlent devant des cassettes porno sur des salopes à moitié blondes qui ne contribuent pas, vous en conviendrez, à leur donner une image respectable de la femme occidentale.

Comme tous les mâles vivant essentiellement entre eux – les militaires, les moines –, et peu poussés par cet environnement à la verbalisation sentimentale, ils sont timides avec les filles, donc agressifs. Genre :

– T'es belle toi, mad'moiselle...

Evidemment la demoiselle ne répond pas à ce grand dadais maladroit qui, de dépit, ajoute d'une petite voix traînante :

– Salooope... » pour tenter de sauver la face.

Ca s'appelle la misère, je connais, j'en viens.

Ados frustrés mais gorgés de désir, ils sont aussi de gros menteurs, s'inventant de retour de bordée en RER, des aventures de drague et de sexe formidables pour épater les copains restés tenir les murs. Toujours prêts à en rajouter dans le bobard pour plaire aux caméras des journalistes qui ne demandent que ça, puisque c'est ce que veut la chaîne et, derrière, le pouvoir. **Puceaux timides un peu mytho, ils jouent, avec cette soumission fascinée que provoquent les médias sur les esprits faibles – et qui fait dire autant de conneries à l'*executive woman* féministe ou au gay –, ce stéréotype caricatural que l'idéologie dominante a créé pour eux.**

D'après vous, entre le jeune Franco-Maghrébin qu'on nous présente comme un violeur et le jeune bourgeois de la rue de la Pompe, élevé dans les salons au contact des femmes et des livres, habitué dès sa pré-adolescence aux boums, aux rallyes, aux chambrées mixtes et permissives du séjour à Courchevel, à qui les boîtes sont ouvertes dès seize ans par la réputation de papa, sans parler des week-ends entre ados à la maison de campagne complaisamment désertée par les vieux... **qui est le plus habile pour baratiner les filles et les amener en douce au plumard ? Lequel en a baisé le plus à vingt ans ? Pierre-Henri Don Juan ou Mouloud RMIste ?** Allez ! Réfléchissez au moins avant de rejoindre consciemment le camp des salauds !

En banlieue, excepté le dealer la moitié du temps en taule, les deux seuls qui baisent c'est Stomy Bugsy et Doc Gynéco. Eux baisent pour les autres leur rêve à tous : de la moyenne bourgeoise blanche parisienne qui flashe sur la racaille. Cette racaille d'opérette dont le malin – belle gueule et joli cœur – a compris le pouvoir de séduction sur les branchés, comme jadis le Rital, le Libanais, le Feuj... Et qui sait que pour avoir sa chance en ville, il faut bouger à deux, maximum.

J'entends votre question à demi-convaincu :

– Il n'y aurait donc pas de tensions en banlieue entre garçons et filles ? Pas de tournantes ?

– Si, bien sûr, mais pas avec toutes, et pas si fréquentes.

Essayons se comprendre. Comprendre l'autre c'est important, n'est-ce pas ?

Alors que les garçons sont contraints de rentrer le double de pognon pour exister auprès des filles, surtout dans une société néo-libérale où le statut, le prestige symbolique est, comme en Amérique, immédiatement lié au niveau de revenus (soit la prime au dealer sur le fort en thèmes),

chez les filles – comme le sait si bien ma sœur – on peut toujours se sortir du quartier en se laissant séduire par un gars des pavillons qui a la voiture, qui peut payer à boire en boîte, où on rencontrera un autre mec, moins jeune et plus riche qui a un magasin de fringues, et qui cherche une vendeuse jeune et sympa ; ou mieux, un mec dans l'audiovisuel, qui vous emmènera à Deauville avec le champagne dans la chambre d'hôtel. Aucune honte de rêver à ça.

D'où il découle logiquement.

Un. Que celles qui jouent les bombes sont mal vues. Un peu considérées comme traîtresses de classe et collabos par les garçons pauvres de leur quartier, pour qui il n'existe aucun raccourci de ce type pour s'en sortir, aucun équivalent, à moins de croiser au détour d'une pissotière Jack-Alain Léger.

Deux. Que celles qui essaient d'exister par la tête et qui ont forcément plus de conscience morale, une vision plus sociale et collective, trouvent la séduction suspecte et se tournent vers l'Islam, le foulard, pour affirmer leur solidarité avec cette communauté où on les reclus.

C'est à ces filles-là que j'ai parlé sur le trottoir de la MJC des colons, après le faux débat écourté par les « Ni-ni » et leurs mentors, parce qu'il commençait à s'y dire des choses. Elles étaient froides, polies, avaient toutes Bac plus quatre. La meneuse, nantie d'un diplôme d'ingénieur (le prestige authentique des sciences dures dans les sociétés du respect) faisait preuve d'une lucidité toute laïque sur la réalité du monde, ses rapports de force, et sur ce qu'on lui propose à l'extérieur : pute ou boniche.

Alors que deux blackettes, en pantalons taille basse montrant un nombril paradoxalement oriental pour des imitations pétasses américaines, gloussaient en me dévisageant au passage, ces françaises musulmanes parlaient un français impeccable. Elles n'étaient ni drôles ni sexy, et je n'avais aucune chance d'en ramener une sur ma moto dans ma chambrette pour la soumettre à mes exercices de barre fixe. Leur rêve à elles, c'était plutôt d'épouser un gars de leur milieu pour fonder une famille et ne faire l'amour qu'avec lui. Est-ce si scandaleux ? Si critiquable qu'il faille l'interdire par une loi ?

A la réflexion, je crois que c'est ça qui les agace les pétitionnaires du show-biz qui couvent d'un oeil humide – à la Enrico Macias, entre deux manifs de soutien à Sharon avec Bruel, Darmon et Arthur – la jolie beurette multi-télévisée des « Ni-ni » ; que ces filles au foulard ne rêvent d'être ni chanteuses, ni animatrices, ni vendeuses, ni actrices de *hard*.

Cette défection de chair promise pour tous ces féministes, c'est de la Yamina en moins !

Quant à la tournante qui fait tant fantasmer le journaliste télé amateur de boîtes à partouzes, de l'avis même de la police et de ses statistiques, elle a toujours existé mais de façon parfaitement marginale. La différence entre hier et aujourd'hui, c'est sa sur-médiatisation. Bien sûr, elle est inexcusable ; mais inexcusable ne veut pas dire inexplicable ; là aussi, plutôt que de sombrer dans une indignation émotionnelle qui ne coûte rien, osons un brin de sociologie. Comprendre, ça peut aider à réparer...

Nos sociétés néo-libérales, à l'américaine, ayant aussi déréglementé la "circulation des femmes", soit les interdits qui protégeaient les milieux pauvres de la fuite massive des femelles en âge de reproduction vers un échange cul-promotion plus rentable, il y a surabondance de chair fraîche dans la *jet-set* mais pénurie de chattes en banlieue ; une même gamine ne pouvant pas passer ses nuits à la fois à Bondy et au Cabaret (la boîte spécialisée dans les échanges inter-ethniques qui a pris le relais des Bains-Douches).

La société de classes cloisonnée à l'ancienne limitait cette hémorragie, il suffit pour s'en convaincre de comparer les loisirs populaires d'aujourd'hui avec ceux des années 30 : les bords de Marne, les fêtes foraines, les bals où le tourneur pouvait côtoyer la cousette sans risquer la concurrence déloyale du plus riche.

Il en résulte que les filles qui veulent bien coucher avec les sous-prolétaires franco-maghrébins sont rares, et que lorsque l'une d'elle accepte d'en suivre un dans un cave sordide pour le sucer, comme une actrice de *hard* :

Un. Il la méprise en bon facho formé par sa mère (mère qui a reporté sur son fils toute la passion qu'elle n'a jamais eue pour son mari qu'on a choisi pour elle, comme ce fut toujours le cas dans les sociétés traditionnelles, la nôtre incluse). En bon macho qui croit que sa sœur, sa mère ne feraient jamais ça ; du moins c'est ce qu'il pense (un macho croit toujours sa mère).

Deux. Partant de là, il arrive qu'il la prête à ses copains, par la vertu de cette solidarité des mâles qui génère aussi bien la belle abnégation du combat syndical ou du rugby à quinze, que l'ignoble viol collectif.

Ainsi, les filles faciles ou trop facilement forcées – à cet âge les psychologies sont fragiles –, mais forcément dévalorisées, tournent dans les caves comme les starlettes, qui pompent plus qu'elles ne tournent, passent de main en main dans le show-biz ; de David H. à Arthur, de M.C. à Chabat avec, de temps en temps, une petite histoire de viol sur un bateau.

Ce n'est pas joli-joli, mais c'est comme ça.

Reste quoi ? La vieille règle des trois B : biture, baise ou... baston.

Biture et baise pour ceux qui peuvent payer, qui baignent au milieu des filles qui cherchent l'incruste pour ne pas retourner en banlieue. Et baston pour les cons.

Le seul plaisir du z'y-va de cité promis à un somptueux "bite sous le bras" après six heures d'errance en centre-ville, pour changer de la cage d'escalier – six heures où il prend en pleine gueule, entre deux RER, ou même à six dans le cabriolet BM en plaques allemandes (à six dans un cabriolet, en admettant que vous leviez, vous la mettez où la fille, dans le coffre ?), **qui prend en pleine gueule tout ce que lui promettent les pubs mais que la réalité sociale interdit –, c'est de faire peur au petit bourgeois des villes, à la demi-fiotte aux cheveux longs, lecteur des *Inrockuptibles* qu'il jalouse de toute sa haine ; et il ne s'en prive pas !**

On a tous connu ça, nous de la bande des mecs pauvres sans filles. De mon temps ça s'appelait la "dépouille", ça se passait à Montparnasse. Le blouson et les santiags, symboles de virilité marginale, repris à l'usurpateur minet. On appelait ça "assurer". T'assurais ton cuir, tes 'tiags, ou tu passais à la dépouille. Demandez au fils Putman, ce grand trouillard, combien de fois lui qui avait en plus – fils de riches oblige – le pantalon de cuir, il est rentré en slip chez maman Andrée. Tu te souviens, Cyril, de tes années punko-junky, avant que tu deviennes galeriste d'art contemporain comme papa ?

La dépouille et, plus tard, le braquage de pédé en plus petit comité au Troca' ou aux Tuileries, pour le liquide.

Aujourd'hui c'est le Franco-Maghrébin désœuvré qui s'y colle. Rien de fatal, rien de racial : à condition égale, le Breton, le Suédois feraient tout comme lui. Le cutter excepté peut-être, ça c'est la touche ethnique, la petite différence culturelle...

Pas étonnant donc que ceux qui parviennent, malgré ça, à faire des études, souvent grâce à la présence d'un père dont les valeurs patriarcales les ont préservés de l'acculturation et de la désocialisation du néo-matriarcat fusionnel, préfèrent renouer avec le prestige millénaire de l'Islam. Se réclamer d'une civilisation, plutôt que de continuer à jouer les sous-prolétaires américains de ghetto, comme un certain Joey Tarte, payé par le show-biz pour singer son singe (après une petite subvention de départ du PS déjà sur ce coup-là). Tariq Ramadan, lui, il s'exprime bien, il ridiculise Arno Klarksfeld et Finkielkraut à l'oral avec sa belle tête de sémite. Il ne se drogue pas, ne frappe ni les animaux ni les femmes et ne baisse pas son froc, comme Jamel sur l'affaire Dieudonné, dans *Elle* et *Paris-Match*...

En banlieue, il y en a de plus en plus qui ont compris ça – garçons et filles ensemble –, l'arnaque du rap, de la pose délinquante dont l'effet concret fut de retarder de quinze ans leur intégration, détériorant un peu plus leur image de marque auprès des "de souche", dont la crainte des envahisseurs remonte à Charles Martel.

Voilà pourquoi on ne leur donne pas la parole. Et pour que le brave Français ne s'en aperçoive pas, on en importe d'Alger, de Genève... Ou on en fabrique de toute pièce dans une sorte de « Beur Academy » en fonction de l'évolution de la demande. Hier Harlem Désir, aujourd'hui Malek Boutih ou Rachid Kaci (le Bounty UMP, chacun le sien), dressé pour mentir et parler à leur place, avec comme hochet l'espoir de baiser bientôt une jolie secrétaire qui l'aura vu à la télé (le regard des filles change quand elles vous voient à la télé).

J'exagère ? Rien de nouveau sous le soleil pourtant, lisez plutôt cet extrait de Trick baby d'Iceberg Slim, le grand romancier des ghettos noirs américains. Il s'agit d'un dialogue entre un conservateur et un libéral. Pour transposer, imaginez un élu socialiste, disons Doumé Lévi-Nitz, discutant en coulisses avec un ultrasioniste de base tenté par le vote FN, à propos de Malek Boutih...

M. Wherry dit : « Pete, ne nous laissons pas emporter par nos émotions. C'est une discussion, pas un affrontement. Je voulais donc vous dire que vous n'êtes pas conscient de l'ampleur du plan à l'œuvre aujourd'hui dans les Etats Unis qui vise à contenir et contrôler les nègres.

« Cette vaste planification est dans les mains compétentes des leaders libéraux blancs. Ce sont eux qui, avec leur maîtrise des émotions basiques, leur analyse en profondeur de la psychologie nègre, ont la possibilité de projeter une image compréhensive et miséricordieuse.

« Il est vital pour les pasteurs nègres harcelés, assiégés, et les autres leaders noirs d'avoir la possibilité de faire appel à eux. Pete, un mot de six lettres est la clef de voûte de ce grand oeuvre.

« Ce mot c'est "espoir". Cela veut dire que l'on croit pouvoir atteindre ce que l'on désire. L'organisme humain quand il en est privé peut devenir imprévisible, destructeur, meurtrier. Pete, les libéraux sont conscients que les masses nègres espèrent s'échapper des ghettos.

« Elles veulent se répandre dans le sein de la vie américaine et le polluer par leur esprit porté au crime et à la convoitise de nos femmes. Ils veulent être sur un pied d'égalité avec nous. Ils veulent oublier leur noirceur aux dépens de notre culture et de notre intimité. Ils veulent contaminer notre sang anglo-saxon.

« Pete, la faute fatale du conservateur consiste à vouloir brutalement et stupidement étrangler l'espoir chez les nègres. La rigidité de son comportement émotionnel ne lui permet pas de pratiquer les arts subtils de la tromperie et de la ruse. Ce sont des armes essentielles dans notre stratégie visant à bercer, à tenir en vie l'espoir chez le nègre sans pour autant céder à ses rêves insensés de liberté. Est-ce que vous souscrivez à mes idées jusqu'à maintenant, Pete ? » (...) [coupe d'origine]

Les yeux fixes, plissés, du capitaine n'avaient pas quitté le visage affable, lisse, de son interlocuteur pendant toute cette magnifique leçon de haine.

Le capitaine passa la langue sur ses lèvres et bafouilla :

« Non, Brad, je ne marche pas. Que faites-vous de tous ces négros que vous, les libéraux, vous avez sortis des ghettos pour leur donner des places dans le gouvernement et dans l'industrie ? Vous, les libéraux, vous avez mis des cols blancs autour de leurs cous noirs ; nous, les conservateurs, nous n'y sommes pour rien. Vous avez trahi la race blanche et laissé les négros envahir notre société blanche. »

M. Wherry soupira et dit : « Pete, il est tragique de voir combien vos informations sont inexactes. Il y a en réalité deux ghettos. L'un est physique, l'autre psychologique. Il est vrai que nous avons sélectionné certains nègres pour leur faire porter des cols blancs.

« Presque tous se sont évadés physiquement du ghetto, avec notre aide, bien sûr. Nos motifs sont tout d'abord de renforcer notre image libérale par des campagnes de presse bien orchestrées.

« Deuxièmement, ces nègres que nous semblons libérer sont précisément ceux d'un type peu courant qui possèdent une intelligence et une formation universitaire. Il nous faut les séparer des masses noires tourbillonnantes.

« Si nous ne le faisons pas ils pourraient servir à ces masses sans cervelles de têtes pensantes contre la race blanche. Maintenant, Pete, irais-je trop loin, me suivez-vous encore ? »

Le capitaine semblait comprendre enfin que toutes ses bombes n'étaient que des pétards mouillés. La sueur coulait sur son front tavelé. Il fit oui d'un signe de tête, l'air accablé. (...) [coupe d'origine]

« Pete, je vous suis reconnaissant de votre compréhension. Voyons que les différences extrêmes entre le monde nègre et le monde blanc vont nous fournir les moyens de neutraliser et de retirer le venin de ces évadés en col blanc des ghettos.

« Brièvement décrite, la technique est la suivante. Le nègre libéré, qu'il soit dans la politique ou dans les affaires, ne va pas entrer dans le monde blanc sans trembler. Ses peurs, son sentiment d'insécurité viennent de l'apparence insolite, inconnue, de cet étrange nouveau monde.

« Au-delà, bien entendu, agit son fort sentiment d'infériorité même s'il le dissimule bien. Il éprouve le besoin immédiat, pressant, peut-être inconscient de se conformer aux mœurs, au protocole de ce monde nouveau. Il a une peur mortelle de violer ses codes de façon évidente.

« Sa terreur est que ses protecteurs blancs remarquent ses erreurs et le renvoient dans le ghetto. Il se contraint à contrôler ses émotions et à se conduire avec patience et urbanité.

« Nous le flattons à mesure qu'il devient plus semblable à nous. Son identité, ses féroces antipathies raciales, s'il en a, se dissipent, se perdent peu à peu. S'il a du mal à accepter ce moule, nous nous moquons de lui et nous soulignons son ridicule.

« On ne peut pas se conduire comme un nègre dans un environnement blanc civilisé. Nous écoutons avec compassion ses demandes, maintenant imprégnées de culpabilité, d'aide pour ses frères noirs dans les ghettos.

« Nous lui jetons quelques miettes de consolation. Mais bientôt il devient un étranger pour ses frères noirs et ils commencent à le haïr. Ils comprennent qu'il les a vendus. Il n'a plus de valeur pour eux, il est inestimable pour nous.

« Il a perdu sa capacité à les diriger pour nous faire mal. Si ce n'est sa négritude, sa façon de penser, son goût pour le confort individuel en ont fait l'une de nos armes. Il nous aide sans le savoir à mener la guerre sans concession contre sa propre espèce.

« Il vous faut le pardonner, Pete, si j'ai été quelque peu pédant dans mes explications. Mais je suis profondément et personnellement impliqué dans ces questions raciales. »

(Editions de l'Olivier, 2001)

Pigé ?

La banlieue en vérité ? Un haut-lieu de l'enculade sociale et de la chasteté !

5

Désavantages d'être une femme
ou
les contingences du ventre

Chapitre où je montre, entre autres, qu'être femme n'est effectivement pas sans contraintes.

> *Certes, la puberté transforme le corps de la jeune fille. Il est plus fragile que naguère ; les organes sont vulnérables, leur fonctionnement délicat ; insolites et gênants les seins sont un fardeau ; dans les exercices violents ils rappellent leur présence, ils frémissent, ils font mal. Dorénavant, la force musculaire, l'endurance, l'agilité de la femme sont inférieures à celles de l'homme. Le déséquilibre des sécrétions hormonales crée une instabilité nerveuse et vasomotrice. La crise menstruelle est douloureuse : maux de tête, courbatures, douleurs de ventre rendent pénibles ou même impossibles les activités normales ; à ces malaises s'ajoutent souvent des troubles psychiques ; nerveuse, irritable, il est fréquent que la femme traverse chaque mois un état de semi-aliénation ; le contrôle du système nerveux et du système sympathique par les centres n'est plus assuré...*
>
> Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*

Remettons-nous du sermon apocalyptique de Simone et reprenons la visite. En voiture...

Si les jeunes filles pauvres et désirables peuvent s'en sortir en s'allongeant, quand leurs frères ont tant de mal à se tenir debout, cette posture génère quelques contraintes et désagréments.

Dans le monde réel – même s'il ne recouvre pas celui des féministes –, être femme n'a pas que des avantages, forcément. Toute médaille possède son propre revers, ou pour le dire en plus Sartre : tout "étant" est ambivalent.

D'abord, il faut coucher, on ne peut pas promettre indéfiniment ; et il faut bien admettre que pour une fille, coucher n'est pas toujours très ragoûtant.

Contrairement à l'homme qui « joue à l'extérieur », ne communie que du bout du gland, pour la femme ce qu'on appelle pudiquement l'acte se passe à domicile, dans son petit intérieur. Pénétration, va-et-vient, éjaculation... Quels que soient le plaisir qu'elle y prit et l'altitude à laquelle elle perdit la tête, après la petite fête : le ménage, les cendriers pleins, les tâches sur la moquette... c'est pour elle.

Autant de petits dérangements, ravages, dévastations qui ne vont pas sans *traumas*.

La preuve de cette plus grande difficulté à coucher, induite par ce non-partage des tâches domestiques : la proportion entre misère et prostitution. Cette prostitution que les féministes veulent réduire à la liberté libérale de monnayer son corps, sans jamais réaliser que cette idée vient plus facilement à l'Albanaise, à la Gabonaise, à la Thaïlandaise qu'à elles-mêmes, bonnes bourgeoises universitaires des pays développés que j'aimerais bien voir arpenter les boulevards extérieurs, juste pour mieux se pénétrer, sur le terrain, des extases de la liberté.

Heureusement, cette obligation de coucher pour vivre, ou pour survivre, est un peu compensée chez la femme par sa fascination pour l'homme de pouvoir (que ce dernier soit symbolique, physique ou financier). Une nature bien faite qui, pour lui adoucir cette soumission inéluctable mêlée d'injustice, a tendance à lui faire désirer dans notre société marchande, celui qui peut payer.

Un tour psychologique congénital – contracté à la naissance par ce rapport au père qui structure l'œdipe – qui explique sans doute aussi cette facilité étonnante qu'ont les filles à se taper des moches et des vieux.

Certains apologistes de la cause féminine me rétorqueront qu'une telle capacité à passer outre l'enveloppe physique – laide ou dégradée – pour voir l'âme est la preuve d'une spiritualité, d'une générosité supérieures, là où les hommes, obnubilés par le corps, ne voient que bouche, seins, jambes et cul. Oui, peut-être. Sauf que ces belles âmes ne poussent jamais l'abnégation jusqu'à aller se taper des moches et des vieux... pauvres !

La fréquentation des cérémonies culturo-mondaines dans leur diversité, de la remise de prix d'art dramatique à la clôture de séminaire scientifique, nous permet de conclure qu'en matière de mâle dominant, la pin-up préfère le nabab, pourtant parasite et prédateur, au génial prix Nobel de physique. C'est déprimant mais c'est ainsi.

A un de ces fameux dîners de cinéma où se côtoient vieux qui payent, jeunes qui incrustent et filles qui promettent, **je tentai de démontrer sans succès à l'une d'elles, venue comme tant d'autres chercher un rôle ou un protecteur, ce qu'elle entendait sans le savoir par « charme indéfinissable d'Alain Prost ». Ce charme physique à ne surtout pas définir c'était, cette année-là, un quatrième titre de champion du monde de Formule 1. Champion, star et milliardaire, c'est ça et rien d'autre qui la faisait mouiller ; mais elle préférait parler du charme romain de son nez busqué, attribut impérial qu'elle aurait bien sûr trouvé nul au milieu de la gueule d'un plombier. Quant à l'avouer... Personne ne ment avec autant d'aplomb qu'une belle fille qui veut monnayer ses charmes (il serait idiot d'en faire cadeau), mais qui interdit qu'on en tire des conclusions.** Sur ce chapitre, même leur mémoire s'arrange de leurs pratiques ; de nos jours encore, les hardeuses ne finissent-elles pas astrologues comme hier les putes finissaient bigotes ? Voyez Elisabeth, voyez Brigitte...

A propos de ces putains recyclées, je me revois quelques mois plus tard assis sur ma petite chaise au Salon de Brive en 1991, entre mes deux piles de premier roman invendu à guetter le chaland. Moi qui croyais débarquer, comme chaque fois, dans un monde plus spirituel (scruter les âmes ne devrait-il pas être un sacerdoce ?) que celui que j'étais parvenu à quitter : l'agriculture de moyenne montagne, puis le bâtiment, la brocante... Je me revois et me souviens du dégoût ressenti face au spectacle de cette jeune actrice-écrivaine, pionnière oubliée de l'auto-fiction (terme lancé depuis pour autobiographie sans intérêt), sautant sans vergogne sur les genoux d'Hervé Bazin à lui décrocher la moumoute, cherchant entre ses cuisses gonflées par l'appareillage anti-fuite à se faire une place en littérature ; riant avec un rire de vice comme une fillette chevauchant à plaisir une balançoire souillée d'urine. Face à ce tableau affligeant, je ne pus m'empêcher de faire le parallèle avec Françoise Verny, l'ogresse alcoolique qui tenait, à l'époque, le haut du pavé dans l'édition grande surface. Elle avait fait Cyril Collard, le génial Cyril Collard mon rival, dit le « Rimbaud du caméscope ». Qui se souvient aujourd'hui de ce sosie d'Hervé Vilard crevé du sida ? Merci justice du temps qui passe...

Ecrivain débutant à petit tirage, en regardant s'agiter cette demi-pute – aujourd'hui demi-vieille puisque âgée d'à peu près mon âge et sans doute mariée en province –, en dévisageant cette accomplie salope à dada sur la carcasse usée du vieux fils à Folcoche, je m'imaginais moi aussi broutant la Verny sous sa robe au milieu des bouteilles vides et des mouches, pour un peu d'assomption littéraire.

La supériorité morale du mâle est avant tout physique. C'est simple, même s'il veut bander sur une vieille, il ne peut pas. Idem avec un cul de mec s'il n'est pas pédé (j'y reviendrai).

Invitation au voyage... **Passons par l'esprit de pachyderme en pachyderme pour nous figurer, dans le même registre, la jeune et jolie secrétaire du ténor cardiaque – devenue depuis épouse et mère – ahanant sous le quintal et demi de saindoux du grand Bavarotto, afin de piquer sa place à l'épouse légitime bientôt répudiée après trente ans de bons et loyaux services, gobant à plein goulot ses postillons, sa transpiration, son sperme... au milieu des mélanomes et des crêtes-de-coq vibrant sous ses quintes de toux comme des anémones de mer, séance après séance, jusqu'au compte-joint et à la signature, par ce travail dont le marxisme nous dit qu'il n'est qu'indirectement productif.**

Horrible vision qui m'en rappelle une autre, et ce que me disait sur un ton candide une jeune amie à moi, comédienne et mannequin, à propos de ce vieux Russe blanc actionnaire majoritaire d'une pâte dentifrice qui aimait tant les asiatiques (il s'enorgueillissait d'en partager plusieurs avec François Chalais). **Que le problème avec les vieux, quand on les suçait, c'est qu'ils avaient des pertes, qu'ils suintaient, et que ça n'était pas comme avec les plus jeunes, les quadras, les quinquas... qui envoyaient la giclée d'un coup à la fin... qu'on pouvait prévoir, gérer, éviter... alors que là il fallait pomper tout le long comme la salive en fond de gorge quand on est bloqué la bouche ouverte chez le dentiste... Et que c'est pour ça qu'elle prenait plus cher !**

Passé le dégoût, l'effroi du jeune ado encore empêtré dans l'image sacrée – ce qui veut dire impénétrable – de la mère, je fus, je l'avoue, fasciné par cette force de caractère, cette aisance dans l'ordure ; cette capacité pour améliorer l'ordinaire qu'on certaines jeunes filles fraîches comme des fleurs à peine écloses, à sucer des vieillards.

Deuxième contrainte après ce délicat entremets, le risque de mettre bas qui, outre la déformation du corps, les vergetures, les seins retombés comme deux soufflés, l'élargissement de l'orifice à plaisir et par conséquent l'essoufflement de la pompe à pognon, vous plonge dans le sérieux du lardon.

D'où ce minaudage défensif, ces circonlocutions devant la coucherie, en un mot cette plus grande retenue des femmes qui explique statistiquement la prostitution : l'écart entre les rapports désirés par les hommes et ceux consentis par les femmes étant comblé par l'amour tarifé.

Une plus grande chasteté qu'on attribue à la morale quand il s'agit bien plus d'un calcul, où le risque entraîne mécaniquement la prudence. Coucher, malgré la capote, la pilule... restant toujours plus dangereux pour la femme que pour l'homme, qui ne risque rien.

Pis encore que le risque de mettre bas, l'obligation de mettre bas quand la relation se prolonge.

L'homme ne paye pas longtemps la même femme pour faire des galipettes. Si c'est juste pour rire, il change ; si ça devient sérieux, il repense à maman pour voir bientôt dans la femme aimée la mère de ses enfants. Et là, finie la rigolade, une autre vie commence où il faut enlever ses bagues, donner ce sein qu'on ne saurait plus vendre et torcher les enfants.

Epousée, voilà la femme reléguée en neuf mois de bombasse à nounou, recluse à la maison où le respect croît proportionnellement au désir qui s'émousse ; à attendre le mari de plus en plus souvent dehors... à jouer au cochon avec sa nouvelle maîtresse. Mère de famille bientôt traitée comme une domestique, avec le risque que la nouvelle amante avide, comme elle, de certitudes et de reconnaissance, ne lui pique la place et ne la laisse sur le carreau avec sa pension pour pleurer.

La femme jeune est un loup pour la femme moins jeune... et forcément moins belle.

Sa défense face à cette loi cruelle ? Être le médiateur obligé de la descendance. C'est un fait de nature, l'homme s'il veut un enfant doit passer par elle.

De ce point de vue incontournable, le slogan féministe aujourd'hui devenu précepte de masse : « mon corps m'appartient » est un pur produit de l'égoïsme libéral à l'américaine ; avec en arrière-plan, inconscient, ce petit plaisir de la castration qui mène au chantage, à l'extorsion de fonds.

En réalité ma fille, en l'état actuel des avancées de la science sur le plan de la reproduction extra-utérine, ton corps appartient encore à l'espèce, puisque par toi passe le renouvellement des générations. Et tu penses bien que l'humanité ne saurait abandonner à ton égoïsme frivole cette question de vie et de mort où se joue son destin. C'est pourquoi ton corps appartenait hier au clan, comme il appartient aujourd'hui à celui qui peut payer pour ce service. Ta liberté, celle de se soustraire à ce marchandage, étant directement proportionnelle à tes revenus ; sous les rapports de sexes de nos sociétés bourgeoises féministes perdurent, discrets, les rapports de classe...

Mais ton corps appartient aussi au vice, par cette perversité du désir féminin née du plaisir inassumable d'un sexe qui jouit d'être pris et pénétré. Goût pour la soumission et la douleur qui génère, par contrecoup, ce plaisir cruel de la revanche où, face à la supériorité de ce que Lacan appelait le phallus, la femme sait pouvoir jouir de se donner à l'autre, au rival, à l'ennemi, au loubard, à l'étranger... comme la boulangère de Pagnol.

Face à cette menace, pour maîtriser sa descendance, être sûr que c'est bien son sang qui coule dans les veines de son fils, que celui-ci ne sera pas enlevé demain et élevé par un autre, l'homme doit contrôler la

femme. Par quel masochisme accepterait-il de renoncer à sa postérité pour se voir ravaler au rôle d'accessoire jetable du matriarcat ?

D'où les interdits des sociétés classiques, cette permanente réglementation de la circulation des femmes pour maîtriser la transmission du patrimoine – foncier et génétique – qui fonde toute paix civile et tout équilibre social. Sans oublier l'affect de l'homme inquiet de ce rapport de force triangulaire induit par l'œdipe, et toujours dans la fragile nostalgie de la mère...

Vue sous cet angle historique et pratique, en un mot, sérieux, la récente déréglementation du désir apparaît – en bonne dérive néo-libérale – comme l'intérêt des riches.

Une circulation des femmes non plus régie par les interdits traditionnels mais par le Marché, leur attirant les filles de pauvres sans risquer de voir leurs propres femelles quitter durablement le confort de leur classe pour épouser des mâles désargentés. Une déréglementation qui, sous couvert de liberté, optimise ainsi scientifiquement leurs possibilités d'échanges et de prédations.

A l'inverse, on comprend mieux que les pauvres, qui ont tout à perdre de cette même déréglementation, n'accueillent pas avec un même enthousiasme une ouverture du marché du désir qui voit partir leurs plus belles filles et leurs sœurs. Les Arabes des banlieues – chez nous pauvres parmi les pauvres – se montrant forcément les plus "rétrogrades", puisque les moins intéressés par ce marché de dupes. On peut les comprendre.

La liberté en amour ? A part celle du laid plein aux as d'épouser la mannequin et de la belle maligne d'épouser qui elle veut, pour la plupart des autres c'est mariage de raison. Le riche pour des raisons d'optimisation ou de maintien du patrimoine, le pauvre parce qu'il n'a pas le choix.

Un mariage forcé qui ne condamne pas que les femmes, si l'on songe un peu, pour changer, à ces générations d'hommes victimes dans la force de l'âge du "coup du canapé", mariés à des boudins imprudemment mises enceintes pour faire leur devoir. Sans oublier tous ces play-boys sacrifiés, fils de famille contraints pour redorer le blason, sauver château et standing, d'épouser des tromblons nouveau riche aux patronymes douteux, débarqués d'Argentine.

Si l'on y réfléchit – et nous sommes là pour ça –, l'illusion sociale de la liberté en amour ne fait qu'exprimer les conditions objectives des couches moyennes salariées.

Parce qu'ils ne sont pas propriétaires de leurs moyens de production (parcelles de terre mitoyennes à réunir par le mariage, fusion par la cuisse de la banque et de la grande industrie...), **les salariés des couches moyennes, qui constituent une vaste classe économiquement aisée et culturellement homogène, vivent seuls cette relative liberté d'alliance.**

Alors que le prince Charles dut renoncer à Camilla pour raison d'Etat, **alors que Mouloud n'épousera pas Charlotte qui à vingt ans flashait sur la racaille, mais qui s'accouplera finalement à trente avec Guillaume, croisé lors d'un stage en agence de pub ; alors que Jean n'avait le choix dans son village qu'entre marier la Germaine ou la Simone... les moyens bourgeois du tertiaire, de par leur situation sociale moyenne, leur concentration dans le tissu urbain et leur communion dans l'idéologie majoritaire, ont droit, eux, et eux seuls, à ce fameux mariage d'amour vanté par les médias. Une alliance non plus dictée par la fatalité et l'intérêt, mais par de pures affinités électives parmi un vaste choix. Ce qui ne les empêche pas, d'ailleurs, de divorcer à tour de bras ; l'engouement psychologique étant le plus volatil et le plus instable qui soit.**

Une vaste clientèle, allant de l'employé supérieur au cadre moyen, qui constitue le cœur de cible de la propagande, d'où sa tendance réflexe à projeter ses conditions affectives sur l'humanité entière.

Mais face à cette relative égalité sentimentale des hommes et des femmes salariés urbains de la social-démocratie néo-libérale, comme une insulte à la démocratie, l'inégalité des corps.

Pas l'inégalité musculaire des corps, la force physique ne jouant plus qu'un rôle secondaire dans un monde mécanisé et policé (sinon les chefs d'Etat seraient tous d'anciens boxeurs ou d'ex-haltérophiles). **Pas l'inégalité face à la beauté**, terrible injustice que l'homme comme la femme compensent par l'enrichissement ; lui pour se payer une belle, elle pour se payer toute seule. Non, je veux parler de cette inégalité déniée mais qui crève les yeux : **l'inégalité des corps face à la durée du désirable**. **Un vieillissement qui, comme le démontre le marché des cosmétiques, est d'abord le problème des femmes ; ces femmes qui, sur le marché du désir, vieillissent plus vite que les hommes.**

Un vieillissement prématuré d'abord dû au gras qui les constitue. C'est joli, c'est doux, c'est courbe le gras, mais ça tient par la peau et pas par les muscles, que peu à peu la peau se détend, inéluctablement ça

finit par tomber. Et plus le sein était gros, haut, beau, plus il tombe, bas, mou, laid, avec l'apparition du vilain pli où coincer le crayon dès vingt ans, puis le deuxième à vingt-cinq, trois à trente et enfin toute la boîte. Une vraie pub pour Caran d'Ache !

Par une sorte de rééquilibrage moral (toujours la justice immanente), et en contrepartie de ce privilège social qu'ont les femmes de pouvoir exister par le corps, de vivre du négoce de leur pénétration, leur vie sur le marché du désir est deux fois plus courte, disons seize à trente-cinq ans, selon les critères mêmes imposés par les magazines féminins soi-disant féministes. Après, elles rejoignent, claudiquant à petits pas boudeurs, la cohorte des déjà vieilles, tandis que l'homme, d'abord éphèbe à dix-huit ans, peut devenir beau mâle entre trente et quarante, puis vieux beau buriné jusqu'à soixante-cinq ; les longues carrières d'un Jacques Chirac, d'un Eddy Barclay ou d'un Sean Connery en témoignent.

Ce potentiel de séduction plus fort, mais qui décline plus vite, détermine en grande partie la différence de sens donnée au mot désir par les deux sexes. Une inquiétude de la décrépitude dont les hommes ont assez peu conscience (surtout s'ils existent par l'esprit ou par la thune), **mais qui génère chez la femme moyenne un autre rapport au temps, comme à l'acte gratuit.**

Pas d'accord sur la bagatelle. Tandis que vous cherchez, monsieur, à vous amuser sans souci du lendemain, elle c'est à ça qu'elle pense. D'où sa retenue puis, le palot concédé, son flot de questions pressantes, à la réflexion fort peu sentimentales, sur « Si vous êtes sérieux ? Si ça va durer ? Ce que ça va lui rapporter ? ». Au point que vous vous appliquez à la faire couiner, redoublant d'ardeur, juste pour qu'elle se taise et vous laisse jouir un peu de l'instant.

Vous vouliez passer du bon temps avec elle, en amis, d'égal à égal ? Chimère ! Pour quelques folles gracieuses sans plan de carrière, une Brigitte Bardot, une Zouzou la twisteuse..., l'immense majorité des autres n'a pas de temps à perdre. **Ajoutez à ça la dévalorisation de la femme trop pénétrée, tel un sanctuaire profané, désacralisé, et vous comprendrez mieux son souci. Vous pouvez jouer au cow-boy sans compter les cartouches, elle ne doit tirer qu'à coup sûr...**

Et avec l'optimisation libérale du concurrentiel et du prostitutionnel, la situation ne fait que s'aggraver. Comme la vitesse de renouvellement des voitures, passée de onze à sept ans ces dix dernières années, on assiste en la matière à une accélération du *turn-over*. Ecroulement du bloc de l'Est, crises économiques endémiques du tiers-monde... Toutes ces belles filles qui rêvent de venir tenter leur chance dans nos pays de cocagne, ajouté à l'abaissement de l'âge de la consommation sexuelle, ont produit une telle multiplication de l'offre que la vie des femmes, en tant que séductrices compétitives sur le marché du désir, est de plus en plus courte et de plus en plus incertaine. Finie la stabilité de l'emploi. Tandis que les mêmes vedettes masculines, qui changeaient trois fois de femmes dans leur vie il y a encore vingt ans (chaque fois pour en reprendre une plus jeune), changent aujourd'hui tous les deux ans, la multiplication des vocations féminines dans le même temps, en renforçant la concurrence, fait que les actrices percent de plus en plus tard. Comme Sharon Stone, Corinne Touzet... le temps de devenir célèbres et elles sont déjà vieilles.

D'où, sous l'apparente frivolité de l'époque, vestimentaire, langagière... ce réalisme inquiet masqué par l'extravagance des défilés Dior, où convergent ces angoissées précaires. Comme le TGV, le train passe de plus en plus vite, mais il est de moins en moins à l'heure et la réservation n'est plus assurée !

A cette situation, très laide sur le plan du rapport humain, vient s'ajouter une autre laideur : la chirurgie esthétique dont usent et abusent de plus jeunes toutes ces tendues fripées, obligées d'exister par le corps.

Une massification de la chirurgie sans doute liée à l'engorgement d'une profession contrainte d'élargir son marché, et qui ne dédaigne pas, pour ce faire, le petit coup de pouce du cousin animateur, mais c'est un autre sujet...

A quoi sert une vieille moche refaite, alors que pour moins cher on peut avoir une vraie jeune ? A rien.

Cher, l'icône *gay*, n'avoue-t-elle pas dans ses interviews qu'elle n'a pas senti un corps d'homme peser sur son corps depuis des années ? Qu'elle dort avec son chien dans une solitude à faire peur ? Refaite et belle de loin, c'est bien à la télé, pour maintenir l'image dans une profession qui vit d'apparences, mais dans la réalité, celle du contact humain, l'illusion s'effondre dans la dépression.

Dans le même temps, la déréglementation libérale qui optimise le choix des riches a aussi aboli cette protection pour les femmes usées qu'était l'interdit du divorce (interdit du divorce qui protégeait naguère madame Bavarotto).

D'où ces charrettes entières de quarantenaires séparées qui, après l'illusion de la liberté, la consommation de petits jeunes et autres gigolos de Saint-Domingue pour donner le change, rejoignent à la catégorie "rebut" le cimetière des éléphants.

Et avec la progression de l'égalité des sexes, les deux salaires, les deux carrières, la mixité du congé parental et des tâches éducatives, on ne voit pas pourquoi l'homme payerait encore très longtemps. Le « tu travailles trop et je m'emmerde, donc je demande le divorce, tu te casses, je garde la baraque, les enfants, et toi tu payes la pension pour avoir le droit de les voir de temps en temps » a vécu. Fin d'une rente annoncée.

Conséquence, le drame contemporain des vieilles femmes libérées : finir seules, avec des dividendes de plus en plus durs à toucher.

Alors que le prolo n'a pas de problème de retraite puisque, statistiquement, il meurt très peu d'années après, perclus et épuisé, la vie des vieilles bourgeoises est de plus en plus longue. Et on ne peut décemment pas compter chaque année sur la canicule pour limiter les excédents.

D'où, après la répétition des sujets "chirurgie esthétique", cette récente médiatisation, tout aussi suspecte, de l'euthanasie. Croyez-en un professionnel, quand un sujet passe et repasse à la télé, c'est que le pouvoir a un projet. Quel est-il en l'occurrence ? Se débarrasser des vieilles ; ces ex-salariées supérieures du tertiaire qui ont lutté, lutté... à coups de lecture de *Elle*, de cosmétiques, de thalasso, de Gymnase-Club, de collagène, de mode, de botox, pour se retrouver finalement seules, vieux monstres inutiles, tendus et desséchés. Avec un coût exorbitant pour les caisses de retraite et la Sécurité Sociale, que ne peut compenser la satisfaction subjective de faire cinquante-neuf ans quand on en a soixante-quatre !

Conclusion : pas de soumission à l'homme, pas d'enfants... Par un juste retour des choses (toujours la loi morale immanente), seule la femme qui ne baise pas échappe à l'aliénation de la séduction et des stéréotypes. Sans désir – ou sans moyens – de capter le patrimoine par les voies génitales, elle est littéralement comme un homme, obligée d'exister par son travail.

Tiens, à la télé, Arlette Chienlaid, mon petit doigt me dit que celle-là elle n'a pas dû coucher pour réussir. On peut même parier qu'au finish, sa carrière sera plus longue que celle d'une Daphné Roullier. Mais c'est peut-être aussi pour ça qu'elle n'a pas l'air gentille... Moche, seule et méchante, tel serait donc le prix de la liberté ?

6

Des avantages d'être une femme
ou
le vaste univers du semi-prostitutionnel

Chapitre où je démontre que du côté des femmes, le "semi-prostitutionnel" fait pendant au "culturo-mondain" masculin, comme laideur et mensonge symétriques.

Nous sommes tous des intermittents du spectacle.

Autre vérité cachée, dans le combat coûteux pour la conquête des femmes, le mec ne fait qu'en chier. Dans cette lutte, aucune égalité. Pour la femme, si elle n'est pas trop moche, séduire ne demande aucun fonds, juste attendre et disposer. Pour le mec au contraire, tout n'est qu'investissement hasardeux et travail.

Osons la vérité : le garçon voit la fille, il la trouve désirable, troublante. Il est ému, son petit cœur bat. Intimidé, il faut qu'il aille lui parler, l'air à l'aise, souriant, malgré la castration qui plane, l'humiliation du « non ». La fille peut l'avoir vu aussi, mais à ce stade ça ne change rien, statut oblige, elle sait qu'elle doit dissimuler. Seul à tout assumer, neuf fois sur dix le bonhomme renonce,

submergé par la peur et l'enjeu ; ensuite, il ruminera durant des heures son « j'aurais dû », se traitant de trouillard et de pauvre con. Vous connaissez ?

Il trouve en lui la force de commettre cet acte de courage ? Bien. Poursuivons son parcours de misère.

Sept fois sur dix, la fille l'envoie chier par un « je suis pressée » un peu sec, un « vous n'y pensez pas ? » outré. Pourquoi ? Par principe, pavlovisme, simple souci du « quand dira-t-on ».

Un peu plus sûre d'elle ou curieuse elle accepte de dialoguer ? C'est déjà un petit miracle, auquel succède immédiatement l'angoisse de jouer contre la montre, avec ce début d'espoir qui noue, tandis qu'elle se contente de minauder. Vite, pendant le peu de temps où il est possible de marcher à ses côtés sans que ça devienne lourd, malsain, ridicule, il doit meubler, proposer...

– On va boire un café ?

– Pas le temps.

– Alors votre téléphone ? Mad'moiselle...

En admettant qu'elle lui ait donné ce sésame, ce numéro magique qui lui offrira... quoi ? Une seconde chance de lutter, à l'aveugle cette fois, pour un rencard qu'il faudra proposer, encore proposer... avant de vivre dans l'attente... et la peur du lapin.

Que s'est-il dit au téléphone ? Peu importe, qu'il l'ait joué poète ou flambeur, la conversation s'est conclue par une invitation à dîner. Les restaurateurs, sociologues par la force des choses comme les chauffeurs de taxi, vous diront que leur métier tourne à 90% grâce aux femmes... à séduire. Sans cette obligation qu'ont les hommes d'emmener les filles à dîner dans des lieux pas trop glauques avec une autre idée en tête, neuf établissements sur dix fermeraient, les types libérés du sexe préférant plutôt bouffer entre potes à la même cantine.

Admettons maintenant qu'elle ait daigné le rejoindre dans le fameux restaurant pseudo-chic ou branché, qu'elle n'ait pas coupé court sous prétexte de résister à la tentation, condamnant sans remords le pauvre mec, qui a déjà beaucoup rêvé, à jouer le poireau qui compte les minutes, puis les heures, humilié et haineux ; malheureux au fond de son cœur comme le gosse que sa mère a oublié d'aller chercher à l'école et qui reste abandonné, seul, sous le préau et le regard des autres.

« Salope ! »

Admettons qu'elle arrive, avec retard bien sûr, vingt minutes minimum, c'est la règle pour rester féminine. Lui qui désespérait il y a trois secondes doit instantanément se remettre à sourire, plaisanter, essuyer discrètement ses mains moites et proposer :

– Vous buvez ?

Proposer toujours, et payer, tandis qu'elle jouit de ces attentions, l'air de rien, comme un dû. Son but à lui bien sûr c'est de l'amener au lit, au moins la prendre dans ses bras, et c'est à ça qu'il pense, rien qu'à ça. Il y pense tellement qu'il n'a plus d'appétit tandis qu'elle picore ce plat délicieux – à vingt euros du bout – en l'écoutant, faussement intéressée, faire son numéro de con cultureux. Elle aussi sait très bien où il veut en venir, elle entend sous les poncifs "cinéma et actualités" la petite question qu'il se pose : comment l'emballer ? Lui proposer de boire un verre ailleurs ? Club, boîte, où bien sûr il repayera avec le sourire, tandis qu'elle continuera à faire la belle ? La ramener chez elle en lui demandant sur le perron, mi angoissé, mi détaché :

– Je peux monter boire le dernier verre ?

Elle sait tout ça, et tout le reste, mais pour l'instant elle jouit de la situation, des pleins pouvoirs de celle qui se sait désirée ; qui n'a pas dit « oui » mais qui n'a pas dit « non ».

A ce stade, une fois sur deux quand il veut l'enlacer au pied de son immeuble, après ces longues heures de palabres, elle le repousse sous prétexte qu'elle ne le « connaît pas assez », qu'elle « préfère qu'ils restent bons amis » ou qu'elle « a déjà quelqu'un... et qu'il faut lui laisser le temps » (sous-entendu « je suis fidèle, mais si tu sais attendre je pourrais me montrer plus salope ». D'accord, mais quand ?). Alors frustré mais gonflé d'espoir, il remballe, les poches vides et les couilles pleines, se répétant que « ce sera pour la prochaine fois ». Une prochaine fois qui ne viendra pas, pour peu qu'elle réfléchisse entre temps que « le jeu n'en vaut pas la chandelle », qu'elle « n'a pas trop aimé ceci ou cela » et qu'elle « vaut mieux que ça ».

Juste un peu plus soûle, elle accepte de le laisser monter ? Après l'avoir bien entendu prévenu que « c'est très en désordre » et qu'elle « n'a rien à boire », lui avoir fait promettre qu'il « ne restera que quelques minutes parce qu'elle doit se lever très tôt demain matin »...

S'il répond :

– Mais oui bien sûr, en tout bien tout honneur » et se retient de lâcher « ça fait quatre heures que je rame, que je paye, que j'espère, et je vais juste monter cinq minutes pour boire un verre d'eau tiède parce que j'adore monter les escaliers », le voilà dans l'appartement, récompensé pour ce joli parjure. Il faut encourager la morale.

Arrivé au terme de cette course infernale, sa tension monte encore d'un cran et tout reste à faire. Elle, comme si de rien n'était, batifole, range, lui cherche à tout prix ce fameux verre à boire, alors que ce dont il a le plus envie – en second –, ça serait plutôt de pisser. Elle parle, parle... de tout sauf d'eux et du désir. Elle parle de sa déco, de son chat, de ses photos de famille, là, sur le mur... et lui, qui ne veut surtout pas passer pour un goujat, fait semblant de s'y intéresser. Le temps passe, le compteur tourne, sa tête va éclater, il se dit que si elle l'a laissé monter c'est qu'elle sait bien qu'il va tenter quelque chose... Il n'est pas venu expertiser le mobilier... Mais il hésite encore, parce que là, chez elle, à ses côtés, tout près, il est déjà sur un petit nuage... Fondre sur elle si près du bonheur ? Et si elle se détourne, comme elles savent si bien le faire, avec la main en repoussoir, mi choquée, mi dégoûtée, le regard plein de « Oh ! quel dommage, vous avez fait la faute, tout était tellement parfait jusqu'à présent... sans ce petit franchissement de ligne blanche, au dernier tournant, je remplissais le petit bordereau rose et vous l'aviez votre permis, à l'instant... mais là, il va falloir repasser, désolée ». Ô douleur ! Ô déception terrible ! Tout ce boulot anéanti ! Alors tout près, tout près, il hésite encore, se torture, et elle continue de minauder. « Osera, osera pas ? », un brin perverse, elle se demande comment elle va daigner réagir à sa tentative. Elle n'en sait rien elle-même, elle verra selon qu'il s'y prend bien ou pas... s'il a du métier. Il le sait aussi, alors malgré la tension, l'extrême angoisse, il s'efforce d'être à l'aise, *easy*... Mais la nuit avance, son verre est vide. De sa bouche, bêtement, sortent maintenant des :

– Bon, ben... je vais y aller... » dans l'espoir qu'elle le retienne. Mais elle ne fait rien, la belle, ce n'est pas son boulot à la reine d'un soir de *driver*. Elle le regarde de la berge se débattre pour ne pas se noyer. S'il s'en sort, il aura sa récompense, le petit bisou, comme le preux chevalier à l'issue du combat s'il a bien occis tout son monde. Sinon, malheur au vaincu. Plouf ! au mauvais nageur.

Là, si le mec est un peu amoureux, un peu tendre, submergé par l'enjeu, il part sans avoir rien tenté pour lui prouver tout son respect. Et bien sûr elle le méprise, l'impuissant, de n'avoir pas su la prendre au pied du lit. S'il rappelle, le gentil minus ? – gentil mais minus – croyant l'avoir méritée ? Pas sûr qu'elle lui donne une seconde chance. Ce qu'il prendra, puceau, naïf, pour une terrible injustice. Cruelle loi du désir, où les femmes jusque là mènent la danse...

Cœur battant, con battu... Je connais bien tout ça. **J'ai eu la chance de vivre quelques mois, seul homme au milieu de six filles toutes jeunes et abordables, en situation optimale de se faire désirer.**

C'était à mon époque chambre de bonne alors que j'arpentais Paris, recueilli comme garçon-témoin par six demi-putes, toutes actrices, la plus honnête étant juste danseuse au Crazy. Six mois dans un trois pièces années 70 à moquette à poils longs, rue Daumesnil, rempli de lits une place, de yaourts et de cotons sales. Phénomène étrange, alors que j'avais pénétré cet antre en suivant l'une d'elles, une certaine Marianne dont je m'étais amouraché sous acide à un concert de rock (et qui a fini, je crois, esclave sexuelle d'un des derniers Yougoslaves ramenés par Delon avec Marcovitch, qui sévissait encore fin 1976 au Formule 1 derrière l'Olympia, dans la bande à Patrick Juvet). Mais n'allons pas trop vite... **De les voir fonctionner jour et nuit, elle et ses copines, tua très vite l'amour lysergique que j'avais pour elle ; restèrent l'intérêt et la curiosité. Content du logement et un temps fasciné par le spectacle (je m'en tapais quand même trois sur les six avant de me faire virer collégialement pour incompatibilité), je les étudiais comme on étudie des souris de laboratoire ; apprenant à leur contact, moi le poussin fragile, à mieux faire le coq.**

Jamais levées avant midi, nourries exclusivement de fromage blanc à 0%, de bouillies et d'œufs à la coque, elles passaient la moitié de la journée en slip à parler régimes, cosmétiques, fringues, mecs, mecs... avant de commencer à se pomponner vers dix-huit heures, par paquets de deux, en jactant, jactant, mecs, fringues, cosmétiques et régimes (beaucoup de problèmes de constipation chez ces obsédées du poids) dans la salle de bain dégueulasse, afin de se préparer à leur unique activité : se faire inviter à dîner, puis en boîte ; se donner ou ne pas se donner ; commenter...

De quatorze heures à minuit, le téléphone ne faisait que sonner pour elles, c'est moi qui répondais, **c'était mon job, la voix de mec à la maison pour éliminer les primo-délinquants**. A l'autre bout du fil aussi que des voix d'hommes, jeunes et moins jeunes, qui rappelaient telle ou telle rencontrée la veille ou l'avant-veille pour proposer l'invitation au club, en week-end, la croisière... **A six dans un trois pièces,**

la surenchère pouvait monter très haut. Une seule règle, jamais de mec à la maison – c'était pour ça les lits une place, pour éviter les tentations –, sauf pour l'élu du jour, celui dont l'une ou l'autre déclarait être folle amoureuse : bellâtre du cours Florent, gigolo italien recherché par la police, imitation *Hell's Angel*... et moi. A part cette parenthèse de romantisme forcé, bref et compensatoire, elles discutaient seulement *business.* **Aller, retour, compte-rendu, commentaires, gains et note, de zéro à vingt. Les pauvres mecs ! S'ils les avaient entendues glousser, malgré tous leurs efforts. Ce mépris, cette maîtrise... surtout avec les fils de famille un peu tendres et les vieux gâteux qu'elles levaient chez Castel. De tous ces michetons interchangeables, seules deux catégories trouvaient grâce à leurs yeux : le super riche ou super people – milliardaire, chanteur à disques d'or, star de cinéma... – et l'apprenti maquereau. L'un parce qu'il savait les prendre, jouer de la schlague et du clito, l'autre parce qu'au-delà d'un certain écart de revenus, de prestige, elles redevenaient des boniches serviles et fascinées. Le reste, tout le reste, la providence l'avait mis à leurs pieds comme des sandales pour leur adoucir la marche et leur éviter de toucher le pavé.**

Le premier baiser peut aussi déboucher sur un authentique moment de grâce. Exténué, il dit :
– J'en avais tellement envie...
Dans un souffle, elle répond :
– Moi aussi ! » Et les voilà ensemble, au moins pour un moment.
Ou bien, toujours menteuse, au spectacle, continuant à recevoir les hommages et à distribuer les points comme au patinage, elle récite son « Non, non, mais que fais-je ? Je suis folle ! », tout en lui empoignant la queue.
Au lit, dans les deux cas, c'est encore à lui d'assurer. Elle, sur le dos, passive ; lui, brave mec, animé du désir besogneux de l'emmener au ciel. Soûle, caressée... elle perd doucement la tête mais elle dispose encore, lui pénètre dans un nouveau cycle d'angoisses. Malgré le repas, l'alcool et les heures de blabla, il faut maintenant qu'il bande, dur, et qu'il tienne... longtemps pour la faire un peu jouir, surtout la première fois. Alors, avec la peur de mal faire, il en rajoute dans les préliminaires, plongeant la langue dans l'inconnu, les odeurs de tabac, de sueur, de pertes et de pipi... Sans même oser se dire que deux heures de gesticulation sur la piste de danse auraient bien mérité une petite douche.
S'il vient jamais, il n'est pas encore venu le temps du couple égalitaire.
Pour le moment, notre homme doit surtout penser à ne pas trop penser à lui pour ne pas se vider trop vite, lui qui bande pour elle, qui ne rêve que de ça depuis qu'il l'a croisée dans la rue. (Vous vous souvenez ? C'était il y a un siècle !) Alors surtout bien rester concentré, la langue dans la bouche, la bite dans l'entrecuisse, han ! han ! à guetter son souffle, à espérer ces petits cris qui payent de tant d'efforts et permettent de tenir... Avec toujours ce risque du coup de tête, de l'*interruptus* insensé :
– Retire-toi, je suis désolée c'est trop tôt, je ne sais pas ce qui m'a pris, tu m'excuses ?
– Mais bien sûr, je t'excuse...
Tu parles ! Et tandis qu'elle savoure dans un demi-sommeil l'acmé de sa toute-puissance, le voilà, gentleman, obligé de remballer le matériel, le slip, les chaussures... avec, pour ne pas exploser, la pensée qu'il se finira furieusement à la main, sitôt rentré chez lui.
Elle profite, elle profite ! Et elle a raison la garce, elle sait que ça ne durera pas ; pas toujours. Elle sait qu'inéluctablement, statistiquement, elle perdra ce pouvoir. Ce pouvoir de dire « non », « peut-être », presque « oui » qui basculera dans la routine, la main appuyée sur la tête, puis la prise à sec en pensant à une autre en regardant le match de foot à la télé. Alors elle fait durer, elle retarde tant qu'elle peut le moment où, son cul redevenu citrouille, elle ne sera peut-être plus qu'une pauvre meuf qui s'est laissé prendre.

Voilà pourquoi, plus elles sont pétasses et moins elles couchent, vous comprenez ? Parce qu'elles ne vivent que dans le calcul, l'angoisse de la défaite, les pétasses sont celles qui couchent le moins. Elles savent pertinemment que tant qu'elles maintiennent le mec juste au bord, sans le laisser rentrer, elles ont les pleins pouvoirs. Après, avec leur mauvais fond, elles seront prises pour ce qu'elles sont, forcément ; elles n'agripperont que des tocards.
En fait, ce sont les filles sûres d'elles et sans arrière-pensées qui couchent le plus volontiers, avec cette grâce désarmante, ce refus du rapport de force, qui seul crée le respect durable. Il y en avait beaucoup dans le temps de ces filles savoureuses, mues par le désir de l'échange pour l'échange, le

goût du don ; de ces filles 70 aujourd'hui tellement rares qu'on doit les honorer comme de vraies héroïnes de la Résistance. La crise, le féminisme, cette déferlante ultra-libérale judéo-protestante venue d'Amérique les ont balayées. Et du désir ne reste plus que la peur du rapport de force, le travail et l'humiliation.

En admettant, miracle encore, que l'illusion de la communion ait survécu au coït – ou plutôt à ce demi-coït avec préservatif – par le hasard de la complémentarité, l'homme entre alors dans le temps du ménage, du foyer. Et même s'il se refait un peu au lit, pour le reste, il doit encore contraindre sa nature, se soumettre et payer. Car le couple aussi est le lieu de la femme.

D'abord parlons du "double choix" pour changer de la "double journée". De ce privilège qu'ont les femmes de travailler ou de ne plus travailler si, comme Clotilde Courgette (qui jouait il y a deux films encore la gauchiste chez Ardisson), elles ont la chance de rencontrer leur "prince". **Oserons-nous dire ici que l'homme au foyer est une escroquerie ? Quelle femme dans la vraie vie supporterait longtemps ce simili-chômeur dévirilisé ? L'homme pour exister auprès des femmes doit gagner sa croûte en bossant, à l'extérieur, face aux autres hommes, telle est la loi du désir. Gigolo méprisé, au mieux considéré comme animal d'appartement, l'homme-objet n'existe pas. La femme entretenue, elle au contraire, est respectée à la mesure de son entretien, et plus elle coûte cher plus elle impressionne** ; voyez Mouna Ayoub, Ivana Trump...

Et comme elle s'emmerde à rien foutre, qu'il faut qu'elle s'occupe et qu'elle n'est au fond passionnée par rien, sinon par elle-même, elle consomme pour meubler son grand vide intérieur. Sa principale activité ? Faire les magasins. Pendant que chéri bosse, elle dépense. Et quand il rentre du boulot, exténué, c'est à lui de se mettre à niveau, de respecter le subtil agencement du petit intérieur, de faire bien attention de ne pas casser les bibelots.

J'entends d'ici les féministes hurler : « Oui, mais elle fait le mééénaage ! » Le ménage, la bourgeoise ? A d'autres. Pour la vaisselle, il y a le lave-vaisselle et pour le ménage, la femme de ménage.

Pathologiquement jalouse de tout ce qui la dépasse, de ce qui ne se réduit pas à la vie matérielle, elle fait peu à peu le vide autour de lui, s'opposant à ses engagements, à ses amis... pour qu'il reste seul enfermé avec elle. Elle est d'accord pour sortir ? (pour voir une pièce de merde de Yasmina Reza ou d'[Eric-]Emmanuel Schmidt) C'est encore pour se montrer, elle, se sentir exister sous le regard des hommes tandis qu'il a l'interdiction absolue de mater, sous peine de scènes indescriptibles. Et comme c'est toujours aux hommes de faire le boulot, que les femmes ne vous lancent pas d'œillades, il fixe son assiette. La nuit, le jour, elle le pompe, elle le vide, et n'abordons pas la psychologie des sexes, là encore c'est pour elle qu'est le bénéfice. Alors que son fragile orgasme a besoin d'habitude, de confort, son désir à lui s'émousse dans la répétition du même ; il s'emmerde. Il cherche bientôt refuge dans un jardin secret ? La collection ? Inutile dépense ! Le bricolage ? Ca prend trop de place ! Alors il va plus loin, au bistro où il renoue avec les autres hommes, émasculés comme lui, qui ont fui la tyrannie du ménage. Il partage leurs déboires, il rencontre l'alcool, il sombre... Maintenant qu'elle lui a bien coupé les couilles, qu'elle est enfin sûre de sa possession, elle le lui reproche, l'humilie... Elle y va carrément puisque c'est sans risques. Il comprend qu'il aurait dû la cogner, qu'elle aurait aimé ça, mais c'est trop tard, il a perdu le contrôle. Et comme il ne l'impressionne plus, au lit il ne la fait plus jouir non plus ; elle le méprise. Bientôt elle demande le divorce, il doit faire ses bagages, quitter tout ce qu'il a payé et verser la pension, juste pour voir les gosses qu'elle aura toute la semaine pour monter contre lui.

D'où le culturo-mondain pour échapper à cette fatalité. Accéder à l'élite pour choper des meufs par le levier de la fascination collective et pouvoir en changer, souvent, avant que ça tourne au vinaigre.

Et parce qu'il faut bien que l'offre s'ajuste à la demande, comme sur tous les marchés, elles sont là aussi les hordes de pétasses du semi-prostitutionnel : mannequins serveuses à mi-temps, apprenties comédiennes, chanteuses sans voix et autres fausses égéries, prêtes pour la belle vie.

Un joli petit monde qui fonctionne sur une double extorsion. Extorsion du prestige symbolique pour lui, par le mensonge de l'art de masse, la fausse spiritualité. Extorsion de ses prérogatives pour elle, par la mise en avant d'un physique et la simulation du sentiment.

Fable du voleur volé que cette alliance, pour le confort, des faux métiers de la tête et des vrais métiers du corps, où s'emboîtent les laideurs symétriques du semi-prostitutionnel et du culturo-mondain.

[...] [anecdote redondante]

Dans ce joli milieu, celle qui possède l'avantage suprême c'est la belle fille de riche. Elle, comme a déjà la rente, elle est libre de se donner pour rien ; elle le fait donc pour beaucoup plus cher. Son kif, bien plus vicieux que la simple extorsion, c'est de séduire l'homme de valeur, le puissant, le pur... et de le détruire. Comme l'artiche elle s'en fout puisqu'elle a déjà tout, son sport favori c'est de voler l'homme de l'autre, puis jouir du plaisir pervers de casser son jouet.

Ah ! si Bertrand Cantat avait été un peu moins vert. Ah ! s'il était monté plus souvent à Paris...

> *Faut-il donc que les plus grands hommes périssent toujours à l'occasion des femmes, et qu'elles ne soient, pour ainsi dire, sur la terre que pour leur perte ? Je ne m'étonne plus que le Saint Esprit avertisse si souvent les hommes d'éviter la compagnie des femmes. Car c'est dans cette vue qu'il est écrit : Ecoutez-moi, ô mon fils ! Rendez-vous attentif aux paroles de ma bouche ! Que votre esprit ne se laisse point emporter dans les voies d'une femme, et ne vous égarez point dans ses sentiers : car elle en a blessé et renversé plusieurs, et elle a fait perdre la vie aux plus forts. Sa maison est le chemin de l'enfer qui pénètre jusque dans la profondeur de la mort.*
>
> Héloïse à Abailard, lettre quatre, version Dom Gervaise

[...] [blague foireuse Noir Désir / Supertramp...]

Sur l'indignité qu'il y aurait à parler de ce drame intime, je me posais la question jusqu'à ce que je voie Lio à la télé (c'était bien avant le numéro hallucinant de la mère dans *Elle* et *Paris-Match*). **Le cynique est un naïf qui se soigne, il garde toujours une roublardise de retard sur le tartuffe-né, comparé à lui c'est un gamin.** J'avoue que j'ai marché chez Ardisson, Lio, quelle pudeur ! avec sa voix de vieille fille engourdie :

– Désolée Thierry, mais je refuse d'en parler (tu comprends, une amie si chère, quelle douleur...)

Oubliées en une seconde les photos de son accouchement vendues comme Pamela sa nuit de noces, pour nourrir les gosses (c'était ça ou bosser, et quand on ne sait rien faire, à peine chanter...), jusqu'à ce que je découvre, le lendemain, qu'elle était trop affectée pour parler de la mort de son amie à « Tout le monde en parle »... parce qu'elle avait négocié un contrat d'exclusivité avec un autre animateur-producteur ! Lio, l'ex-Lolita en fin de course virée mégère portugaise, comme j'aime quand les demi-mondaines de la demi-culture nous expliquent la décence et la vertu !

Récapitulons : la mère sort le bouquin, l'ex-mari le film, Lio monnaye ses confidences, on imagine France 2 bientôt, le *'dimat...* Pourquoi serais-je le seul à ne pas me faire un peu d'oseille ? Parce que je ne fais pas partie de la grande famille ?

Mais reprenons au début. Alors que la canicule décimait quinze mille vieux un peu partout en France, un chanteur de rock tuait sa maîtresse comédienne à Vilnius. **Première remarque, ces deux faits en apparence sans rapport sont deux conséquences de la déréglementation néo-libérale : la liquidation des hôpitaux publics comme remake du démantèlement de la SFP. Le vrai scandale de Vilnius, plus grave que ce sordide fait divers, c'est la délocalisation d'une production de télévision nationale sur une héroïne des lettres françaises, Colette, dans le seul but de faire travailler le moins de techniciens français possible.** Visiblement dans cette affaire, seule la famille Trintignant n'a pas été délocalisée, elle était même au grand complet (dans la famille Trintignant, je demande la mère, le fils, la fille, le petit-fils...) et les mêmes qui affichent leur soutien inconditionnel aux intermittents du spectacle collaborent en douce à leur mise au rencard.

Ca commence par une histoire de fesses et de femme battue ; une sacrée dérouillée ! qui file comme un coup de vieux à Joey Starr, soudain petit joueur avec son pauvre singe et son hôtesse de l'air. Entre parenthèses, heureusement que Cantat n'est pas arabe, dans le climat actuel on rétablissait la peine de mort ! Dommage aussi qu'il ne soit pas juif, il aurait pu crier à l'antisémitisme...

Une femme battue... et qui en meurt. Nous avons droit dans le journal à un beau récit de crime passionnel, de la plus pure mythologie rock et cinéma. On pense à Syd Vicious, à ce sacré Jerry Lee... mais déjà Amélie Nothomb n'est pas du tout d'accord :

[...] [extrait interview A.N. peu intéressant, suivi de commentaires plus aigres que pertinents]

La curée féministe est lancée. L'inoxydable Gisèle Halimi y va de son petit papier, un périodique à fort tirage titre : « Les femmes ont peur ! » **(Peur de quoi ? D'être tuée dans un palace par une star du rock ou de finir vieille fille avec un chat dans un deux-pièces ?)**

Quelques statistiques pour calmer les esprits : les femmes tuées par leur conjoint sont au nombre de 72 en France, pour l'année. A titre de comparaisons, on dénombre dans le même temps 86000 enfants maltraités, 800 adolescents qui se suicident (deux tiers de garçons), plus 300 qui meurent dans des accidents domestiques. Six tuées par mois, c'est à peine plus que les décès en delta-plane, moins que les morts en salle de bain (la France compte par an 18000 accidents de ce type). Ramené à une population globale de soixante millions d'habitants c'est insignifiant ; on est très loin du fléau national, des 11600 femmes qui décèdent d'un cancer du sein. **Mais pour ne pas trop s'éloigner du sujet, s'est-on posé la question de savoir combien d'hommes meurent chaque année à cause d'une femme qui leur a brisé le cœur ?** Coïncidence étrange, la même semaine, Mathieu Gheux, vingt-huit ans, se pendait pour une fille, il était électro sur mon film ; personne n'en a parlé. **Et pour rester dans le show-biz, nous a-t-on dit pourquoi le mec d'Emmanuelle Béart s'était suicidé au moment de cette si belle photo fesses à l'air sur la couverture de *Elle* ?** Et le pauvre Brice Fleutiaux ?

A quand une pétition pour les cocus victimes des femmes fatales et des femmes volages ?

[...] [citation intégrale des paroles de « Ne me quitte pas » de Jacques Brel...]

Le gros désavantage de la violence masculine – un de plus – c'est qu'elle est simple et qu'elle se voit. La violence féminine est beaucoup plus retorse, tout en verbe, déléguée, triangulaire... En l'occurrence elle s'appelait Benchetrit.

Face à cette arme psychologique, la violence physique du mâle est surtout son aveu d'impuissance. Devant tant d'habileté, de rouerie, il arrive que ces âmes anguleuses et simples, tout en émotivité, soient comme les résistants du Hamas confrontés aux manipulations sionistes ; elles explosent !

De cette dissymétrie, de ce rapport obscur et complexe, la brutalité féministe ne veut rien savoir, elle brandit son code de police, elle exige une loi, une de plus.

La prochaine fois que vous croiserez une Chienne de garde, rappelez-vous que les puritaines américaines ont amené la prohibition, et la prohibition, Al Capone...

Mais revenons à Marie Trintignant. D'un côté la famille Marquand, à la confluence de la grande bourgeoisie et de l'aristocratie du show-biz. Une première apparition dans un film de beau-papa puis actrice chez sa maman ; un pur produit d'élevage, tout en privilèges de caste ; a déjà épuisé quatre maris, il paraît même qu'elle voulait chanter...

De l'autre, Bertrand Cantat, un produit naturel. Fils de militaire élevé en province chez les bons pères. Une réussite due à son seul public, au mérite, sans l'aide de la famille et du métier. Même femme depuis dix ans, tout le contraire d'un décadent.

Et c'est l'éternelle histoire du plouc fasciné par l'enfant gâtée. Coup de foudre, il quitte femme et enfants pour venir s'enterrer à Vilnius, attendre des semaines à l'hôtel qu'elle ait fini de jouer, entourée de sa cour ; lui isolé, loin des siens ; rapport déséquilibré.

Que s'est-il passé dans la chambre ? Je n'y étais pas ; pas plus que « j'irai cracher sur » Nothomb ou la mère, mais je suis sûr qu'il ne l'a pas frappée pour lui voler son sac. Il a quand même fallu qu'elle lui en dise des mots vexants, humiliants, désespérants... qu'elle le pousse sacrément à bout, le gentil nounours, pour qu'il voie rouge et déjante. Du genre « retourne chez ta femme » et « je vais peut-être retourner chez mon ex », lui qui avait tout quitté pour elle. **Oserais-je avancer qu'il a craqué, non pas parce qu'il était un monstre, une bête, mais parce qu'il était resté trop humain ? Trop pur pour ce milieu de pervers dégénérés où le fils joue l'amant de sa mère, et qu'une société en perdition ose montrer comme modèles à nos enfants ?**

Mais il l'aime, il reconnaît sa faute, il veut mourir. Il est en prison, sa vie est foutue... Que veut-on de plus ? La décence ? Certes non, la mère se répand en déballages. La mythologie ? Refusée par la clique féministe. Que veut-on alors ?... Mais lui prendre des sous !

Et c'est là qu'entre en scène l'ignoble maître K. et sa grande opération de *lobbying* à l'américaine. Des indices de violence dans le passé de Bertrand Cantat ? Aucun. Mais si voyons, le titre de son dernier album, *Des visages, des figures*, c'était prémonitoire !

Défigurée, Marie, méconnaissable ? Mais ça fait longtemps qu'elle était méconnaissable pour qui se souvient d'elle dans *Série noire*. A quinze ans, elle avait la tête de son père. On dit qu'elle a dû faire refaire son visage suite à un accident de voiture. Allez savoir ? Dans certains métiers physiques où sévit l'hérédité des charges, il faut bien recourir à la fée bistouri. Ô grâce usurpée ! On est loin de Sophia Loren, née inconnue mais belle au fond d'une cour de ferme.

Même si on n'aime pas trop le rock à textes pour lycéens girondins, un mec persécuté par maître K., ça donne envie de le défendre. C'est qu'il a fait son chemin dans l'ignominie l'ancien avocat de *Hara-Kiri* et de Pierre Goldmann, passé chien d'attaque des prébendes socialistes, puis racketteur pour le show-biz et son "droit à l'image".

On devrait réfléchir à une famille qui exprime son désespoir par l'entremise d'un avocat d'affaires. Outré à la commande, il suffit de mettre des pièces. Moi je vous file mon billet que si le clan Cantat l'avait contacté le premier, il disait le contraire ; pour moins cher !

D'authentique, chez maître K., je ne vois que sa jalousie haineuse du beau mec. Ecoutez-le baver sur les un mètre quatre-vingt-dix, quatre-vingt-cinq kilos du bel ange. Avec son physique de hyène que peut-il savoir de la passion ? Lui, quand une femme se jette sur lui, c'est qu'il lui a filé un faux billet !

La question que chacun devrait se poser avant de ramasser la première pierre, c'est : « Ai-je déjà frappé une femme ? » Moi oui, trois fois (c'est peu pour le « pitbull des lettres françaises ») ; une gifle à Julie, une autre à Kiwi – de son vrai prénom Isabelle (après elle me fit sa meilleure pipe). La seule que j'ai dérouillée vraiment c'était Zina, une enfant gâtée du show-biz, également junkie notoire, qui faisait première fille chez madame Claude à ses heures perdues, par plaisir. Pauvre de moi ! Elle m'avait mis le grappin dessus à l'époque où je fréquentais encore les six de la rue Daumesnil, c'était leur modèle à toutes, une légende. Tout ce que les autres peinaient à amasser, elle l'obtenait en claquant des doigts, et elle le gâchait. Je suppose qu'elle avait fait de moi sa chose parce qu'elle me trouvait encore un peu pur. Son jeu c'était de me rendre fou de jalousie. On était au lit dans son deux-pièces d'entretenue à Neuilly, le téléphone sonnait, elle me disait d'une petite voix peinée qu'un micheton allait venir, qu'elle devait le recevoir absolument, pour l'argent, qu'il fallait que je me cache dans la salle de bains, vite ! Après, si j'étais bien sage on achèterait des choses ensemble... Et moi qui étais son chien, je m'exécutais. Caché dans le noir, assis sur le bidet inconfortable, je l'écoutais baiser avec le vieux sans visage, fou de haine. Ensuite elle revenait m'ouvrir, rayonnante, les billets à la main et me lançait pour me finir : « Tu ne trouves pas que ça sent le sperme ? » Un jour qu'elle m'avait fait pire, je l'étranglai, elle tomba au sol. Penché sur elle, à genoux, je la crus morte, je la secouai, désespéré... Elle toussa, elle rouvrit les yeux... pour se remettre à rire ! Alors je devins vraiment fou, je la cognai, je la cognai... comme dans un rêve... un cauchemar. Finalement c'est un autre qui l'a tuée. Les gendarmes sont venus m'interroger avec leur machine à écrire, j'étais sur la liste des suspects. Rien à voir avec l'amour, une histoire de dealers de la bande de Clichy qu'elle avait balancés et qui s'était vengés. Un jogger l'a découverte au matin du 14 juillet dans un bois vers Meudon, égorgée. Elle avait dû sacrément se défendre, les gendarmes m'ont dit qu'elle avait tous les doigts brisés. Quelle fille ! Et quelle vilaine fin pour cette ex grande amie de Carole Bouquet.

Comme les femmes, les bourgeois sont très forts pour condamner la violence physique... qu'ils provoquent. Connus pour leur lâcheté, ils exigent, malins, que le duel ait lieu avec leurs propres armes : les mots. Le verbiage, la manipulation mentale c'est le truc du socialement dominant. Ex enfant battu, j'ai un profond dégoût pour les coups, cette défaite qu'est la perte de maîtrise de soi, cet inquiétant goût de sang qui vous coule du nez vers la bouche... mais il faut savoir ce forcer. Ca fait tellement de bien, parfois, de botter le cul d'un merdeux qui vous a manqué et qui croit pouvoir s'en tirer en alignant des phrases...

Je crois qu'il y a dans l'acharnement de la clique à maître K. une vraie haine de classe, de caste, communautaire. J'exagère ? Bertrand Cantat, malgré sa réussite, détestait le monde du spectacle ; malgré sa thune, il habitait une petite maison dans les Landes. Authentiquement de gauche, il avait dit qu'il ne voterait pas Jospin aux élections et, coquetterie suprême, il avait pris soin de préciser qu'il refuserait d'aller chanter en Israël... Décidément tout pour se faire haïr par ces gens.

Mais l'histoire n'est pas finie. Après le délire féministe, le déballage crapoteux, la haine de classe, la mère nous sort un livre écrit à la va-vite pour se faire au passage quelques centaines de briques en attendant les droits télé. Un livre ignoble qui exalte la vengeance tribale. Rien qu'en photo, elle fait peur la bourgeoise vengeresse ! Toute trafiquée, à soixante-cinq ans ça lui fait la tête de Christophe Lambert ! Désinformations, manipulations... Elle mobilise tous ses réseaux pour faire pression sur le procès, foulant aux pieds le droit et le pardon chrétien, décidément en déshérence depuis l'après-guerre. La douleur mise en scène qui tourne à l'extorsion de fonds, ça ne vous rappelle rien ?

Heureusement, face à ça, pour nous redonner espoir, il y a Kristina. Kristina Cantat, l'épouse venue de l'Est, la "femme nouvelle" des pays socialistes éduquée à l'ancienne, avant la chute du mur et l'arrivée des putes. Kristina tout en retenue, en compassion, en grâce ; Kristina du pardon et de la compréhension tandis qu'on lui vole son mari, qu'on lui brûle sa maison (merci les féministes hystériques pour ces appels au meurtre).

Pour juger un homme, ne doit-on pas commencer par regarder sa femme ? Moi je dis qu'un type qui a vécu dix ans avec Kristina a forcément un bon fond.

D'un côté Nadine, vieille harpie féministe, manipulatrice, cupide et haineuse, de l'autre Kristina, abandonnée, silencieuse et compassionnelle. Laquelle des deux, selon vous, incarne l'humanité ? Il me semble que ça crève les yeux.

Comme aurait dit Léon Bloy pour sauver la morale, Vilnius, c'est son châtiment pour s'être laissé séduire par les sirènes du show-biz. Mais peut-être croyait-il pouvoir la tirer de là ? La sauver ? Mais, mon Dieu, on ne se méfie jamais assez de ces jolies bourges branchées qui ont tout, ce sont des tueuses !

7

Les *gays*

une solution ?

Chapitre où je me pose la question... avant d'y répondre par la négative.

> *Je pense à toi, Chéreau, Andromaque de pissotière, à tes émois crépusculaires, à ton romantisme de carton-pâte et ton esthéticaille de banlieue ; et je pense à ce que Nietzsche disait du romantisme wagnérien, qui s'applique si bien à toi, imposteur de l'esthétisme froid. La louche hystérie, disait Nietzsche, célèbre la pureté et le cynisme, la sentimentalité bête.*
> Guy Hocquenghem, *Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col Mao au Rotary*

C'est vrai qu'elles n'ont jamais été aussi jolies, les filles. Les petits films cochons des années 30 nous les montraient boulottes, la jambe courte et le bras gras ; les images de Woodstock et de la libération sexuelle 70, asperges à genoux cagneux, boutonneuses voûtées aux petits seins blettes ; mais depuis les années 80, l'universalisation des *corn-flakes* et la pratique assidue du sport leur ont permis de mieux gérer ce subtil mélange de muscle et de gras...

Ainsi voit-on fleurir dans toutes les couches sociales pléthore de ces adolescentes au corps longiligne, tonique, avec de belles fesses rondes et de gros seins dont se contentaient de rêver, dans les années 50, les camionneurs américains.

Autre évolution également venue d'outre-Atlantique, l'intériorisation de cette fantasmatique lutte des sexes véhiculée par le protestantisme féministe, et qui les a peu à peu fermées à la rencontre, à l'aventure.

Partout des filles belles mais incapables d'aimer. Quoi de plus déstabilisant pour les garçons à une époque qui, paradoxalement, incite à toujours plus de consommation sexuelle ?

Allez vous étonner, après ça, que nos jeunes mâles, pour échapper à ce casse-tête, finissent par se détourner des belles garces et qu'ils deviennent homos.

Mais d'abord, pour partir sur des bases saines, être homo, qu'est-ce ?

Sur ce sujet aussi, osons la radicalité. **N'en déplaise aux idéologues, en matière de sexe et quels qu'en soient les ressorts cachés, c'est la queue qui décide. D'où ma définition frappée au coin du réel : un homo c'est un type qui bande sur le cul d'un mec.**

J'en parlais, à l'époque où nous étions amis (avant qu'il m'encule sur le livre que nous avions écrit ensemble) avec le grand penseur Victor Aublack ; Aublack, vous connaissez ? Ce fort mauvais pianiste devenu critique (c'est logique), aujourd'hui champion de la lourdeur ténue et autres paradoxes systématiques où le petit fait grand, où le vide se réalise par le trop-plein... Sous ses doigts gourds et son style emphatique, à vingt ans déjà n'importe quelle sonate en do majeur finissait endommagée. Allez vous

étonner, après ça, que ce lieutenant Colombo de la dialectique ait fini là où il est : bonimenteur pour ménagères, vantant le génie méconnu du Titien et autres grands classiques dans les pages du plus corrupteur des magazines féminins.

Il ne faut pas mentir, l'adolescence est la période des expériences, et chez le futur intello qui s'interroge sur les mystères du monde, la question de l'homosexualité, parmi d'autres, se pose à sa conscience. Que ce soit pour s'en faire une idée exacte, pour se rassurer sur lui-même (tant qu'on n'a pas essayé, comment savoir si on n'en est pas ?), le jeune à l'esprit enfiévré en tâte un jour ou l'autre. Soit d'homme à homme, discrètement, soit sur un mode plus fun, par la bande : triolisme, partouze... Une aventure qui finit le plus souvent enfouie à l'âge adulte dans un passé honteux.

Bref, Aublack et moi, forts de notre maigre expérience, étions tombés d'accord : pendant l'acte nous avions dû, l'un comme l'autre, pour ne pas débander (autre constat mécanique d'évidence, il faut d'abord bander pour pénétrer), fermer les yeux très fort et penser à une femme. D'instinct, sans nous concerter, nous avions eu recours au même subterfuge pour mener la visite à son terme. Quand à l'enculade passive, ni lui ni moi n'avions trouvé ça suffisamment agréable pour avoir envie de recommencer. Conclusion sans appel : nous ne bandions pas sur un cul de mec, ni sur sa bite, nous préférions le cul des filles, leurs seins, leur bouche... c'est ça qui nous attirait, nous n'étions pas homos, point.

Une approche littérale qui n'explique pas pourquoi dans le même temps, autour de nous, les vocations se multipliaient.

Sur cette multiplication des fiottes dans nos social-démocraties urbaines occidentales, tentons, tantouzes tentons, quelques explications.

En premier, j'insisterai sur les ravages du féminisme, cette politisation stupide des rapports hommes/femmes, imitée de la lutte des classes, qui a rendu si compliqué, si angoissant, un abord du sexe dit faible qui l'était déjà terriblement (cf. chap. 6). Si bien que, de guerre lasse, de plus en plus de jeunes gens se tournent vers l'homosexualité, comme pis aller.

Une homosexualité qui n'est pas sans rappeler celle des Arabo-berbères du bled qui baisent un peu entre eux parce que la stricte observance des rites de la conjugalité classique leur interdit la fréquentation des filles. Une sexualité contrariée qui, additionnée à une puberté précoce, produit ce cocktail de désirs explosif dont savent si bien se délecter nos touristes sexuels, passionnés du Maghreb. Comment un jeune qui passe son temps à se retenir refuserait-il – surtout si on y ajoute un peu de monnaie à taux fort – de se laisser sucer, puis d'enculer le gentil arabophile grand admirateur de l'école de Tanger ? (Et plus si affinités.)

Une homosexualité par défaut, aux antipodes de celle produite chez nous par la pub, sa banalisation du corps féminin. Ce harcèlement d'une nudité étalée sans mystère comme autant de pots de confiture, dont on avait bien envie quand, interdits et cachés, il fallait les voler sur le haut de l'armoire...

A l'opposé de cette homosexualité traditionnelle et virile incitée par les rapports Nord-Sud, et qu'on retrouve un peu chez nous dans les vestiaires du judo ou du rugby (voir le calendrier du Stade Français), **une autre cause plus déprimante : la sexualité du fils né d'une mère masculine et d'un père mou, le plus souvent ex soixante-huitard et absent.**

Comme il est dit dans l'étonnant *Fight Club* (le cinéma US grand public délivre souvent, en contrebande, des messages bien plus subversifs que notre risible cinéma estampillé "engagé transgressif") : **« Nous sommes une génération d'hommes élevés par des femmes, je ne suis pas sûr que la femme soit la solution de nos problèmes. »**

Une pathologie parfaitement détectée par Brad Pitt qui génère – outre le judaïsme – ces deux autres maladies de la mère abusive que sont la pédophilie (selon les études cliniques, la moitié des cas de pédophilie masculine proviennent d'enfants abusés devenus abuseurs, l'autre de fils victimes d'une mère virile omniprésente) et l'homosexualité. Constat difficile à nier : là où il y a un fils à sa maman et pas de papa, éclôt souvent une tante.

Dernière cause identifiable selon moi, la moins évidente mais la plus massive : la féminisation de l'homme par la féminisation de sa *praxis*, comme disaient les marxistes. L'employé de bureau, le vendeur, à force de faire un métier de femme, finissant par se comporter comme une femme. D'abord bon petit consommateur psychologisant dépolitisé, puis carrément sodomite. D'où la multiplication des *gays* dans les sociétés qui font la part belle au secteur tertiaire ; partout où les

fleuristes, les *designers* tendent à devenir plus nombreux que les agriculteurs et les ouvriers métallurgistes. Une mutation sociologique qui fait de l'homosexualité plus qu'une simple orientation individuelle : une maladie de classe et du rapport de production.

Ainsi, ce n'est peut-être pas un hasard si le parti socialiste, après avoir lâché les ouvriers, a rencontré fort logiquement les *gays* sur le chemin de son électorat. Pas un hasard non plus si les hommes récemment transplantés de sociétés patriarcales traditionnelles, comme au Maghreb, ressentent d'instinct notre néo-matriarcat néo-capitaliste comme une société de gonzesses et d'enculés. Je ne juge pas, j'explique.

Le *gay*, nouvelle catégorie sociale ? Cette assertion devenue banale appelle quand même une remarque de taille. Dans la sphère publique, un individu se définit premièrement par sa source de revenus : ingénieur, médecin..., son activité de loisirs : véliplanchiste, philatéliste... étant mentionnée en second. Ainsi, on ne dit pas : « bonjour, je suis hétéro » mais « bonjour, je suis le plombier ». Ce qui n'empêche pas de glisser plus tard dans la conversation, si les liens se resserrent au hasard des affinités électives « et le dimanche je fréquente un peu la piscine », voire les pissotières...

Précision qui permet d'objecter que se présenter d'emblée comme *gay* dans le monde social ne fait pas de l'homosexuel l'équivalent de l'hétérosexuel mais de l'obsédé sexuel. Celui dont l'activité principale, le rapport à l'autre est d'abord motivé par le sexe, qui voit tout par le cul, une bite dans la tête. D'où sa misère culturelle et le légitime dégoût populaire qu'il suscite.

Une mise en avant, frivole et agressive, qui différencie nos *gays* actuels – par ailleurs petits-bourgeois liberticides et sécuritaires – des homos à l'ancienne qui savaient, par leur délicatesse, charmer les petits gars comme moi...

Je dois avouer à ce stade que mes pérégrinations dans le Paris de la fin des années 70 me menèrent un jour rue Sainte-Anne, chez un décorateur en voie de marginalisation qui, contre de menus travaux d'arpète sur ses rares chantiers (stands de salons, vitrines d'agences...), me laissa bientôt dormir dans sa salle d'attente sur un grand boudin pop qui faisait office de sofa. Ce bon J.C. – c'est comme ça qu'il se faisait appeler – de la famille du musicien Vuillermoz, et qui logeait à deux pas du Sept...

Pour un ex enfant mal aimé, forcément post-adolescent à problèmes, c'était tellement agréable de m'entendre dire que j'étais « bandant et beau mec ». Une communication tellement plus facile qu'avec les filles, si compliquées, surtout quand on est pauvre, viré des boîtes show-biz et qu'on dort sur un canapé.

Alors la boîte homo à l'époque, c'était le refuge du proscrit, du différent ; et différent à ma manière je l'étais. Je traînais donc rue Saint-Anne au club Sept de Fabrice Emaer, où je côtoyais sans problèmes des êtres dont je me sentais proche, trouvant naturellement ma place parmi ces personnages qui n'avaient pas encore opéré la jonction avec le monde vulgaire des épiciers du spectacle et de leurs vedettes. Cocteau, Visconti, Pasolini, Genet... c'est de ces gens-là plutôt que se réclamaient ces bourgeois élégamment dépressifs, ces marginaux inspirés unis dans une sorte de fraternité trans-classe et le même goût du risque, sans lequel toute virée nocturne tourne inévitablement à la soirée promo (avec *open bar* de 21 à 22 heures).

Une nuit différente en vérité, loin de celle des demi-putes menteuses et de leurs mentors du Sentier, où rien ne se jouait avant cinq heures du mat', **avant que les brouillards d'alcool et l'appel de la déchéance n'aient donné tout leur sens aux rites de la vie transgressive.**

C'est dans ce contexte, aujourd'hui disparu sous la brutalité de la mauvaise coke et les sonneries criardes des téléphones portables, que je rencontrai – quitte à étonner le con de Têtu, l'inculte communautaire arriviste si avide de bénéficier du nouveau *lobby* – Jacques Chazot et Guy Hocquenghem, Didier Lestrade et son frère Lala, Vincent Dieutre et Copi, Philippe Krootchey (qui appréciait beaucoup mon talent d'emballeur de belles bourges, notamment une certaine Fluvia dont il me reparla longtemps) et Jenny Bel-Air ma copine, dont la joie et l'arrogance forcées me touchèrent d'emblée, tant transpiraient sous le masque de cette brutalité pudique les misères d'une origine modeste et les blessures d'enfance.

Te souviens-tu Jenny de notre petit jeu ? Quand toi et moi – c'est vilain – pissions dans des coupes vides avant de les abandonner, juste pour le plaisir de voir quel pique-assiette, croyant à l'aubaine du champagne gratuit, allait en douce y baigner ses lèvres !

Outre le plaisir de se sentir désiré, le charme de l'éclectisme, la boîte homo était aussi l'idéal pour emballer les filles. Et au Sept il y en avait des filles ! De la mannequin new-yorkaise à la bourgeoise déjantée, les plus belles, les plus riches étaient là. Face à ces aventurières authentiques, ma technique était

toujours la même : jouer au jeune homo qui veut essayer l'amour par les voies naturelles, pour la première fois. Emues que l'égaré ait jeté son dévolu sur elles pour rentrer au bercail, elles faisaient le boulot, flattées et attentives. Un vrai régal ! Le contraire de la pétasse moderne.

Les soirs où la culture l'emportait sur le désir, la fête, passé six heures, se poursuivait en face du Piano Club de la mère Iseult, ex première hôtesse d'Air France et sacrée pochetronne, autour du plat unique, spaghettis ou chili, à discuter art et politique avec Hubert Goldet, Jurgen Osterlo et autres créatures mortes avec leur époque. Une époque où une ex dame-pipi du Palace et un DJ décoloré ne tenaient pas encore les rênes de la *jet-set* télévisée.

Une nuit qui finissait souvent au matin, dans quelque appartement sublime d'un héritier déglingué – ou l'inverse – avec le surnommé « Roger la honte » en maître de cérémonie ; vrai fils de potentat africain (que je recroisai quinze ans plus tard à l'ANPE du XIIIè, toujours affable et souriant, le cou ceint d'une magnifique écharpe blanche en Crylor), Roger qui pour l'heure employait tout son zèle à organiser la partouze dans le seul but d'enculer, à l'usure, au finish, tel ou tel jeune premier, comme le loup dans *La chèvre de monsieur Seguin*. (Le kif de l'homo étant depuis toujours de dévoyer l'hétéro rétif.)

Mais je m'emballe, je m'excite. **On est loin de la misère sexuelle et des *gays* d'aujourd'hui, qui ont réussi ce tour de force de transformer le plaisir de la fesse en morale et en militantisme.**

Dire que les folles avaient investi la politique après Mai 68 – du temps des Gazolines et du FHAR – pour mettre un peu de cul dans le gauchisme, cette maladie infantile de la bourgeoisie, cette hyper-politisation de l'adolescence qui déboucha sur l'arrivisme coincé des Glucksmann, Bruckner et autres BHL... D'abord faux révolutionnaires marxistes puis vrais flics, à nous donner depuis trente ans des leçons de servilité dans *Elle* et *The Fist* (version française).

Des homos d'hier aux *gays* d'aujourd'hui, on est passé de l'homosexualité comme subversion à l'homosexualité comme norme revendiquée. Pour comprendre ce processus, un brin de critique idéologique.

Assimilant un peu hâtivement le couple hétéro (nature) au couple bourgeois (histoire), les homos 70 en déduisirent que le couple hétéro était réactionnaire, qu'il fallait donc être pédé pour être progressiste. Erreur typiquement bataillienne et gauchiste qui fonde la morale sur la transgression plutôt que sur la production, au point de finir par négliger la part exploiteuse et parasitaire de la bourgeoisie.

Si bien que le jour où ces folles fatiguées optèrent pour la norme *gay*, elles redevinrent de bons bourgeois – tout aussi bourgeoises que les hétéros – abandonnant, sans le moindre scrupule, la subversion pour la respectabilité : pouvoir d'achat et modération politique...

D'où le rôle d'*Act Up* pour ceux qui rechigneraient à suivre la ligne du "*gay* nouveau". **Cette milice communautaire assurant, comme toute milice, la police en interne et la propagande face au monde extérieur ; mentant face aux médias sur ce qu'est l'homosexualité dans son irréductible différence ; cognant sur la dissidence, et notamment le *barebacking*, cette fronde intra-communautaire menée par ceux qui souhaitent revenir à la transgression fondatrice, quitte à rappeler, comme Genet, que le pédé est un être à la sexualité intrinsèquement morbide, puisque non reproductive ; le membre d'une communauté fatalement à risques dans le bouillon de culture des *back-rooms*. Tout le contraire, en fait, de ce gentil petit-bourgeois propret et raisonnable bientôt marié et bon père de famille, en qui *Act Up* exige qu'il se travestisse !**

Difficile bien sûr de tenir ce genre de discours de vérité face au représentant communautaire officiel. En général sidéen intouchable, comme hier l'intellectuel russe dissident – forcément intellectuel puisque russe et dissident –, comme aujourd'hui encore (et pour combien de temps ?) le traumatisé de la *Shoah* de quatrième génération.

Je l'ai bien connu, moi, Didier Lestrade ; le rigolo, l'homme de talent, c'était son frère Lala (Lala et ses Lalettes qui chantait sur la scène *new wave* de 1978 *Lavomatic c'est si pratique* et *Petite fille d'Alger*, avant de se retirer dans l'ombre du petit malin Billy Boy, grand collectionneur de poupées Barbie...). Didier, lui, c'était le triste, le Frolot des tapettes. Est-il permis de supputer que le port obligatoire du préservatif, cet interdit du contact imposé par l'épidémie fut aussi l'alibi médical d'un dégoût visible pour le corps et le sexe ?

Ce petit politicien du virus, depuis le temps qu'il nous harcèle avec sa séropositivité comme d'autres exhibent leur passé Mao et leur antifascisme ! Est-ce que je lui jette à la gueule, moi, pour me faire entendre, ma belle hépatite C ?

Derrière cette triste moutonnerie *gay* menant au ghetto (c'est peut-être pour ça que le pouvoir les a parqués dans le Marais à côté des Juifs, pour qu'à la prochaine rafle la police n'ait à faire qu'un voyage !), **la seule explication sensible, généreuse, c'est la peur. Peur de la solitude dans un monde sans femme et sans enfants. Peur des femmes de plus en plus masculines et brutales. Peur de la violence ultra-libérale et ses conséquences sur la précarité, l'insécurité... Face à toutes ces déréglementations, cette montée des périls, on se rassure par l'uniforme, comme dans les années 30...**

Alors les *gays*, une solution ?
Pour ce que j'en connais, cette pratique pose quand même un gros problème d'hygiène. Pardon d'insister sur cet aspect trivial, mais l'homosexualité se définissant d'abord par la sodomie, pour qu'elle soit efficiente, avérée, il faut qu'à un moment, l'un dans l'autre on s'encule. D'où problèmes en cascade : merde plein les draps, hémorroïdes, risque de sida...

Ca me rappelle ce petit matin où, avec Vincent Dieutre, nous avions ramené une fille et un garçon dans son studio de la rue d'Ormesson. Une petite-fille Tolstoï, de la famille du grand écrivain russe, et un type anonyme ; qu'importe, au lit c'est du pareil au même. **Alors que je prenais ma partenaire à l'ancienne, par les voies génitales, mon vieux copain** – qui n'était pas encore le Garrel des pousse-crottes – **entreprit symétriquement d'enculer le sien. Et comme l'autre avait visiblement du mal à se détendre, il saisit, impatient, le premier lubrifiant qui lui tomba sous la main : un flacon de Mixa Bébé ! Touillage, taraudage... le shampoing doux fit son office mais bientôt, à force d'aller et venir, une abondante mousse jaune se mit à fumer de l'orifice. Une mousse jaune à la merde tandis qu'à chaque sortie, son gland champignonnesque (tu étais bien monté, Vincent) extrayait, comme une excavatrice, quelques petits grumeaux. C'était déjà peu ragoûtant, mais quand, après la petite fête, l'enculé se remit sur le dos pour récupérer, un demi-litre de jus d'étron liquéfié par [le shampoing et] le sperme lui dégorgea du cul pour s'incruster dans le matelas. Ca, plus la mousse et les boulettes, ça puait fort dans la chambrée, et je fus bien heureux de pouvoir vite rentrer chez moi pour dormir au sec.**

Pire, et pour élever un peu le débat : **après avoir cru s'être débarrassé de l'autre incompréhensible** – de l'autre qui ne gagne plus à être connu depuis que les poules ont des dents –, **en réglant par l'homosexualité la fameuse "incommunicabilité", l'hétéro converti se retrouve en couple avec le même... pour réaliser qu'il n'a fait que multiplier le problème par deux !**
Dans les rapports d'homme à homme à l'ancienne, au moins échappait-on à toute cette merde par la camaraderie, ce règne masculin de l'affection sans corps fondée sur les qualités d'âme, loin du désir bestial et des grossiers mensonges de la séduction. Mais maintenant que le sexe est partout, nous, hommes nés pour la transcendance et l'éthique, vivons sous le joug généralisé du désir et du vice. Plus aucun refuge, plus de paix. Que ce soit dans les boîtes ou dans les bureaux, on ne peut plus tourner le dos à un collègue sans qu'il rêve de vous la mettre. **Et en plus de la concurrence déloyale des garces, on doit redouter aussi tous ces petits Steevy qui montent avec leurs fesses.**

Il y avait une issue morale à l'amour hétéro : l'enfant, nouveau venu qui sublimait le désir du conjoint dans l'amour de la famille et du gosse. Mais sans ce but reproductif, le sexe pour le sexe au fil du temps se réduit au vice. Une drogue qui exige, comme toute drogue, qu'on augmente les doses pour en maintenir l'effet. Pipe, soixante-neuf, enculade, double pénétration, *fist-fucking*, triolisme... De plus en plus compliqué, de plus en plus tordu, alors qu'en avançant dans l'âge le corps est de moins en moins souple.
Désormais insensible aux rites chrétiens de l'amour partagé : petit Jésus, sapin, cadeaux..., **la transgression s'installe en maître. D'abord le sexe affirmation de soi, puis négation de l'autre, de sa pureté, de son innocence... dans une frénésie destructrice qui peut conduire au pire** : satanisme, pédophilie... On commence par se faire sucer pour voir, puis fouetter pour rire avec une cagoule, et on se retrouve inculpé de complicité de meurtre à dévaler les cercles de l'Enfer. Ô Toulouse ! Ô Nenette !...

Mais le plus grand non-dit de la *gay*-itude, c'est le lien entre chair fraîche et pouvoir d'achat. Ici encore plus qu'ailleurs, malheur aux moches et malheur aux vieux pauvres.

Après les années folles, le corps ferme, les fesses fermes, la queue dure... ceux qui ont du pognon se retirent dans leurs biens. Les malins qui ont pris soin de se construire une double-vie, mariés, pères de famille, vieillissent entourés d'enfants ou mènent une vie de bourgeois globe-trotteurs au Maroc, en Thaïlande, aux Philippines... où ils font des dons aux orphelinats. Les cigales, elles, qui vivaient de leurs charmes se retrouvent bientôt seules, bonnes pour le cimetière des éléphants.

Avez-vous remarqué ? Aucun déchet ni rebut dans les cafés *gay* du Marais. que du jeune branché. comme chez tous les décadents, dans ce milieu on laisse tomber les vieux. Où finissent-ils ? Loin du centre, dans les bars des ruelles montant de Pigalle aux Abesses où ils traînent en pantoufles, vieilles poupées velues alcooliques qui n'ont plus pour copains que les autres épaves hétéros du quartier ; les derniers finalement à les fréquenter.

Après avoir un peu amusé la galerie, ils ont descendu marche après marche l'escalier de la déchéance : Chippendale puis sosie chez Michou, et maintenant suceuse édentée en studio au milieu des souvenirs kitsch et des photos jaunies.

Un parcours qui n'est pas sans rappeler celui de La Goulue, qui elle aussi fit tourner les têtes avant de s'adonner, pour survivre, à toutes sortes d'activités de foire : voyante, dresseuse... pour finir sur un terrain vague, clocharde obèse dans sa roulotte, faute de n'avoir pu se faire faire, du temps de sa splendeur, un ou deux gosses pour toucher la pension.

Homo ou hétéro, la fin est toujours la même : les bourgeois avec les bourgeois, les pochetrons avec les pochetrons. Tu le sais toi, Jenny, que l'enculade n'abolit pas la lutte des classes !

Quant à mon homophobie supposée, cette petite lettre, parmi d'autres, vous montrera qu'elle se discute...

Monsieur Soral,

Voilà quelque temps que je souhaitais vous envoyer un message et la rediffusion de l'émission de LCI « Un livre, un débat » m'a décidé à vous écrire ce soir.

Je ne vais pas entrer dans les détails, mais simplement vous dire à quel point je suis satisfait quand je vous entends donner votre point de vue sur le communautarisme "gay", terme d'ailleurs que je n'emploie jamais.

L'image véhiculée par ce que je me plais à appeler "la branchitude tarlouzienne" ainsi que ses revendications n'est certainement pas le meilleur moyen pour être "intégré". Encore faudrait-il pour être intégré ne pas s'identifier à une communauté. D'ailleurs, parlons-en de cette communauté... Ceux qui en font partie prétendent lutter contre l'intolérance, mais ils sont pire que ceux contre lesquels ils prétendent lutter. Il suffit pour s'en rendre compte d'aller faire un tour dans le Marais et essayer d'entrer en contact avec eux, voire de sympathiser. Si l'on n'entre pas dans la norme de certains critères qu'ils ont décidés, c'est l'exclusion pure et simple. Il suffit aussi d'aller faire un tour sur les sites de rencontre, en particulier les "chats". C'est à gerber, tout simplement. Je regrette que les responsables d'associations prétendent parler au nom des homos. Je ne suis pas convaincu que la majorité soit en accord avec eux, c'est pour cela que j'ai toujours un certain plaisir à vous écouter lors de vos passages dans les médias.

Pour ma part, je n'ai bien entendu jamais fait partie de cette communauté, ni d'une association, et je n'ai pour autant jamais eu de problèmes pour être accepté des autres, bien au contraire.

Nous aurons bientôt droit à une loi pour punir les propos homophobes... Jusqu'où iront-ils dans la connerie ? (...) [coupe d'origine]

Voilà Monsieur Soral. J'espère que ce message vous démontrera qu'il y a certainement beaucoup d'homos qui ont de la sympathie pour vous. C'est mon cas et je suis convaincu de ne pas être le seul.

Bien à vous.

Pascal

Si c'est pas de l'amour.

8

Misères du désir

chute

Chapitre où je récapitule toutes les bonnes raisons de ne pas coucher, sauf avec ma femme, plus deux ou trois que j'avais oubliées.

> *N'est-ce pas encore une miséricorde de Dieu bien sensible, d'avoir permis que j'aie été châtié dans cette partie de mon corps dont la privation ne me cause aucune difformité apparente, et ne met aucun obstacle à tous mes exercices, tandis qu'elle porte la santé dans toutes les parties de mon âme, et me procure cette pureté qui est si nécessaire pour s'acquitter dignement de tout ce qui se doit faire avec bienséance et honnêteté. ainsi la grâce du Tout-Puissant m'ayant privé de ces parties qui, par les fonctions basses auxquelles la nature les destine, ne peuvent être nommées sans offenser la pudeur, qu'a-t-elle fait, sinon d'éloigner de moi tous les vices et toutes les saletés qui empêchent qu'on ne vive dans une exacte pureté ?*
>
> Abailard à son Héloïse, lettre cinq

Parce qu'en cette période de pornographie marchande généralisée, la transgression se situerait plutôt dans l'abstinence.

Parce que se soumettre aux injonctions de la nature est encore une soumission.

Parce que le culturo-mondain est cette tentation qui pousse l'homme de talent à faire n'importe quoi pour culbuter les filles.

Parce que la séduction est un privilège de classe et qu'on doit, comme l'abbé Pierre, se montrer solidaire des indigents.

Parce qu'être chaste est le seul moyen de ne pas aliéner les femmes.

Parce qu'être chaste est le seul moyen de ne pas être aliéné par les femmes.

Et parce qu'être pédé revient finalement au même en plus sale...

Le désir et la misère ne font qu'un.

Ajoutez à ça le risque d'attraper ces maladies pullulantes et tenaces ; la frustration du préservatif qui supprime, dans les odeurs du caoutchouc, ce contact intime qui fondait le besoin de pénétration ; une frustration encore aggravée par la multiplication des expériences, toujours plus laides, toujours plus vaines, l'imagination courant toujours plus vite que le réel... Si l'on découvre, en plus, que ces vedettes vendues par les médias se révèlent dans l'intimité pauvres créatures manipulées et dépressives finissant, au mieux, comme Brigitte Bardot dans l'amour sublimé des bêtes à poils, au pire comme Marilyn dans le suicide accompagné. **Si l'on apprend enfin que le romantisme n'est pas ce mièvre éloge de la sentimentalité que croient les boniches, mais la nostalgie vaine de temps moyenâgeux et l'apologie très adolescente de la subjectivité en réaction aux progrès glaçants du rationalisme, que reste-t-il au sexe, sinon d'être le seul moyen de produire des enfants ?**

Des enfants, parlons-en. En allant chercher mon pain, j'assistai l'autre jour à une sortie de maternelle. Tableau consternant. Des mères célibataires habillées en putes : jeans taille basse sur string, talons compensés en Elastomer, mèches, tatouages et *piercing*... flanquées de deux, trois pères chômeurs décolorés, le tout récupérant des chiards obèses ou geignards aussi mal fagotés qu'eux. D'un côté des parents post-ados immatures abrutis, de l'autre des enfants-rois déjà consommateurs pervers. Face à ce spectacle atroce qui ne pouvait que heurter une sensibilité un peu écologiste, une question me vint, brûlante et pressante. Pourquoi ces parents font-ils encore des gosses ?

S'il fallait obtenir un certificat de l'administration pour y avoir droit, se soumettre à une batterie de tests socio-psychologiques comme il en va pour l'adoption ou en Chine, combien auraient passé l'épreuve ? Un sur dix, pas plus. Alors pourquoi ? Pour toucher les allocs ? Parce que ces absolus ratés misant déjà tout sur leur descendance, vivent dans le seul espoir d'une sélection future à « Pop Stars » comme on joue au Keno ?

Et c'est sans doute parce que l'enfant le sait qu'il fait tous ces caprices, qu'il leur joue lui aussi dès cinq ans ce numéro boudeur d'ado précoce vu chez Delarue, profitant à fond de son petit temps

de crédit avant d'aller, comme les autres, se briser sur le mur du chômage de masse et de la dépression...

[...] [longue citation d'une interview de Jessica, de la Star Academy 1...]

... D'ailleurs je suis toujours célibataire, je lance un appel !

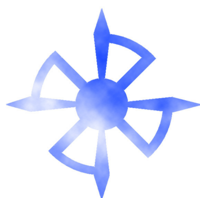
Pourvu qu'elle le reste et qu'elle ne fasse pas d'enfants ! Parce qu'au train où vont les choses, les gosses de demain seront tous acteurs et chanteurs, au mieux tennismen. Fini les forts en thèmes, plus personne pour faire le boulot !

Afin d'éviter ça, on peut choisir la solution Abailard. Abailard et son Héloïse qu'on nous vend comme le sommet de l'amour courtois – l'élan du cœur sublimé par l'épistolaire – quand il s'agit en réalité d'une sordide histoire de curé bandard, de précepteur émasculé par un oncle furieux qu'il ait baisé sa nièce sous son toit alors qu'il était payé pour l'instruire ! Une correspondance où la belle Héloïse ne cesse de répéter à son ex, entre deux références bibliques, qu'elle a pris le voile après l'accident pour lui obéir, mais qu'à la messe elle ne pense qu'au sexe. Un déballage impudique auquel le désormais vertueux curé – et pour cause – répond sur un ton agacé que toutes ces balivernes ne l'intéressent plus depuis qu'il a perdu des couilles ; allant même jusqu'à remercier le coléreux tonton pour cette libération !

Option moins radicale, on peut aussi épouser ma femme ; le problème c'est qu'il n'y en a qu'une et qu'elle est déjà prise, pour vous ce n'est donc pas la solution.

Alors que faire pour échapper aux misères du désir ? au mieux à la cage dorée de l'érotisme ? Je ne vois guère que la révolution. Après la conquête des femmes, la conquête tout court, les femmes venant toujours en prime. Voyez déjà « Fear Factor ». Après l'alibi libertaire de l'amour, le désir de jouissance physique égoïste du « Bachelor » et autre « Île de la tentation », point ce retour en force du besoin de dépassement de soi dans la souffrance et l'effort, comme les prémices d'un retour viril au politique. Vous qui voulez frissonner, songez à tous ces méchants à punir, au spectacle moral d'un pouvoir inique mis à bas, à ce fol espoir, à cette belle aventure... **Comparée à toutes ces sordides histoires de cocus, la révolution n'est-elle pas la plus belle des femmes ?!**

Mais je m'emballe, je divague, c'est vrai que je suis là pour faire de la littérature. Enfin, au cas où, tien-toi prêt camarade...



CLAN9
